MONDE ET SCIENCE
COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE M. ARMAND RIO

OCTAVE BÉLIARD

SORCIERS
Rêveurs et Démoniaques

OUVRAGE ILLUSTRÉ
de trente photogravures

PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

Folklore
Elian
Digitized by Google
Original from
INDIANA UNIVERSITY

BF 1412
.B43

INDIANA UNIVERSITY LIBRARY

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Russie.

Copyright by Lemerre & Cie, 1920.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

SORCIERS
Rêveurs et Démoniaques

11-21-60

CHAPITRE PREMIER

L'ANTIQUITÉ

Les origines préhistoriques de la superstition magique. — Magie et religion. — La sorcellerie dans l'Orient classique, en Assyrie, en Égypte, en Judée. — La sorcellerie en Grèce et à Rome.

J'ai dessein d'esquisser ici, pour autant qu'il pourra tenir dans le cadre étroit d'un livre, le curieux tableau de certaines croyances et pratiques superstitieuses qui jouèrent un grand et lamentable rôle dans l'histoire des hommes, et je sens l'utilité de montrer d'abord, en prenant mon sujet dès ses origines, que je ne fais pas confusion entre les choses de la religion et ce qui n'en est et n'en pourra jamais être que l'odieuse et ridicule caricature. Une superstition — c'est le sens étymologique du mot — est une ombre qui s'attarde alors que la nuit est passée et que luit le grand jour de la Connaissance. C'est de l'ignorance ou de la folie.

Il est permis de penser qu'aux yeux des premiers

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

humains, le monde naturel n'existait pas. Comme ils étaient ignorants de tout, le phénomène le plus ordinaire était pour eux mystère, puissance occulte, sujet de terreur, démon ou dieu. Le soleil, le vent, la pluie, la bête elle-même furent autant d'êtres surnaturels auxquels on prêtait l'intelligence, la volonté, les passions humaines portées à un degré supérieur. Toute maladie était un esprit malin inclus dans le corps du patient qu'il torturait. L'animal fut, croit-on, divinisé tout des premiers, et, comme on trouvait désirables ses qualités de force ou d'adresse, de sauvagerie ou de rapidité, les hommes qui se flattaient de posséder les mêmes vertus le revendiquèrent pour leur ancêtre, pour leur *totem* familial. Il n'y a du moins aucune raison de ne pas supposer que le totémisme fut la croyance commune de tous les primitifs, et l'on en retrouve partout des traces persistant durant les périodes historiques, notamment en Égypte.

On inventa des rites magiques pour se concilier ces démons innombrables, bons ou malfaisants, et pour désarmer leurs colères. On les priait, ou bien on prétendait forcer leur volonté au nom de plus puissants esprits; ou bien encore on endormait leur vigilance par des charmes, par l'offrande des mets qui leur plaisaient. Sacrifices, incantations, danses, tel était l'essentiel de ces rites. Il y avait des croyances directrices; par exemple, que le mot avait un pouvoir créateur et, dit d'une certaine façon, évoquait immanquablement la chose signifiée; qu'un lien sympathique unissait chaque objet avec ses représentations figurées, le tout avec ses parties séparées, à tel point qu'il suffisait d'agir sur la partie ou sur l'image pour que le tout fût affecté, pour que l'être représenté se montrât sensible.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Retenons bien cette conception primitive de la *substitution;* elle domine dans tous les pays et à travers toutes les époques les pratiques magiques et suffirait à les caractériser.

Les temps passèrent. A mesure qu'on s'instruisait par l'observation de la nature et qu'on découvrait à chaque phénomène physique une cause physique, les bornes du surnaturel s'écartaient, sans toutefois qu'on pût jamais les fixer avec précision, car tout l'inconnu, tout l'ignoré restait divin. Mais encore les esprits très élevés au-dessus du commun aperçurent-ils seuls qu'une distinction était à faire entre des faits révélés par les sens et l'expérimentation, et d'autres faits, soustraits à ces moyens d'investigation, qui sont seulement connus par une opération de l'intelligence. Ceux-là opposèrent l'ordre spirituel à l'ordre matériel et élevèrent la divinité au-dessus des orages de la terre pour en faire l'Idée absolue du Vrai, du Beau et du Bien. A l'origine de toutes les religions définies, on rencontre ainsi un ou plusieurs Maîtres, personnages sublimes, savants ou voyants inspirés qui imposent à la grossièreté des foules un idéal dogmatique, social et moral, fondé sur la distinction de la matière et de l'esprit. Sans toucher à la religion moïsiaque, ancêtre des églises chrétiennes, nous dirons même de toutes les autres qu'elles reflétèrent la noblesse d'âme de leurs fondateurs ; qu'elles tendirent également, du moins pour un temps, à un but civilisateur et moralisateur ; que leurs cérémonies et leurs pratiques étaient au fond des exercices de discipline destinés à détourner l'attention des basses réalités ; que leurs dogmes, débarrassés des figures et des allégories, montrent des systèmes complets de métaphysique à travers lesquels

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

l'humanité cherchait sa conscience d'elle-même. Tout nous indique que les initiés égyptiens n'honorèrent point des animaux, mais les idées dont ils étaient les symboles; et ce serait faire injure à la mémoire de génies tels qu'Orphée ou Pythagore, si l'on croyait que les dieux nombreux du Panthéon grec eussent été pour eux autre chose que des idées pures habillées de belles formes. Même la doctrine scientifique et religieuse des Mages chaldéens et des Perses nous représente ce qu'on pouvait atteindre alors de plus élevé en spiritualité, et si, chemin faisant, il m'arrive de prononcer le mot de magie en y attachant un sens péjoratif, on comprendra que je parle de tout autre chose.

Ainsi toute religion eut pour fondateurs un ou plusieurs personnages supérieurs à la communauté humaine dont ils faisaient partie, pour objet le culte de l'Idéal, pour but de faire évoluer l'humanité vers plus de connaissance et de conscience. Mais si ces législateurs théocratiques réussirent à imposer à la masse des croyances systématisées et une discipline morale et cultuelle, il s'en faut qu'ils s'en soient fait comprendre. Chaque intelligence ne reçoit un enseignement que selon sa capacité. Réservant donc leur sagesse pour des disciples choisis dont ils avaient éprouvé la faculté d'abstraction et la dignité des mœurs, ils durent parler au peuple le langage que le peuple comprenait, celui des images, des allégories, des fables mythiques, des paraboles. Et tandis qu'au fond des sanctuaires l'adepte chuchotait à l'oreille des initiés que les innombrables divinités de la fable sont des symboles, que l'Être suprême est Idée et Unité, les gens du commun, suivant leur habitude ancienne de tout concrétiser, prenaient les mythes à la lettre, peuplaient le monde de

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

dieux et de démons, reformaient insensiblement autour des nouveautés religieuses le bloc chaotique de leurs superstitions primitives. Les poètes les y aidèrent, grands enfants portés à oublier les idées représentées pour s'attacher à la beauté des images, qui développèrent les fables sans plus s'inquiéter de leur sens profond disparu sous l'ornement et recréaient ainsi une religion des sens compromettant la religion de l'esprit. C'est d'ailleurs pourquoi Platon, qui les redoutait en les admirant, voulait chasser les poètes de sa république en les couvrant de fleurs.

Même à notre époque, il est possible de recueillir de nombreux exemples d'une telle corruption de l'idée religieuse. Je n'en veux citer qu'un. Le Bouddha Çakyamûni, grave métaphysicien et moraliste, qui se défendit toujours de parler de Dieu par respect pour ce qui est inconnaissable, devenu dieu lui-même par une destinée singulière qu'il n'avait pas prévue, est, pour les Indo-Chinois, le chef de tout un panthéon de divinités, de démons et de génies que justement son enseignement avait tendu à dépopulariser. Son idole préside à des cérémonies superstitieuses, évocations, envoûtements, consécration de talismans et d'amulettes, qui étaient d'usage avant lui, qui ont persisté après lui, malgré lui et dont on a fait son culte complice. Et ses prêtres, soit intéressés, soit crédules eux-mêmes, encouragent et dirigent ces ridicules dévotions.

Ainsi, à côté des religions qui sont de formation *aristocratique*, si cette expression m'est permise, et à leur ombre, persiste à travers tous les temps, malgré toutes les railleries et aussi tous les bûchers allumés par un zèle excessif, un fonds grossier de crédulités

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

populaires qui remonte aux origines, qui s'accroît et se fortifie de tous les symboles incompris et matérialisés, qui survit aux cultes abandonnés dont il hâta la déchéance, et que les cultes nouveaux trouvent dans leur berceau comme un legs encombrant du passé, comme une menace pour l'avenir.

Ce fonds de superstitions s'adapte aux mentalités des différentes époques et se modèle sur les croyances établies dont il est comme le cliché négatif et le moulage en creux. C'est ainsi qu'il fut aux âges chrétiens un christianisme à rebours et qu'il se donne maintenant — car il n'est pas mort — une figure de fausse science. Mais nonobstant ces transformations de surface, il est toujours substantiellement le même, comme si les égarements de l'esprit humain eux-mêmes avaient leurs lois et qu'il fût impossible d'inventer jamais un genre nouveau de folie. La magie — la fausse magie, dirai-je — change de vocabulaire et c'est tout. Chez les Antiques et chez les Modernes, chez des peuples que le temps et l'espace séparent, qui n'ont ni rapports de voisinage ni traditions communes, qui s'ignorent même, on reconnaît avec étonnement que les gestes des sorciers sont identiques. Les talismans, les formules guérisseuses, les rituels d'évocation, les rêveries sont interchangeables. L'explorateur qui découvre une peuplade sauvage du centre africain peut constater qu'on y pratique l'envoûtement tout comme chez nous au moyen âge et chez les Romains à l'époque d'Horace. Il y a dans l'erreur une unité troublante. Comme la vérité elle a des principes (j'ai déjà nommé celui de la *substitution* qui est le plus général) et ce m'est une raison de croire que le consentement universel à une croyance n'a jamais prouvé quoi que ce soit. Les alié-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

nistes savent que tous les débiles mentaux délirent invariablement suivant certaines règles; et ces gens dont je vais parler sont bien des débiles mentaux — ou des intrigants qui feignent de partager leurs visions pour les assujettir et les rançonner.

Il n'y aurait donc pas lieu de dresser le tableau chronologique des superstitions, qui n'évoluent que peu ou point; il est seulement intéressant, prenant les pratiques magiques une par une, de noter la couleur particulière qu'elles empruntent à chaque race, à chacune des formes religieuses auxquelles elles se sont adaptées, en choisissant les traits et les exemples à différentes époques.

Dans l'Antiquité, nous les voyons naître toutes. Les plus anciens monuments qui aient été conservés en font mention. Nous savons qu'il existait, chez les peuples de l'Orient classique, des enchanteurs ou *khartumim* qui abusaient les yeux par des illusions et des prestiges; des interprètes des songes ou *ashaphim,* des sorciers vénéfiques ou *mekhashshefim*. Joseph, à la cour de Pharaon, dut sa liberté et la confiance du monarque à sa science divinatoire. Jannès et Membrès, deux khartumim, furent d'assez bons illusionnistes pour contrefaire quelques-uns des miracles de Moïse. Ils changèrent, comme lui, leurs baguettes en serpents. Quant aux sorciers, on n'a pas retrouvé leurs grimoires sans doute trop soigneusement cachés, mais il subsiste un tel arsenal d'amulettes et de formules pour détruire leurs maléfices qu'on ne peut douter de la terreur qu'ils inspiraient.

Toute la magie des Assyriens semble consister en rites et talismans défensifs contre les maux provenant des mauvais génies qu'attiraient les fautes et les sorti-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

lèges. D'après la croyance accréditée, chaque homme, en son état naturel, était toujours un « possédé ». Son corps logeait deux entités mystérieuses et bienveillantes, un dieu dans la moitié droite, une déesse dans la moitié gauche, qui faisaient, en somme, fonction d'anges gardiens. Mais la protection cessait lorsqu'on avait irrité ses hôtes par un manquement, même involontaire, tel que le toucher d'une chose impure, ou lorsque le maléfice envoyé par le sorcier était plus fort. Les bons génies se retirant laissaient aux mauvais leur demeure déshabitée. « Les *ahhasu,* dit un texte, rencontrent-ils un homme contre qui son dieu est irrité, ils le couvrent comme un vêtement, ils fondent sur lui, le remplissent de venin, lient ses mains, attachent ses pieds, tenaillent ses flancs, l'arrosent de fiel. » Et notez que la liste de ces mauvais démons et de leurs qualités est terrifiante. « Ils sont le crachat et la bile des dieux. » Les uns sucent le sang, les autres donnent des maladies. Il en est qui sont des spectres froids sortis des tombeaux, d'autres errent tristement la nuit dans les villes comme des renards, d'autres perturbent l'atmosphère. Leur figure est repoussante et leurs ailes membraneuses, ils n'écoutent ni les plaintes ni les supplications.

Il était assurément préférable de s'en préserver que de lutter avec eux. Le remède préventif était l'amulette, le talisman, les tablettes et les cylindres d'argile qu'on portait sur soi ou qu'on suspendait aux portes, les statuettes et les taureaux ailés sculptés aux entrées des maisons, les bornes portant figures de dieux et formules de malédiction qui se dressaient aux coins des champs. Mais si l'on en était possédé, on ne s'en débarrassait qu'à l'aide de cérémonies illustrant sin-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

gulièrement ce que j'ai dit du pouvoir créateur attribué aux mots, et de la substitution.

Le premier moyen d'éloigner de soi un mauvais génie ou un sortilège, ce qui est tout un, consistait à le transférer à une chose ou à une personne, ce qui est proprement de la substitution. De nos jours encore, dans les campagnes, n'est-on pas persuadé qu'on est guéri de certaines maladies dès qu'on a réussi à les « passer à quelqu'un » ? Le superstitieux Assyrien, après s'être lavé sept fois rituellement dans l'eau sacrée du Tigre et de l'Euphrate, conservée à cet effet dans de grands vases appelés « mers d'airain », pensait que le démon ou le sortilège était passé dans l'eau. Si cette eau était répandue à terre, le passant dont elle mouillait les pieds gagnait le mal. Le fin du fin, c'était de jeter le liquide impur au visage du sorcier qui avait causé le dommage ; pris à son propre maléfice par choc en retour, il en souffrait toutes les tortures. On faisait aussi des images d'argile à la ressemblance du malade, qu'on appliquait sur sa tête en guise de topiques. Le démon, trompé par la ressemblance, passait dans le simulacre et le patient était soulagé. Si les images étaient pétries, en argile, en cire, en bitume, sur le modèle du magicien persécuteur, la cérémonie devenait un véritable envoûtement. L'opérateur s'ingéniait à torturer la figurine, à la mutiler, à la maudire avec des formules telles que celle-ci : « Je mets en pièces ta puissance, j'arrache ta langue, je remplis tes yeux de vent, je lie tes membres, j'enchaîne ta personne... » Après quoi, la poupée était brûlée, ou noyée, ou enterrée, et le sorcier qu'elle représentait était supposé sympathiquement anéanti ou mis dans l'incapacité de nuire.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Le signe équivalait à la chose signifiée : faire un nœud, c'était lier son ennemi, le réduire à l'impuissance; briser un nœud, c'était briser un enchantement.

L'incantation valait par la puissance des mots. Le mot crée la chose qu'il désigne. Le poème de la Création, pour signifier que le ciel et la terre n'existaient pas, dit qu'ils n'étaient pas *nommés*. Connaître le nom d'un être, c'est l'avoir à son commandement. Ainsi, l'Assyrien, dans l'incantation, nommait tous les démons les uns après les autres et les adjurait de partir avec force et insistance, persuadé qu'un ennemi à qui l'on a dit de se retirer, vaincu par la puissance de ce mot, ne s'y peut refuser. Les formules d'incantation sont des bavardages où les mêmes mots sont répétés à satiété, comme si l'on voulait accabler les génies mauvais sous les décharges successives des vocables impérieux et lasser leur résistance. En voici cependant une qui est une prière aux bons esprits et qui ne manque pas de poésie : « C'est vous que j'invoque, dieux de la nuit, et avec vous j'invoque la nuit, la fiancée voilée... Parce que la sorcière m'a ensorcelé et que la magicienne m'a maléficié, mon dieu et ma déesse crient en moi. Pour quiconque me voit, je suis comme un malade; je reste debout sans me coucher ni jour ni nuit... Mon allégresse est devenue gémissement, ma joie n'est plus que deuil. Levez-vous, grands dieux, écoutez ma plainte, faites-moi justice, connaissez mes actes. J'ai fait une image de mon sorcier et de ma sorcière... je dépose ma plainte à vos pieds et je réclame justice. Puisqu'ils ont fait le mal et se sont appliqués à des choses impures, puissent-ils mourir et que je vive! que leur magie, leur sorcellerie,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

leurs envoûtements soient dissous... que les paroles hostiles aillent au vent. L'incantation de la sorcière est funeste; que ses paroles retournent à sa bouche, que sa langue soit coupée, que les dieux de la nuit l'exterminent... Que les trois veilles de la nuit dissolvent ses enchantements. Que sa bouche soit du suif, sa langue du sel. Que les paroles qu'elle a prononcées contre moi fondent comme du suif; que le sort qu'elle m'a jeté soit dissous comme du sel. Son nœud est dénoué, son enchantement est rompu, toutes ses paroles vont remplir le désert, sur l'ordre des dieux de la nuit. » On remarquera la forme grammaticale de cette dernière phrase, qui suppose accompli le vœu de l'orant, ce qui est le procédé de suggestion le plus impérieux. C'est ainsi que l'hypnotiseur, lorsqu'il sent son sujet faiblir, ne lui dit plus : « Dormez! » mais : « Vous dormez. » Les paroles magiques prétendaient à suggestionner les dieux!

Les Égyptiens allaient peut-être encore plus loin. Leur truc (c'est le mot qui convient) pour éloigner d'eux les maux et les mauvaises influences, était de se faire passer pour des dieux invulnérables. Ils disaient aux serpents : « Vous n'avez pas de puissance contre moi, car je suis Horus »; aux crocodiles : « Votre dent ne me touchera point : je suis Osiris. » Et, comme le nom crée la chose, ils devenaient apparemment, pour un moment, Osiris ou Horus et participaient donc de l'invulnérabilité divine. C'est ainsi que pour se protéger des revenants et des démons de la nuit, ils plaçaient sous leur tête en se couchant cette formule imprécatoire : « Les beautés de... (ils inscrivaient ici leur propre nom) sont les beautés d'Osiris, sa lèvre supérieure est celle d'Iris, sa lèvre inférieure

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

est celle de Nephthys, ses dents sont comme des glaives, ses bras sont comme ceux des dieux, ses doigts sont comme des serpents divins, son dos est comme celui de Seb, etc... Il n'y a pas un seul de ses membres qui ne soit comme ceux d'un dieu. » Vous pouvez penser que les esprits malins, abusés par cette naïve et audacieuse supercherie, se gardaient bien d'attenter contre tant de divinités à la fois!

Comme les Assyriens, ils usaient et abusaient des amulettes, de terre vernissée, de pierre, de pâte, de verre, en forme de nœuds pour retenir dans le corps la vie qui s'en échappe, d'yeux pour conserver la santé (nous disons encore : sain comme l'œil), de thau ou croix ansée, de colonnettes, de bracelets ou de colliers. Les talismans qui portaient des formules étaient les plus efficaces. On pratiquait couramment, en Égypte, les conjurations, les évocations, les envoûtements. Sous Ramsès III, un fonctionnaire royal fut convaincu de crime pour avoir envoûté les servantes du harem à l'aide d'une formule magique dérobée au trésor du roi. On sait que le roi, d'ailleurs entouré de magiciens qui portaient le titre de « scribes de la double maison de vie », était lui-même, de par sa vocation divine, une sorte d'hiérophante. Il y a, dans le livre de Thot, des formules pour séparer en deux les eaux d'un fleuve, pour recoller les deux parties d'un homme décapité, pour animer des bêtes en cire, pour se rendre invisible, pour lire les lettres cachetées, et réussir bien d'autres œuvres aussi merveilleuses. Enfin le peuple était obsédé par la crainte des sorciers et du mauvais œil, et des lointains ancêtres des inquisiteurs allumaient déjà des bûchers pour les démoniaques, condamnés sur de très fragiles indices. Dirai-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

je qu'il suffisait d'avoir une chevelure rousse pour être soupçonné et qu'au temps de la canicule on avait coutume annuellement d'immoler des hommes roux sur le tombeau d'Osiris?

Quant au peuple hébreu, parmi toutes les nations de l'antiquité, il fut relativement préservé des contagions superstitieuses par la rigidité des lois de Moïse qui condamnaient la magie comme une forme de l'idolâtrie et frappaient d'anathème ceux qui évoquaient les morts. Ces interdictions prouvent du moins que le législateur des Hébreux était en garde contre les rites corrupteurs de l'idée religieuse et qu'il croyait à l'efficacité de certains charmes, au moins sur la mentalité des hommes. Il faut attribuer néanmoins à la magie les effets *physiques* de la bénédiction et de la malédiction, tels qu'ils sont rapportés dans la Bible, ainsi que des histoires plus ou moins curieuses de châtiments mystérieux, d'exorcismes, de thérapeutiques bizarres. Nul doute que les croyances populaires n'aient prévalu souvent sur les enseignements du culte officiel, surtout après que le peuple privilégié se fut mêlé à la gentilité. On voit Saül mettre le comble à son péché en consultant la pythonisse d'Endor et celle-ci contraindre la sainte apparence de Samuel. Pour chasser le démon Asmodée, amoureux de Sarah, qui tuait tous les époux successifs de celle-ci le soir même de leurs noces, le jeune Tobie se livre à des pratiques cérémonielles plutôt équivoques. Les Juifs dégénérés des derniers temps portent sur eux, comme sauvegarde et contre-charmes, des *tephilim*, des *tsitsiths* qui ressemblent bien aux amulettes...

Mais à qui veut chercher les manifestations de la magie antique, le paganisme gréco-latin offre surtout

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

une mine merveilleuse. C'est logique. Les Grecs, s'attachant à la forme harmonieuse qui voilait de sensualisme la profondeur des récits mythiques, peuplaient le monde de dieux aux belles apparences humaines, de monstres mêlant esthétiquement le galbe de l'homme et celui de l'animal; ils vivaient en familiarité avec ces dieux quasi matériels, et n'eussent pas été surpris de les rencontrer, à peine déguisés, reconnaissables, comme Ulysse rencontrait Athéné, ou la vieille Bécubo Déméter. Sans doute des jeunes filles, enviant l'apothéose de Léda ou d'Antiope, se faisaient-elles belles pour attirer les regards du Maître de la foudre. Des rois, des princesses faisaient remonter leur généalogie jusqu'aux immortels. Le berger jouait des motifs gais sur sa flûte pour réjouir le cœur de la nymphe Écho, et, perdu dans les vallons boisés, il redoutait d'entendre, au milieu du silence, l'éclat de rire subit de Pan. Lorsqu'un phénomène digne d'étonnement se présentait à la vue, on n'en cherchait pas laborieusement la cause; on disait tout uniment que c'était là le jeu de quelque Olympien, et cela paraissait tout naturel, même tellement ordinaire qu'on n'en était pas ému outre mesure. On pouvait tout espérer de divinités aussi proches (l'Olympe dont les douze plus grands dieux faisaient leur séjour n'a pas 3.000 mètres d'altitude); aussi chacun les intéressait-il à ses petites affaires, à sa fortune, à ses amours. La magie trouvait là un magnifique terrain pour éclore et se développer. Pourtant Zeus et ses commensaux royaux inspiraient encore trop de religieux respect pour être mêlés à de basses superstitions; c'était là la cuisine des sorcières, une besogne pour les immortels de moindre dignité, personnages de la cour infernale

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

parmi lesquels la chaste Artémis se compromettait seule sous le masque d'Hécate. Les grands dieux ne se prêtaient guère qu'à des crédulités plus distinguées. quoique tout aussi superstitieuses : ils rendaient des oracles, envoyaient des présages, inspiraient les devins et les sibylles.

Un jour le pâtre Corétas, s'étant arrêté avec ses chèvres sur le bord d'une crevasse, se mit soudain à prononcer des paroles délirantes et ses chèvres marquèrent une ivresse singulière. On pensa qu'Apollon habitait le fond du trou, et qu'il en faisait sortir des vapeurs prophétiques. La Pythie s'établit là avec son trépied, et ce fut l'origine de l'oracle de Delphes. Il y a quelque légende semblable pour le chêne de Dodone où Zeus prophétisait lui-même. En dehors de ces lieux insignes, des hommes nombreux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, prêtres et poètes autant que devins, entourés du respect des peuples et des rois, furent assez aimés des immortels pour devenir leurs interprètes, et expliquaient sous leur inspiration directe les signes et les prodiges, lisaient dans l'avenir comme dans un livre ouvert. On connaît Tirésias, Calchas, Mopsus, Hélénus, Amphiaraüs et vingt autres. Le nombre des prophétesses et des sibylles, à commencer par la malheureuse Cassandre, princesse de Troie, fut peut-être encore plus grand, les femmes ayant été de tout temps particulièrement aptes, à cause de leur passivité, aux rôles de médiums et de visionnaires. Les signes célestes et les présages, qui étaient des messages des dieux, étaient scrupuleusement interrogés, au début de toute entreprise privée ou publique, par les augures; les entrailles des victimes immolées parlaient aux aruspices. Les historiens grecs,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

notamment Thucydide, nous font voir que les hommes de guerre n'engageaient jamais une bataille sans qu'un signe divin les eût préalablement assurés de l'assentiment des Puissances occultes. Les Romains, qui mêlaient aux traditions grecques les traditions encore plus superstitieuses des Étrusques, enchérirent sur ces coutumes divinatoires. Tite-Live s'étend avec complaisance sur les prodiges constatés dans tous les instants critiques de l'histoire latine, et sur les prières publiques que le Sénat ordonnait si fréquemment, après consultation des augures et des livres sibyllins, pour conjurer la colère que les Dieux marquaient ainsi prétendument. On ne saurait compter les occasions où la foudre tomba sur les temples, où naquirent des enfants monstrueux, où des bêtes parlèrent, où des flammes apparurent dans les airs... etc. Quand les poulets sacrés refusaient de manger, la bataille était présumée perdue, à moins que le sang-froid d'un général ne retournât l'opinion comme on le vit une fois. A Rome, les augures étaient devenus des magistrats officiels, comme les sénateurs et les juges équestres; et de fait, Tite-Live nous fait bien comprendre que leurs fonctions n'avaient rien d'une sinécure. Ils marchaient vêtus de pourpre, couronnés de lauriers, le sceptre à la main. On a conservé le souvenir de prédictions célèbres, et César eût tort de dédaigner l'avis que quelqu'un lui donna de « se méfier des Ides de Mars ». Outre les prophètes officiels, tout le monde, comme maintenant dans le peuple, se mêlait peu ou prou de prédire, par de petits moyens encore en usage ou remplacés par leurs analogues, les différentes *mancies*, divination par le son de lames de métal, par les anneaux, les miroirs magiques, les troubles de l'eau, les

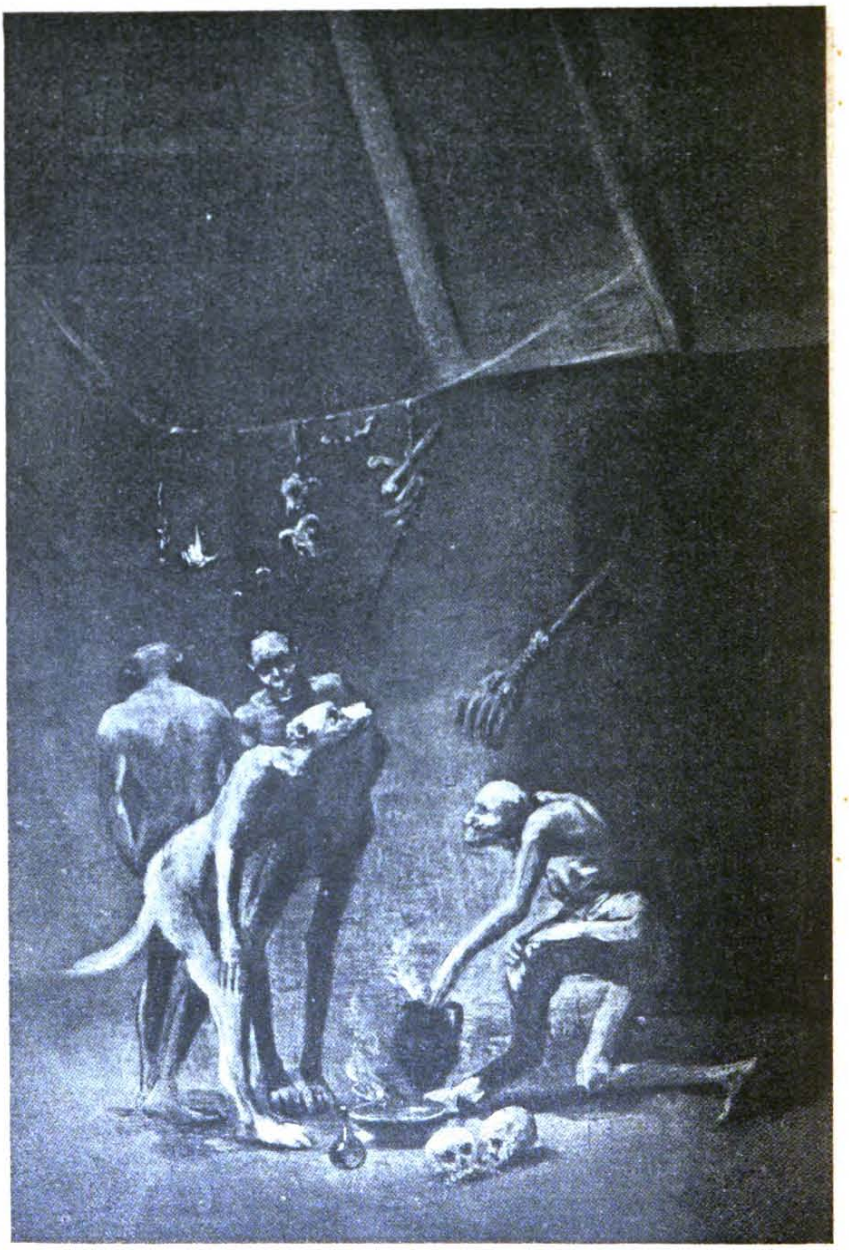
Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Pl. I.

Portrait de Gilles de Laval, maréchal de Retz.

Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes.

Digitized by Google
Original from
INDIANA UNIVERSITY



LA TRANSFORMATION DES SORCIERS

Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes,
École espagnole, Goya (1748-1828).

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

dés et les osselets, les dessins apparaissant à la surface de la farine projetée ou de la cire fondue; il n'y manquait que les cartes et le marc de café. On interprétait aussi les songes, et l'on attribuait un sens prophétique aux premières lignes lues dans un livre ouvert au hasard... Cette magie blanche du vulgaire, qui ne conserve plus que de vagues rapports avec le culte, est déjà mitoyenne de la magie noire des sorciers.

Celle-ci se développa surtout abondamment au crépuscule du polythéisme dont elle marquait l'adultération populaire et la décadence. Les récits anciens, comme l'histoire de Médée qui rajeunit le père de Jason par un procédé de palingénésie culinaire, et celle de Circé qui changeait en pourceaux les compagnons d'Ulysse, ne sont pas de vraies histoires de sorcières, mais des mythes philosophiques. Il en est de même de toutes les métamorphoses et autres merveilles de la Fable. C'était de l'enseignement par l'image. Mais le vulgaire laissait l'enseignement et conservait les images, qui imposèrent un type prédominant à ses rêveries. Aussi la magie noire des Gréco-Latins fut-elle principalement une magie à métamorphoses, une magie transmutatoire. L'imagination frappée des Thessaliennes, race de magiciennes célèbres, les portait principalement et avant tout à inventer les philtres qui font changer de forme. Apulée nous les montre donnant une apparence humaine à des outres pleines de vin et inversement transformant son héros en âne.

Mycale faisait bouillir ensemble trois têtes de hiboux, trois têtes de chats noirs, une tête de vipère, deux crapauds, deux salamandres, neuf scorpions, dix-sept araignées, avec le fiel d'un bouc, le placenta d'une hyène, l'ombilic d'une panthère, l'urine d'une

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

tigresse, le sang d'un enfant de trois ans fraîchement égorgé, un crâne et une clavicule d'homme. Elle y ajoutait de la ciguë, du pavot noir, de la jusquiame, de l'euphorbe, de la mandragore. Des enfants curieux la surprirent concoctionnant ce ragoût infernal. Elle leur en jeta du bouillon à la tête et ils furent aussitôt changés en oursons.

En 1498 avant J.-C. les trois jolies filles de Proetos, roi de Tirynthe, parcouraient la Thrace en mugissant, pensant avoir été changées en vaches. Mélampos, qui aimait l'une d'elles, les guérit avec de l'ellébore; c'est tout le médicament que cette folie méritait. A l'instar du Lycaon de la fable, beaucoup de gens se changèrent en loups, volontairement ou non, ou tout au moins en eurent l'impression. Ces lycanthropes, ancêtres de nos loups-garous, hurlaient nuitamment en compagnie d'autres épouvantails, tels que les goules, stryges, vampires et broucolaques d'Ionie, sortis du tombeau pour sucer le sang des vivants. Virgile, dans les *Bucoliques*, dit que Mœris se changeait ainsi volontiers en loup.

Le propos des revenants vampiriques qui buvaient le sang me conduit aux évocations des morts. C'est par l'odeur du sang des victimes que, dans le poème homérique, Ulysse attirait les ombres. On croyait, en effet, que la vie résidait dans le sang, et les tristes fantômes de l'Érèbe ne pouvaient ni parler, ni prendre une apparence de vie avant d'en avoir bu. Il y a dans la *Pharsale* de Lucain tout un rituel de nécromancie à l'usage de la Thessalienne Erichto, qui évoque le spectre d'un légionnaire en versant du sang chaud dans les plaies du cadavre. Mais elle y mêle une foule de baves, de souillures et de poisons, en chantant

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

d'une voix d'abord indistincte et progressivement furieuse la grande incantation de Thessalie : « Puissance de l'abîme, écoutez ma prière. Je vous ai déjà invoquée avec une bouche impure et pleine d'horreurs ; je vous ai déjà, à jeun de chair humaine, chanté ce chant ; je vous ai déjà offert des cœurs pleins, frottés avec un cerveau tiède encore. Déjà je vous ai présenté, dans des coupes, des têtes et des entrailles d'enfants... Tisiphon, furie à l'oreille dure, ne m'enverrez-vous pas cette ombre maudite ? Je vais vous conjurer par votre nom et attacher à la chaîne les chiens du Styx à la lumière du jour. Je vous suivrai à travers les bûchers et les tombeaux. Je vous chasserai de toutes les tombes. Et toi, Hécate ! je t'enchaînerai dans ta forme pâle et maladive pour que tu ne puisses plus en changer... M'obéirez-vous ? Faut-il que j'invoque celui dont l'apparition fait trembler la terre, afin que la Furie obéisse à ses coups ?... » Elle insulte et supplie le mort qui se ranime enfin et la conjure de le rendre à son repos. Ce qu'elle fait en livrant le corps aux flammes tandis qu'elle délire, ivre.

On avait supplicié des milliers de Thessaliennes coupables de maléfices. On brûla à Rome, sous Auguste, 2.000 livres de magie. Tibère, en un seul jugement, déporta en Sardaigne 4.000 affranchies convaincues de sorcellerie. Les persécutions n'y faisaient rien. La corruption de Rome impériale faisait éclore les sorciers comme la pourriture fait éclore les vers. C'est l'époque des philtres, des envoûtements d'amour et de haine ; et toutes les époques d'ambitions démesurées, de cupidités sans frein, de luxures orgiaques voient d'analogues abominations. Pour conquérir l'or, se défaire d'un rival, séduire une femme, les moyens

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

naturels ne suffisent plus et les dieux nationaux sont encore trop nobles pour exaucer les prières injustes. On s'adresse aux Furies, à des semi-divinités honteuses qui se cachent dans l'ombre de la nuit, ou à la Lune, dont la lumière blafarde éclaire les sacrifices furtifs dont les sorcières sont les prêtresses. La cinquième Épode d'Horace nous fait témoins d'une semblable cérémonie où Canidie, assistée de Folia et de Sagana, prépare je ne sais quelle drogue funeste avec le sang d'un enfant égorgé. Les sorcières sont aussi, comme toujours, des empoisonneuses. Canidie est sœur de Locuste, au moins par les œuvres. Elles ont des poisons qui tuent comme la foudre, ou lentement à petit feu les personnages encombrants, ou qui allument des brasiers aux cœurs des amants infidèles, ou qui rendent fou. La folie de Caligula fut attribuée à un philtre; et les morts par le poison étaient quotidiennes. Dans chaque palais, parmi les esclaves, on entretenait de mystérieuses Asiatiques, expertes en cosmétiques et en fards, expertes aussi en venins, qui sortaient nuitamment pour cueillir, avec cérémonial magique, des plantes affolantes. Virgile, en ses *Bucoliques*, chante en beaux vers l'envoûtement d'amour de Daphnis par Alphésibée. Paroles incantatoires, parfums de résine et d'encens mâle, triple bandelette dans laquelle on fait des nœuds, images d'argile et de cire mises au feu, farine répandue, cendres de laurier jetées au ruisseau, sans regarder, par-dessus la tête; gages d'amour enterrés sous un seuil... tout y est. Les grimoires futurs n'inventeront rien d'autre. L'antiquité léguera au moyen âge des rituels complets.

On dit qu'à l'aube du christianisme les oracles païens se turent. Ce fut peut-être vrai des oracles offi-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

ciels. Mais pour les superstitions du peuple, elles continuèrent à être murmurées aux carrefours, furent recueillies et assimilées par les multiples hérésies qui poussaient aux racines du culte nouveau. Les statues des dieux furent abattues, les temples fermés; la magie, plus ancienne que le paganisme, grossie par lui de tous ses déchets et de toutes ses corruptions, glissa, inaperçue, d'un culte à l'autre, par le moyen de tant d'indécis, flottant entre les deux croyances. Nous allons analyser ses œuvres. Elle fut même plus forte depuis cet avatar, pour avoir suscité en face du Dieu unique, par symétrie, l'Unité farouche des abîmes : le Diable.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE II

LE DIABLE

Évocation du diable. — Le pacte. — L'influence des hérésies. — Différentes sortes de satanisants et de sorciers. — L'histoire de Gilles de Retz.

La scène représente un lieu solitaire et malfamé où les gens timides et honnêtes n'osent point passer lorsque le soleil est couché. C'est un carrefour maléficié par un assassinat ancien, et l'âme, en peine, de l'assassiné y rôde, dit-on; ou bien c'est un vieux cimetière aux tombes déjetées, abandonnées aux ronces; la ruine d'un couvent qui fut interdit pour on ne sait plus quelle profanation. Un temple jadis consacré aux faux dieux est aussi un endroit fort convenable à la cérémonie que je vais dire.

Il est minuit. Le vendredi vient de finir. Un homme est là, seul. Ses traits sont ceux, classiques, du traître des romans-feuilletons; ils portent les stigmates de toutes les cupidités et de toutes les luxures. On lit

Digitized by Google
Original from
INDIANA UNIVERSITY

dans les yeux la folie du désespoir, car, pour que cet homme se soit décidé à... ce qu'il va faire, il faut qu'il soit réduit à un terrible dilemme : *cela*, ou le suicide. Imaginez quelqu'un des grands damnés de la poésie ou de l'histoire, Caïn ou Judas, Macbeth ou Lara, Rolla ou Manfred... ou plus simplement quelque fou mystique évadé d'un asile.

Cet homme s'est préparé. Il a commencé par offenser la religion à laquelle il croit, par quelque sacrilège : assassinat d'un prêtre, lacération d'hosties, etc. C'était pour donner des gages de sa résolution. Ensuite il jeûna durant quinze jours, ne faisant, à la nuit, qu'un repas de pain noir, de sang, de fèves noires cuites sans sel, de salades laiteuses et narcotiques. Toutes les cinq nuits il s'est enivré de vin mêlé de suc de chanvre et de pavots qui l'entretient dans un état hallucinatoire. Entre nous, s'il n'était pas fou déjà, ce régime et ces drogues ont bien pu suffire à l'affoler. Enfin il a sacrifié un enfant dont les pauvres reliques et le sang vont lui servir tout à l'heure. J'allais oublier qu'il est vêtu d'une robe noire sans couture et sans manches, coiffé d'une calotte de plomb gravée de signes kabbalistiques, et qu'il dispose de divers accessoires, tels qu'une fourche de noisetier et une épée à manche noir.

De la pointe de l'épée, il trace un cercle et dans ce cercle un triangle coloré du sang de la victime, puis, avec son propre sang, le monogramme du Christ *renversé*. Un second cercle intérieur est fait de la peau de l'enfant divisée en lanières et fixée par quatre clous arrachés au cercueil d'un supplicié. Sur le cercle, entre ces quatre clous, sont placées quatre choses hideuses : une tête de chat noir nourri de chair hu-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

maine pendant cinq jours, une chauve-souris noyée dans le sang, les cornes d'un bouc immonde, et enfin le crâne d'un parricide. Il fut assez difficile de se procurer tout cela, mais on ne saurait, à moins de frais, lier connaissance avec les puissances de l'abîme; c'est la difficulté même des œuvres magiques qui en fait l'efficacité.

Cependant, l'homme pénètre dans le cercle. Il allume à sa droite et à sa gauche deux chandelles de suif humain fichées en des chandeliers noirs, et, dans un réchaud placé devant lui, un bûcher de bois d'aulne et de cyprès. Avec la branche de noisetier, il asperge de sang les choses horrifiantes qui l'entourent, et clame les grandes conjurations : « *Hemen-Etan! Hemen-Etan! Hemen-Etan!* El Ati Titeip Azia Hyn Teu Minosel Achadon vay vaa Eye Aaa Eie Exe A El El A Hy! Hau! Hau! va! va! va! va! Chavajoth. Aie Saraye, aie Saraye, Aie Saraye! per Eloym, Archima, Rabur, Bathas super Abrac ruens superveniens Abeor super aberer *Chavajoth! Chavajoth! Chavajoth!* impero tibi per clavem Salomonis et nomen magnum Semhamphoras ». J'aime mieux dire tout de suite que toutes ces phrases, à part la dernière qui est du latin, sont faites de mots hébreux plus ou moins altérés et incohérents. Mais cela encore est un élément d'efficacité. Plus l'invocation est barbare et inintelligible, plus puissant est le charme. Quand on s'adresse à l'Esprit de confusion, n'est-il pas tout indiqué de proférer des paroles confuses?

Quand l'homme a fini la litanie, il recommence, avec plus de cris et de blasphèmes. Et tout à coup, les arbres de la campagne se courbent sous un vent violent, les bêtes de nuit se taisent, la lune se voile de

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

brouillards, la foudre éclate et... le Diable apparaît. Il a une gueule de cauchemar et, au demeurant, une forme inattendue, mi-humaine, mi-animale, souvent celle d'un bouc monstrueux. L'homme se couvre de son épée et tremble d'épouvante; il voudrait fuir, mais on meurt quand on sort du cercle! Alors le diable fait ses offres, promet monts et merveilles, la puissance, l'or, l'amour! Il sera, pour un temps, l'esclave soumis du sorcier. Grâce à lui, celui-ci donnera à son gré la stérilité ou l'abondance à la terre, connaîtra les remèdes et les poisons, se rendra invisible ou prendra toutes les formes connues, fera le mal impunément, tourmentera ses ennemis de mille façons, commandera aux revenants et aux feux follets, etc., etc. Et ces pouvoirs seront héréditaires. Mais, par compensation, dans l'autre monde, l'esclave deviendra le maître... Après tout, l'autre monde est si loin... Et l'Apparition tend un parchemin où le pacte est écrit et qu'elle a déjà signé de sa griffe. D'une plume de fer, le sorcier se pique au bras gauche, trace son nom avec son sang sur la cédule faite en double. Satan disparaît dans un nuage de soufre, emportant le pacte. L'autre morceau du parchemin tremble un instant entre les doigts du maudit, puis est aspiré par la plaie du bras et semble se fondre dans la chair. L'homme a renié son Dieu, l'aube pâlit à l'horizon et le coq chante...

Collin de Plancy donne, dans son *Dictionnaire Infernal*, le fac-simile d'un de ces pactes, qui porte cette apostille suggestive : « La minute est en Enfer, dans le cabinet de Lucifer ».

J'emprunte au *Rituel* d'Éliphas Lévi, le grand écrivain de la magie moderne, les détails du cérémonial que je viens de rapporter. Sans doute trouverait-on,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

dans les grimoires, des moyens moins dramatiques et plus simples d'entrer en rapport avec Satan. L'essentiel est de s'autosuggestionner assez pour se procurer des visions absurdes, car — est-il besoin de le dire? — le Diable n'est jamais apparu qu'à des détraqués et à des naïfs. Mais il y en eut beaucoup à toutes les époques, et surtout quand la foi était vive, car la crédulité est la déviation de la foi. Pendant des siècles on crut « dur comme fer », dans toutes les classes sociales, aux conjurations démoniaques et aux pactes. Beaucoup de gens y croient encore.

L'origine de la croyance aux pactes remonterait à l'époque de Charles le Chauve. Un récit merveilleux, écrit par un clerc de l'église d'Adana et traduit en latin par Paul, diacre de Naples, circulait alors et était commenté par les clercs. Il y était question d'un économe, du nom de Théophile, qui, destitué par l'évêque d'Adana de qui il dépendait, s'en fut demander à un Juif le moyen de se venger. Ce Juif — telle était alors la réputation de tous ses coreligionnaires — était sorcier et suppôt de Satan. Au prochain sabbat, il présenta Théophile au Diable qui lui fit renier le Christ et signer une cédule. Dès le lendemain, l'évêque rappelait l'économe destitué qui devint riche et puissant, grâce à la faveur secrète du Malin. Plus tard, Théophile se repentit, veilla et pria quarante nuits dans une église, confessant le Christ et suppliant la Vierge de lui pardonner. Celle-ci, justement indignée de l'outrage fait à son Fils, s'y refusa longtemps; mais enfin, après un jeûne de trois jours, Théophile trouva sur sa poitrine, un matin au réveil, le pacte qu'il avait signé, le mauvais billet à ordre, rapporté par la Vierge. Il comprit que sa pénitence avait apaisé le

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

ciel, confessa son crime, et mourut en odeur de sainteté.

Ce récit, qui n'était qu'une légende édifiante dans le genre de celles qu'écrivit plus tard, au XIIIe siècle, Jacques de Voragine, fut pris à la lettre par ce grand adaptateur et transformateur de légendes qu'est le peuple. Les esprits religieux en conçurent une plus grande horreur du péché, sans doute, et la crainte salutaire d'être entravés par ces liens du Mal si difficiles à rompre ; mais les pervers, qui étaient alors tout aussi croyants, tirèrent du conte une leçon bien différente. Ils en conclurent qu'on pouvait réellement obtenir directement de Satan de précieux et immédiats avantages en lui signant une renonciation à des espérances éloignées. D'où la quantité toujours croissante de vains contrats faits, à travers les siècles, avec le Diable et dénoués plus tard à la barre des tribunaux. Ce n'est point, hélas ! le seul exemple d'enseignements moraux qui tournent mal. Le meilleur vin, mis dans des vases malpropres, devient vinaigre.

Au fait, le culte de Satan ne date point d'un récit imprudent, si même il est vrai qu'on ne puisse trouver antérieurement trace d'engagements écrits et bilatéraux, ayant en quelque sorte un caractère juridique, entre le Diable et le sorcier. J'ai pensé seulement introduire quelque logique dans un sujet naturellement confus, en disant d'abord comment mes deux personnages entraient en relations, et de quelle façon ils prirent coutume de se lier mutuellement. Mais la magie noire préexistait dans les bas-fonds de la société chrétienne à ces rites précis des évocations diaboliques et des pactes. Comme je l'ai avancé plus haut, le christianisme naissant l'avait trouvée dans son berceau et

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

n'en changea que la forme. La magie noire, le diabolisme, c'est tout uniment, au début de nos temps, du paganisme attardé.

Pour détourner le néophyte chrétien des idoles auxquelles il restait plus ou moins attaché par tradition alors même que la force de la nouvelle doctrine et l'exemple général l'attiraient à l'Église, on lui démontra que ces faux dieux étaient de vrais diables. Il y a même des histoires où l'on voit des statues d'Apollon, de Jupiter ou de Vénus, aspergées d'eau bénite, se transformer en monstres velus qui s'enfuient en criant. Encore, ce n'est pas le culte de ces grandes divinités-là qui fut le plus difficile à détruire : les grands n'y croyaient plus, et le petit peuple des campagnes s'en désintéressait depuis longtemps pour porter ses prières et ses offrandes à des idoles plus familières, plus à sa portée. Le paysan, *paganus,* n'adorait guère que les petits dieux qui gardent les maisons et les champs, Therme et Priape, Pan, les Faunes, les Satyres, les Nymphes des sources et des bois. Les pratiques superstitieuses s'adressaient à eux, et aussi aux puissances infernales de second ordre dont il craignait les colères ou qu'il invoquait pour des gains illicites, des philtres d'amour et de vengeance, des maléfices. C'était déjà vaguement ou tout à fait un sorcier.

Ce culte-là fit plus de résistance que l'autre. Pour tout dire, il ne disparut point et cela n'étonnera pas ceux qui connaissent la ténacité des superstitions paysannes. Tous les premiers chrétiens ne furent pas des héros et des saints. Le plus grand nombre sans doute, convertis après la période héroïque, entraînés dans le mouvement sans le comprendre, restaient flottants et déroutés. Au sortir de l'église, pris d'une vague

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

crainte d'avoir offensé les divinités anciennes qui restaient pour eux vivantes, ils allaient en cachette leur faire quelque don, et cherchaient ainsi à concilier, si faire se pouvait, le nouveau culte avec l'ancien. Bien sûr, c'était défendu, et ils ne doutaient pas de la nature diabolique des faunes et des satyres; mais, ou bien ils leur gardaient quelque tendresse inavouable, ou bien ils se disaient qu'un dieu devenu diable n'en était que plus terrible en ses vengeances, et qu'il valait mieux s'en faire un ami. Il convient d'ajouter à cela que le Dieu des chrétiens, prodigue en grâces spirituelles, semble plus avare de petits services temporels, qu'il recommande la résistance aux passions, la patience, la résignation plus qu'il ne délivre des maux de cette terre, lesquels doivent servir à l'avancement moral; enfin et surtout, qu'il n'exauce pas les prières injustes. Pour des gens terre à terre, attachés aux biens de ce monde et résolus à les conquérir de toutes les façons, honnêtes ou non, il paraissait utile de garder quelques intelligences dans l'autre camp, du côté des petits démons plus facilement exorables et beaucoup moins scrupuleux. Et voilà comment ces demi-chrétiens, demi-païens, ignorants tout à fait, devinrent tout naturellement des magiciens noirs par la même transformation qui avait fait de leurs dieux des diables.

Les hérésies arrivèrent par là-dessus, corruptions plus savantes en apparence et nées dans un monde plus lettré, dernières tentatives de compromis entre l'idolâtrie, les philosophies sophistiques et le christianisme. Il y avait eu Simon le Magicien; il y eut Montanus avec ses deux prophétesses Maximilla et Priscilla. Il y eut les Caïnites glorifiant le crime, les Circoncellions massacreurs, les Carpocratiens, les Nicolaïtes, les

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Marcosiens roulés dans la débauche. Toutes les théories insanes n'arrivaient peut-être au peuple que sous forme de rumeurs confuses; mais plus elles étaient confuses, mieux elles s'encadraient parmi les superstitions du vulgaire dont elles flattaient les appétits.

Il y eut surtout Manès qui réunit toute la démonialité en la figure d'un seul personnage, le dieu du Mal, coéternel, égal et opposé à l'Esprit éternel de Lumière. Cette doctrine, le Manichéisme, donna un corps en quelque sorte définitif aux rêveries des magiciens noirs, et nous la voyons persister en cachette durant toute la période moderne, adoptée non seulement par les Albigeois, mais encore par les sorciers, les Luciférien, les Satanisants de tout acabit. Manès avait fait surgir Satan, *le Prince de ce Monde,* formidable et fantastique, celui qu'on invoque pour toutes les mauvaises causes, en qui les révoltés et les criminels se réfugient. Satan fondit en sa redoutable personnalité tous ces petits dieux adorés des bergers, des jeteurs de sorts, des envoûteurs, toute cette basse classe de divinités infernales et champêtres dont le culte survivait à celui des Olympiens et que l'Église avait maudite. Et, comme une marque de fabrique, il en prit la figure traditionnelle, celle de Pan, des Satyres et des Faunes : l'Homme-Bouc.

Satan est la grande préoccupation du moyen âge, sa constante obsession ; peut-être les gens vertueux le sont-ils par peur de lui plus que par crainte de Dieu. On le voit partout. Il tient une grande place dans l'iconographie des cathédrales, ce grand livre d'images où le peuple s'instruisait; aux tympans des porches, il assiste, intéressé, à la pesée des âmes, enchaîne les damnés, les précipite dans la chaudière, leur tenaille

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

les reins ; ou bien, gargouille hideuse, il vomit sur les passants. Il hante les cauchemars des consciences bourrelées et, très souvent, il apparaît spontanément, en pleine veille, comme un Père Fouettard, aux enfants méchants et aux hommes faits qui ont gardé la naïveté de l'enfance. Il est à la fois un et multiple ; c'est Lucifer, le roi puissant de l'abîme, ou la foule vermineuse des diables, diablesses et diablotins dont les moindres sont si puérils qu'ils ne sont presque plus craints, presque plus haïs, qu'on s'en sert sans vergogne pour de petites malices, ou qu'on s'en amuse. Ceux-là sont les lutins familiers, les gobelins, les farfadets, héritiers des faunes joueurs, qui font la nuit des farces aux ménagères, caillent le lait, versent la farine... On vit en plein surnaturel.

Une telle mentalité générale faisait aux sorciers beau jeu. De ces familiers du diable, je distinguerais volontiers trois espèces. La première fut celle des gens aigris, irrités contre les seigneurs ecclésiastiques ou séculiers, se prétendant injustement haïs et persécutés par un Dieu trop sévère qui leur refusait leur part de bonheur terrestre ; ceux-là glissèrent au culte du dieu noir de Manès, ennemi du premier et supposé aussi puissant que lui, mais plus abordable, plus indulgent pour les faiblesses humaines, défenseur des faibles contre les puissants, accueillant aux haines et soutien des vengeances. Ce furent les hérétiques Luciférien et Albigeois qui eurent au moins un semblant de doctrine ; leur religion à rebours était la forme révolutionnaire adéquate à ces siècles de foi.

La seconde catégorie était celle des naïfs et des fous. Ce sont eux qui prenaient au sérieux les cérémonies du grimoire semblables à celle que j'ai racontée au

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

début de ce chapitre. Avides d'argent, d'amour ou de puissance, ils surmontaient leur peur et évoquaient le Diable pour les lui demander. Ils s'illusionnaient sincèrement, arrivaient peut-être à voir l'apparition dont ils avaient cure, se croyaient dès lors investis de pouvoirs mystérieux et poursuivaient leur idée fixe à travers crimes, sortilèges, cérémonies bizarres, profanations, sadismes, etc... jusqu'au bûcher. Je ne doute pas qu'ils aient été très nombreux.

Mais peut-être y eut-il des habiles tout aussi nombreux, qui, sceptiques, se contentèrent de feindre, ce qui est en somme beaucoup plus commode et rapporte infiniment plus. Marchands d'illusions et d'espoirs qui ne prenaient le Diable que pour enseigne, médecins clandestins et rebouteux, vendeurs d'amulettes, sacrificateurs de poules noires, envoûteurs et nécromants, ils attiraient par le mystère, à la nuit tombante, des clients parfois royaux et monnayaient l'universelle crédulité. Le jeu était dangereux, mais les bénéfices tentants. Avant d'être désavoué, jugé, brûlé, ce qui, au demeurant, n'était point immanquable, on jouissait d'une extraordinaire puissance occulte, sans compter la satisfaction ironique d'avoir fait tant de dupes. Car la clientèle donnait! Même des personnes dévotes ne croyaient pas charger beaucoup leur conscience en demandant des remèdes au sorcier, quand le médecin avait échoué. « Il y en a, dit Jean Bodin, qui ont horreur de s'adresser à Satan pour savoir ce qu'ils demandent; toutefois ils ne font point difficulté de s'adresser aux sorciers sans assister à leurs sacrifices, ce qui n'est guère moins offenser Dieu que de s'adresser au diable même; comme il y en a, au cas pareil, qui ne voudraient pas s'adresser à Satan pour

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

RÉUNION DE SORCIERS

Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes,
École espagnole, Goya (1748-1828)

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

Pl. IV.

Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes, Louis Boulanger (Époque romantique).

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

avoir guérison d'une maladie, mais ils ne font pas conscience de s'adresser aux sorciers qui prient le diable en leur présence pour leur donner guérison... »

Les charlatans de cette espèce sont, on le pense bien, les seuls qu'une liaison supposée avec Satan ait quelquefois enrichis. Car, en général, les promesses du diable à ses évocateurs furent manifestement vaines; et il le faut bien puisque la Sagesse des Nations a fini par identifier ces deux expressions : loger le diable dans sa bourse et n'y rien loger du tout. Devant les juges des procès de sorcellerie, ceux des Satanisants qui étaient naïfs et sincères, avouèrent volontiers que le Trompeur commençait toujours ses tromperies par ceux qui se fiaient en lui. « De ma partie, dit encore Jean Bodin qui fut un démonologue célèbre et un juge, je connais un personnage lequel me découvrit qu'il était fort en peine d'un esprit qui le suivait et se présentait à lui en plusieurs formes et la nuit le tirait par le nez et l'éveillait, et souvent le battait; et quoiqu'il le priât de le laisser reposer, il n'en voulait rien faire et le tourmentait sans cesse, lui disant : Commande-moi quelque chose. Et qu'il était venu à Paris pensant qu'il le dût abandonner ou qu'il pût trouver remède à son mal... J'aperçus qu'il n'osait pas me découvrir tout. Je lui demandai quel profit il avait eu de s'assujettir à un tel maître; il me dit qu'il pensait parvenir aux biens et honneurs et savoir les choses occultes, mais que l'esprit l'avait toujours abusé et, pour une vérité, qu'il disait trois mensonges et que l'esprit ne l'avait jamais su enrichir d'un double... Et qu'il ne lui avait appris les vertus des plantes ni des animaux, ni des pierres, ni autres sciences secrètes comme il espérait, et qu'il ne lui parlait que de se

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

venger de ses ennemis ou faire quelque tour de finesse et de méchanceté... »

En somme, pour un malin qui exploitait le diable, il y avait plus d'un imbécile que le diable exploitait. La plus célèbre dupe de l'illusion diabolique, au moyen âge, fut Gilles de Retz. Si connue que soit son histoire, on ne peut manquer de la rappeler de préférence à toute autre, car aucune anecdote n'illustrerait mieux, et plus synthétiquement, une étude sur les prétendus rapports des sorciers avec les démons; de même que le xve siècle, où cette histoire se passe, époque magique et superstitieuse par excellence, résume et amplifie toutes les aberrations du même ordre qu'on voit s'affirmer en détail, se systématiser et en quelque sorte s'organiser dans les siècles précédents.

Gilles de Laval, seigneur de Rais, ou de Retz, naquit au château de Machecoul en 1404 et fut supplicié à Nantes le 26 novembre 1440. D'une naissance illustre, petit-neveu de Du Guesclin, beau cavalier et brave gentilhomme en outre, il possédait de plus considérables et plus opulents domaines que son suzerain le duc de Bretagne, à plus forte raison que le roi de France, Charles VII, lequel n'était alors que le frivole et besogneux roi de Bourges. Il fit brillamment ses premières armes dans la guerre de succession de Bretagne, combattit avec vaillance contre les Anglais sous le connétable de Richemont, éblouit la petite cour de Chinon par son faste et ses largesses, et s'attacha à la fortune de Jeanne d'Arc à qui il servit d'écuyer durant toute la splendide épopée qui va du siège d'Orléans au procès de la Pucelle. C'est lui qui porta l'étendard de Jeanne au sacre de Reims. Il fut à cette occasion, malgré ses vingt-trois ans, élevé à la dignité de maré-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

chal de France. On dit qu'il n'abandonna pas l'héroïne lors de sa captivité et qu'il rôdait encore avec ses gens d'armes aux portes de Rouen, méditant de la délivrer, tandis qu'on la jugeait.

La mort de Jeanne changea subitement le cours de cette noble vie. Retiré dans ses terres, le Maréchal se conduisit d'abord en grand seigneur prodigue et fastueux, ami des lettres et des arts et cultivant des vices aussi coûteux que raffinés. Seul le luxe alors incomparable de la cour de Bourgogne peut donner une idée du sien. Sa garde était princière; son clergé particulier, vêtu de drap d'or et de pierreries, éblouissait la chrétienté; son hospitalité était renommée. Il collectionnait les livres rares, les reliques précieuses, entretenait des savants, des poètes, des musiciens, faisait jouer dans la cour de ses châteaux des mystères si magnifiquement « montés » que, contrairement à toute vraisemblance, les figurants qui y jouaient des rôles de mendiants étaient vêtus comme des rois.

Il n'est pas de fortune, si grande qu'elle soit, qui puisse fournir, sans s'épuiser, à de tels excès. Bientôt l'on vit Gilles de Retz engager un à un ses trésors entre les mains des usuriers, vendre à perte ses belles terres, une à une. Le roi de France l'interdit; Jean V, le cupide duc de Bretagne, passe outre à la défense et s'approprie peu à peu les domaines de son vassal. Celui-ci, tourmenté par de plus en plus impérieux besoins d'or, s'adresse d'abord superstitieusement à Dieu qui, dit-il, « respecte trop la maison de Rohan et celle de Laval-Montmorency pour lui refuser quelque chose ». Ses prières n'étant pas exaucées, il se rabat sur l'alchimie, achète des ouvrages techniques, fait venir d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre les

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

« souffleurs » les plus réputés, allume en toutes ses résidences les fourneaux spagiriques. Les opérateurs vivent grassement à ses dépens, mais cependant toutes les tentatives demeurent vaines et l'on ne trouve pas une parcelle d'or au fond de tous ces creusets follement multipliés.

Alors les magiciens entrent en scène. Ce ne sont d'abord que sacrifices anodins, formules invocatoires, cérémonies singulières. Puis un jour, dans un bois solitaire près de Tiffauges où Gilles et ses intimes l'ont suivi, un nommé Jean de la Rivière évoque le Diable. On entend des cris, des bruits d'armes et l'évocateur revient dire qu'il a vu passer le démon silencieux, sous la forme d'un léopard. Un autre jour, dans une chambre du château, un second magicien trace un cercle magique où il s'enferme avec Gilles. Le diable n'apparaît point, mais le Maréchal effrayé néanmoins ne se peut tenir de fuir en marmottant une prière. D'une pièce voisine, il entend le magicien se plaindre, roué de coups par un personnage mystérieux. On le retrouve à demi mort.

A diverses reprises, Gilles de Retz fait célébrer l'office en l'honneur des mauvais esprits et des damnés et signe des cédules de son sang. Peu à peu, grâce à l'influence d'un nouveau venu, l'Italien Prélati, sorcier insigne, les sacrilèges et les crimes se multiplient. Une nuit de l'été de 1439, Prélati, à grand renfort de chandelles, de réchauds, de parfums et d'inscriptions kabbalistiques, évoque dans le cercle quatre démons, Barron, Satan, Bélial et Belzébuth. Gilles a préparé un pacte où, en échange de la science, de l'or et du pouvoir, il offre tout, *sauf son âme et sa vie*. Sans doute les esprits invoqués trouvèrent-ils ces restrictions mes-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

quines, car ils refusèrent encore de paraître. On crut seulement entendre sur le toit le galop d'un animal à quatre pattes...

Quelques jours après, le Maréchal, sans plus de succès d'ailleurs, fit oblation au diable du cœur, de la main, des yeux et du sang d'un enfant. Et les hécatombes d'innocentes victimes commencèrent. Le sang d'enfants égorgés a toujours, à toutes les époques, tenu une grande place dans la composition des philtres. Les grimoires en parlent comme d'un ingrédient généralement nécessaire, soit pour les vertus vitales qu'on lui attribue, soit parce que l'infanticide est un sacrifice particulièrement agréable à Satan. Seulement les grimoires, par un prudent euphémisme, ne désignent ce liquide humain que sous l'appellation pudique de « sang de chevreau ». Gilles de Retz et ses atroces acolytes, Prélati, Roger de Bricqueville, Gilles de Sillé, Jean Petit, Henriot, Poitou, le répandirent par torrents. Ils vont de Saint-Étienne-de Montluc à Machecoul, de Machecoul à Tiffauges, de château en château, et partout où ils séjournent, on remarque avec effroi que les enfants disparaissent. Une vieille pourvoyeuse, Perrine Martin, surnommée la Meffraye, parcourt les villages, le visage voilé d'étamine noire, et attire, par des caresses feintes et des sourires, des enfants qui la suivent et... ne reparaissent plus. Sur eux s'est refermé le mystère de ces châteaux plus sinistres et plus souillés que les burgs hantés des légendes du Rhin.

Entre les murailles épaisses qui étouffaient leurs râles, Gilles, avec des raffinements inouïs de cruauté, les torturait physiquement et moralement, les immolait et les démembrait en l'honneur des Puissances

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Infernales qui, malgré tant d'horreurs sans nom commises pour leur plaire, *ne se montrèrent jamais* et demeurèrent inexorablement sourdes; ce qui n'est pas pour nous étonner, mais aurait dû lasser l'espoir vain du monstrueux tortionnaire. La logique et les faits nous forcent d'admettre que la magie, cause originelle de ces sanglants sacrifices, n'en fut bientôt que le prétexte. Désespérant de voir enfin Satan se rendre à ses vœux, le Maréchal en était indubitablement venu à torturer et à tuer par besoin vésanique. L'orgie de sang complétait, pour ce lointain précurseur du marquis de Sade, l'orgie des festins d'où il sortait, avec ses complice, ivre de vins épicés, brûlé de nourritures singulières et affolantes. A part Eustache Blanchet, magicien relativement scrupuleux auquel on cachait au moins les meurtres et qui s'enfuit dès qu'il devina que l'horrible jeu passait toutes les mesures, personne de l'entourage de Gilles et de ses complices ne soupçonna, jusqu'au procès, ce qui se perpétrait dans les ténèbres. Mais on voyait le Maréchal rôder comme un loup à travers ses domaines, dans les périodes de remords qui lui faisaient multiplier les vœux et les fondations pieuses; et on le croyait fou, en quoi l'on ne se trompait guère.

Les paysans, eux, surtout ceux dont les enfants n'étaient plus (des villages entiers avaient perdu leur population enfantine!), se communiquaient aux veillées d'affreux soupçons. Mais leur seigneur était trop grand et trop redouté pour qu'ils formulassent tout haut des accusations précises. Cependant l'évêque de Nantes, chancelier de Bretagne, Jean de Malestroit, averti par de nombreuses dénonciations secrètes, enquêta sans rien dire à personne de ses desseins et recueillit des

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

indices accablants. Il était alors fort délicat d'appréhender un gentilhomme de haute naissance, parent du duc de Bretagne, maréchal de France et grand seigneur terrien. Le prélat louvoyait, cherchait vainement un prétexte que Gilles lui donna enfin en attaquant en plein jour de dimanche, dans l'église de Saint-Étienne de Mer-Morte où il assistait à la grand'-messe, le clerc Jean le Ferron. Violation d'église, outrages à un clerc, le crime était cette fois patent. Avec l'assentiment du duc et du roi, muni d'une bulle papale déclarant Gilles « imbu du malin esprit et oublieux de son salut », Jean de Malestroit put enfin faire arrêter le Maréchal en son château de Machecoul et le traduire devant son tribunal comme hérétique, apostat et évocateur des démons.

J'aurai occasion, sans doute, de raconter ce sensationnel procès, l'un des plus célèbres procès de sorcellerie, qui eut sa conclusion dans le supplice de Gilles de Retz et de plusieurs de ses complices. Il me suffit, quant à présent, d'avoir montré, par l'exemple le plus typique, ce qu'était, au moyen âge, l'évocation des démons et jusqu'à quel point l'illusion diabolique pouvait abuser et dégrader un esprit superstitieux. L'exemple vient de haut. Un jeune héros, ami de la sainte Pucelle, sans doute familiarisé avec le Merveilleux par ce compagnonnage d'une héroïne inspirée et d'un ange, mais conduit par l'ignorance de ces temps à mêler de vulgaires et basses crédulités aux plus nobles croyances, détraqué en outre par l'entraînement progressif aux désordres et aux vices, et contraint de satisfaire des besoins excessifs par d'exceptionnels expédients, descend marche à marche l'escalier qui conduit de la Mystique divine à la Mystique diabolique. Il

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

pensait, au bout du voyage, rencontrer Satan, celui de Manès, celui des hérésies, le fantôme vain présumé tout-puissant comme Dieu et accueillant aux désirs inavouables que Dieu désespère. Il ne le trouva point. Personne, parmi les adeptes de la magie noire, ne l'a jamais trouvé, sauf en rêve. Mais s'il fut dupe, au sens propre, comme tous les fous dangereux de son espèce, il atteignit, au sens figuré, le but logique de sa recherche, puisqu'il trouva le Crime et le Mal, Satan n'étant rien d'autre.

En général, et c'est pourquoi l'histoire de Gilles de Retz dépasse toute autre en enseignement, les sorciers du moyen âge ne poussèrent pas aussi loin la folie du meurtre; ou plutôt ils se forcèrent à des restrictions, car ils n'étaient point habituellement de grands seigneurs et la loi, qui avait alors deux poids et deux mesures, n'eût pas été aussi longanime à leur égard qu'elle le fut pour le Maréchal. Ils n'eussent pu, comme lui, faire disparaître cent quarante enfants et plus, avant que la justice ne s'en inquiétât. Toutefois, les sacrifices humains sont de tradition constante dans l'histoire de la magie noire et sont évidemment, au premier rang des pratiques superstitieuses, un legs des barbaries primitives. Le mauvais esprit qu'on évoquait avait soif de sang humain et mettait comme condition à son apparition qu'on l'en abreuvât. Pas de cuisine de sorcière où n'entrât quelque débris d'humanité. Même en faisant la part de l'exagération populaire, on doit admettre, en ces temps d'obscurité où le compte exact des naissances et des morts n'était pas dressé, qu'un assez grand nombre de nouveau-nés, de jeunes enfants et de vierges furent les victimes secrètes des cérémonies du rituel diabolique. Aux époques de per-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

sécutions contre les sorciers, la voix des mères s'élevait contre eux comme jadis la voix de Rachel, dans Rama, pleurant ses fils. A défaut des chairs pantelantes d'enfants égorgés, les magiciens, tout comme dans l'antiquité, déterraient dans les cimetières des ossements et des restes immondes. Voleurs d'enfants, comme plus tard les Bohémiens, ils étaient aussi vampires et violateurs de sépulcres. Il fallait garder même les morts de leur contact sacrilège...

Digitized by Google

Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE III

LA MAGIE A TRANSFORMATIONS

La légende de la Blanche-Biche. — Histoires de loups-garous. — L'invisibilité. — La sortie en astral. — Le vampirisme.

Là-haut, parmi ces champs, y a la mère et la fille.
La mèr' toujours chantant, la fill' toujours soupire.
« Qu'a' vos à soupirer, ma chèr' fille Angélique?
— Moyen de soupirer, car j'ai le cœur bien triste :
Je suis fille le jour et la nuit blanche biche.
Les chiens sont après moi, toute la chasserie;
Mais ceux d' mon frèr' Renaud sont encore les pires.
Allez, chèr' mère, allez à son château lui dire :
Qu'il rappelle ses chiens, toute sa chasserie. »
La mèr' tout aussitôt prend sa quenouill' jolie,
S'en va trouver Renaud, à son château lui dire :
« Rappell' tes chiens, Renaud, toute ta chasserie.
— Mes chiens sont dans les bois, chassant la blanche biche.
— Rappell' tes chiens, Renaud, c'est ta sœur Angélique! »
Renaud, tout aussitôt, prend sa corne jolie;
N'a pas sonné trois coups, la blanche biche est prise.
Tout le plus gros des chiens la porte à la cuisine.
Le cuisinier l'a prise, en cent morceaux l'a mise.

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

« Cuisinier, cuisinier, faites-nous-la bien cuire ;
Nous somm's ici ce soir en grande compagnie :
Il ne manqu'ra ici que ma sœur Angélique.
— J'y suis, mon frèr' Renaud, et la première assise.
Dans un beau plat d'argent mes poitrines sont mises,
Mon cœur est au crochet, qui languit, qui soupire,
Mes deux beaux yeux brillants sont dans la pâtiss'rie,
Mon âme en Paradis, au rang des joli's filles ;
Cell' de mon frèr' Renaud dans l'enfer est écrite. »
Renaud est tombé mort, sa femme évanouie.

Cette complainte du pays poitevin, en forme de *laisse* et manifestement ancienne, fait voisinage avec la légende de la fée Mélusine, épouse de Raymondin de Lusignan, qui se cachait, à de certaines nuits, pour se changer en serpent, et qui, après de longues années d'union heureuse, surprise par son mari comme elle se baignait sous cette forme, disparut dans l'eau trouble avec un cri de détresse. Mélusine, la Blanche-Biche et les autres contes de magie à transformations, ne sont pas nés chez nous. Ce sont des importations orientales venues en croupe des Croisés, et qui portent la marque sarrasine. Dans les récits des Arabes, comme dans ceux de l'Antiquité, les métamorphoses sont communes. Tantôt il s'agit du polymorphisme d'êtres fabuleux comme Mélusine ; tantôt le changement de forme est une pénalité imposée à des coupables ou à des imprudents par quelque personnage divin ; ou bien l'on voit un sorcier de mauvaise humeur jeter de l'eau magnétisée à la tête d'un quidam parfaitement innocent qui devient incontinent un animal plus ou moins gracieux. C'est sans doute un méchant tour de cette dernière espèce qui fut joué à la pauvre Angélique de la complainte, par une mégère malévole.

Mais je ne pense pas qu'en nos traditions autochtones

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

on trouve beaucoup d'histoires analogues. Celles que nous connaissons nous sont venues d'ailleurs par transmission orale et, plus tard, par la littérature. Le peuple qui les redit les rapporte comme des légendes inconsistantes, la plupart du temps sans leur attribuer d'époque ni de lieu. Il semble bien, sans que je puisse dire pourquoi, que dans les pays chrétiens, les sorciers aient abandonné dès le début la prétention, qui rendait les Thessaliennes si redoutables, de métamorphoser ceux qu'ils haïssaient. Je lis bien dans Guillaume de Tyr qu'une magicienne changea un soldat anglais en âne et s'en servit comme de monture jusqu'à ce que, l'âne s'étant prosterné dans une église, il fut reconnu pour chrétien et la sorcière contrainte de lui rendre sa vraie figure. Mais ceci se passait en Chypre lors des Croisades, et l'origine du racontar peut être également attribuée à une réminiscence grecque et à une imagination orientale. Des écrivains spécialistes, comme Jean Bodin, Boguet, Del Rio, etc., qui ont énuméré les méfaits des sorciers jusqu'à épuiser le sujet et donné créance aux prodiges les plus invraisemblables, ne disent point qu'aucune accusation ait été apportée de ce chef aux procès de sorcellerie.

Il est, en effet, souverainement difficile de changer la forme de quelqu'un, même au moyen âge; mais il est plus facile de rêver qu'on se transforme soi-même. La croyance aux métamorphoses n'était point morte, mais elle se réduisit à cela : c'était le sorcier qui se métamorphosait en la bête dont il montrait les appétits. Probablement l'idée ne vint pas de lui ; ceux qui avaient une terreur égale du loup et du sorcier durent insinuer que l'objet de leur terreur changeait de peau et, méchant homme le jour, méchante bête la nuit,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

gardait sous ces deux aspects une unité mystérieuse. De malins charlatans acceptèrent cette équivoque pour exploiter la crainte qu'on avait d'eux. Mais les autres, les déséquilibrés mystiques, se crurent vraiment loups à certaines heures : la lycanthropie est un genre de folie maintenant classé. Quelques-uns regardèrent cette double vie comme un privilège octroyé par le Diable; la plupart s'en plaignaient comme d'une servitude et la rançon d'autres avantages occultes; bon gré, mal gré, l'opinion populaire les suggestionnait. Et les soi-disant loups-garous s'accusaient eux-mêmes, au XVIe siècle, dans les tortures, au pied du bûcher! Comment les juges de l'époque n'auraient-ils pas été convaincus? Seul, le sagace médecin Jean Wier soutenait que c'était « des rêves »; il faillit lui en cuire. Défendre les sorciers c'était être sorcier soi-même. Il est souvent dangereux d'avoir, seul, raison contre tous ses contemporains.

On condamna beaucoup de loups-garous au XVIe siècle et toutes les anecdotes précises qui les concernent sont de ce temps. Un arrêt de cour du 18 janvier 1573 reconnaît formellement leur existence en déclarant un nommé Gilles Garnier coupable d'avoir, *sous la forme d'un loup-garou,* pris une fillette de douze ans, de l'avoir tuée, dépouillée et mangée; et d'avoir même porté les meilleurs morceaux à sa femme! Boguet, qui fut grand-juge dans le Jura de 1598 à 1600, tirait gloire d'avoir, en cet espace de deux ans, envoyé au supplice plus de six cents loups-garous!

L'histoire de ce Gilles Garnier, natif de Lyon, jugé par le Parlement de Dôle, est racontée par Jean Bodin. Le jour de Saint-Michel, il avait pris une jeune fille

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

« de l'aage de dix ou douze ans, près le bois de la Serre en une vigne au vignoble de Chastenay près Dôle un quart de lieuë, et illec l'avoit tuée et occise, tant avec ses mains semblant pattes, qu'avec ses dents et mangé la chair des cuisses et bras d'icelle et en avoit porté à sa femme ». Un mois après, ainsi qu'il résulte de la propre confession de l'inculpé, il avait tué de même façon une autre fille et l'aurait également mangée sans l'intervention de trois personnes. Il avoua de plus qu'étant de nouveau sous forme de loup, il avait dévoré les cuisses, les jambes et le ventre d'un jeune garçon préalablement étranglé. Même sous l'apparence humaine, ce misérable fou gardait son appétit anthropophagique et il tenta ainsi de manger une quatrième victime. C'est sans contrainte ni torture qu'il raconta aux juges ces singulières et atroces rêveries, pour le châtiment desquelles il fut brûlé vif.

Quelques années auparavant, en décembre 1521, avaient comparu à Besançon, devant l'inquisiteur Jean Bodin, les nommés Pierre Burgot et Michel Verdun, sous une inculpation tout à fait analogue. Burgot, dit le Grand-Pierre, avait jadis fait un pacte avec Satan, mais, revenu à de meilleurs sentiments, il avait rompu le pacte lorsque Verdun le débaucha de nouveau. Ces deux sorciers se rendirent de nuit « au bord du Chastel-Charlon où chacun avoit une chandelle de cire verte qui faisoit la flamme bleue et obscure, et faisoient des danses et sacrifices au diable ». Puis Verdun frotta à nu son ami d'une certaine pommade et s'en oignit lui-même. Ils furent aussitôt changés en loups, avec toute la férocité et la rapidité des loups. Sous cette forme, une nuit, Burgot avoue avoir attaqué un jeune garçon de six à sept ans dont

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

les cris lui firent lâcher prise. Il se sauva en toute hâte à l'endroit où il avait caché ses habits et reprit figure humaine en se frottant avec de l'herbe. Une autre fois les deux complices, pareillement transformés, étranglent une femme et se précipitent sur un homme qui prend la fuite. Plus tard, ils dévorent ensemble une petite fille de quatre ans, à l'exception des bras. Cette chair répugne à l'estomac de Burgot, mais Verdun la trouve délicieuse. Burgot néanmoins se montre par la suite moins dégoûté ; il confesse avoir, toujours avec Verdun, bu le sang d'une fillette, à même la veine du cou ouverte d'un coup de dents, et mangé les entrailles d'une autre. « J'étais complètement nu, dit-il, lorsque mes métamorphoses d'homme en bête devaient s'effectuer ; j'ignore ce que devenait ma peau de loup-garou lorsque je redevenais homme. Michel restait vêtu pendant qu'il se sentait transformé en loup-garou. »

Le grand-juge Boguet, dans son *Discours des Sorciers,* narre qu'en 1588, à Apchon, en Auvergne, un chasseur fut attaqué par un loup. L'homme se défendit et parvint à couper l'une des pattes de l'animal qu'il mit dans sa poche. Pensant en tirer récompense, il prit le chemin du château, mais quand il voulut montrer à son seigneur la patte coupée, il se trouva que cette patte s'était transformée en une main de femme baguée d'or. Or la châtelaine était à la cuisine, cachant son bras sous son devanteau. Malgré sa résistance, on lui saisit le bras : ô surprise ! la main y manque ! Et la sorcière est obligée d'avouer que c'est elle qui, sous la figure d'un louve-garoute, s'est attaquée au chasseur. Elle fut brûlée à Riom.

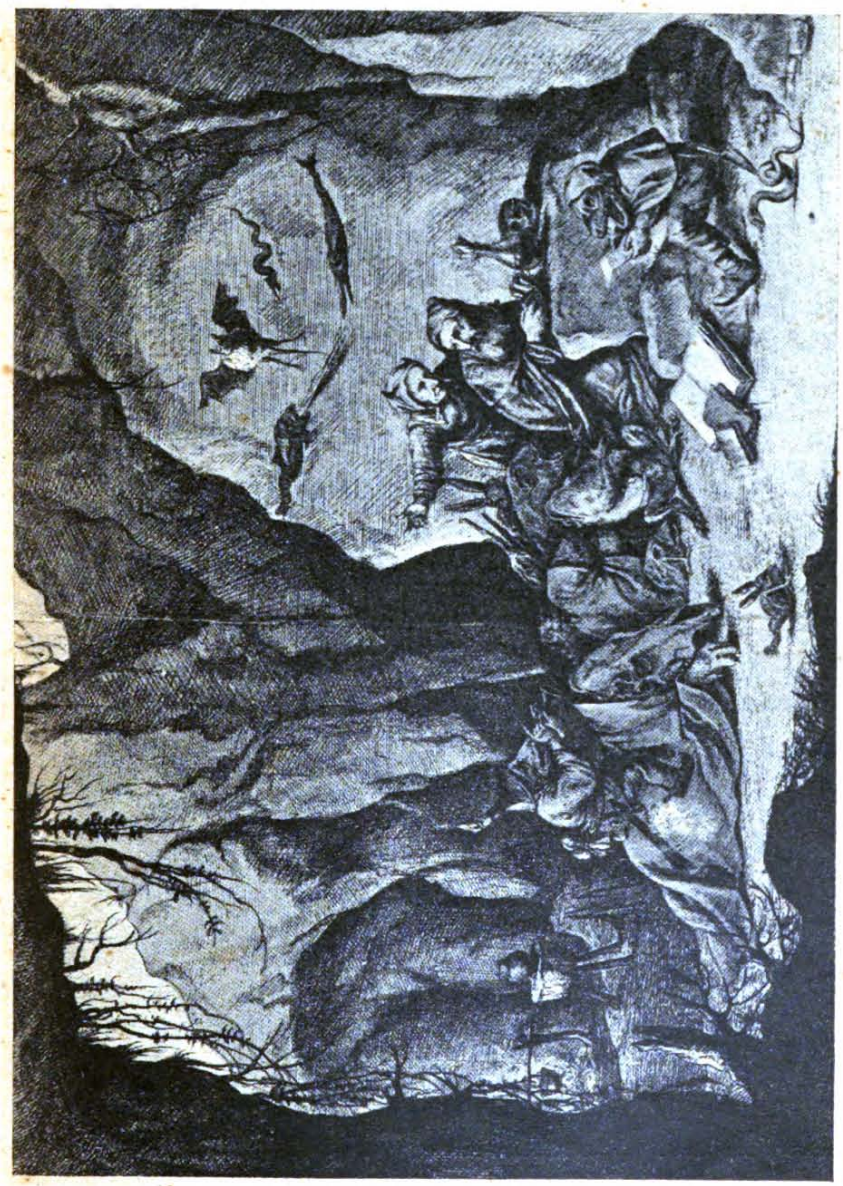
Les contes de ce genre sont innombrables et c'est surtout Jean Bodin, magistrat natif d'Angers, qui s'en

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

fait l'écho. C'est, aux Pays-Bas, un loup frappé d'un trait à la cuisse, et qu'on retrouve dans un lit, en forme d'homme, la cuisse transpercée; c'est, à Padoue, un sorcier dont les mains et les pieds sont coupés, parce qu'étant en figure de loup, il a rencontré un chasseur qui lui a tranché les quatre pattes... etc. Et Jean Bodin ajoute naïvement : « Or c'est chose bien étrange. Mais je trouve encore plus étrange que plusieurs ne le peuvent croire, veu que tous peuples de la terre et toute l'Antiquité en demeurent d'accord. » Et il cite longuement à l'appui de sa croyance Hérodote, Pomponius Méla, Solin, Strabon, Dionysius Afer, Marc Varron, Virgile, Ovide, Pline, etc. N'en déplaise aux mânes du bonhomme, toutes ces autorités nous font sourire et n'entraînent point notre conviction. Mais en toute chose il y a une part de vérité, et les Gilles Garnier, les Pierre Burgot assez fous pour se croire des loups, en un temps où les bêtes de cette espèce terrorisaient les campagnes et faisaient le sujet de tous les contes de la veillée, pouvaient bien être assez furieux pour commettre les meurtres qu'ils avouaient aux juges. Qui se suggère à lui-même d'être loup est fort capable de se conduire en loup.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus de loups, la croyance aux garous ne persiste, dans quelques fonds de campagne, qu'à l'état de traditions confuses. Il ne se produira plus de fait nouveau pour l'alimenter. Mais cette forme de loup, particulièrement aimée des sorciers, n'était pas, même au temps jadis, la seule qu'ils pussent prendre. En Poitou, les grand'mères en citent plusieurs autres, d'animaux plus familiers, le cheval, le mouton, le chien, le chat. Elles disent que c'est le châtiment des sorciers d'être obligés ainsi à courir la

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY



LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes, École flamande, Teniers (1610-1685).

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes, École flamande, Breughel le Vieux.

Digitized by Google
Original from
INDIANA UNIVERSITY

nuit sous une peau d'animal. Cela s'appelle indifféremment, quelle que soit l'espèce de la bête en laquelle on est changé, *courir la galipote*. M. H. Gelin, dans ses *Légendes de Sorcellerie du Pays Poitevin*, a recueilli plusieurs histoires de galipotes. Par exemple, une bergère niortaise enferme un soir avec son troupeau une brebis noire qu'elle ne connaît pas. Toute la nuit on entend du vacarme sous le toit aux moutons, des cris plaintifs, des rires stridents... Personne n'y veut aller voir. A l'aube, on ouvre craintivement la porte : une sorcière s'enfuit en battant des mains et en ricanant.

Une autre fois, c'est un homme qui voyage de nuit. Il rencontre un mouton qui le suit avec des bêlements plaintifs. L'homme le charge sur son dos, sans défiance. Or la bête devient de plus en plus lourde. C'est le *Mouton Pesant*, qu'il ne fait pas toujours bon de rencontrer ! Et il s'attache à vous jusqu'à l'écurie. Le lendemain, la galipote a repris sa vraie figure : c'est un grand diable de sorcier qu'on chasse à coup de bâton. On dit que, si on lui fait la moindre écorchure sanglante, il est guéri de courir.

Un fermier entend, une nuit, ses chiens aboyer furieusement. Il sort avec un fusil et les trouve luttant avec un mystérieux lévrier blanc et noir. Le paysan épaule l'arme et tue la bête. Au matin, en place du cadavre d'animal, il voit avec stupeur celui d'une belle dame somptueusement vêtue et couverte de bijoux qu'il s'empresse d'enterrer sous un tas de fagots. A peine a-t-il fini qu'un monsieur arrive, suivi d'un petit chien qui gémit en tournant autour des fagots. « Hélas ! dit le nouveau venu, je vois bien que vous avez tué ma femme ! » Et il part, sans insister, suivi

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

du petit chien en pleurs qu'on suppose être l'enfant de la dame, pareillement métamorphosé.

Ce sont là des histoires sans date, transmises de générations en générations et inventées par l'imagination populaire. Entre ce folk-lore légendaire et les faits précis de lycanthropie admis par les procès de sorcellerie, la démarcation est difficile à tracer. Il est d'ailleurs évident que les juges et les démonologues, lorsqu'ils examinaient les méfaits réels des prétendus magiciens, avaient l'esprit hanté de ces rêveries et, comme les accusés eux-mêmes, mettaient sur le même plan ce qui était vrai et ce qui était du fantastique. L'un d'eux ne rapporte-t-il pas gravement qu'en un vieux château de Vernon, des veilleurs de nuit luttèrent avec une multitude de chats qui, blessés, se changèrent aussitôt en femmes? En 1556, n'affirme-t-on pas avoir vu 70 enfants de l'hôpital d'Amsterdam grimper tout à coup sur le toit, en figure de chats parlants qui faisaient des prédictions étranges?... Peut-être, tout de même, ne les avait-on qu'entendus... Il est tellement habituel aux témoins populaires de forcer leurs témoignages, ingénument et de bonne foi, pour convaincre autrui de ce dont ils sont eux-mêmes convaincus!

En définitive, une observation scientifique récente du docteur Liébault, le célèbre aliéniste de Nancy, déchire le mystère de la lycanthropie. Il s'agit d'une jeune fille qui, se croyant chienne, marchait à quatre pattes, aboyait et hurlait, mordait les étrangers et se couchait devant les portes pour les garder. Au demeurant, si on lui parlait, elle redevenait intelligente et sociable. On est autorisé à croire qu'au XVIe siècle, cette *galipote* eût avoué tout ce que les juges auraient

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

voulu et eût été brûlée vive. Liébault la guérit par deux séances d'hypnotisme. La lycanthropie est une psychose.

Ainsi le diable s'est toujours joué des sorciers. Dans l'instant solennel du pacte, il leur promettait tout, notamment le pouvoir de changer de forme à volonté... et en dernière analyse, ce pouvoir est réduit à la faculté de s'illusionner. Cadeau dangereux ! Hypnose sinistre qui débute par l'adoration d'un vain et monstrueux fantôme, et dont on ne se réveille pas, même sous la chemise de soufre, dans la flamme du bûcher !

Encore la métamorphose n'était-elle pas la dernière prétention des magiciens, et ce n'est pas changer de sujet que de dire qu'ils rêvèrent d'abolir momentanément la forme elle-même. L'anneau de Gygès, le talisman qui rendrait invisible, qui de nous ne l'a souhaité, à l'heure où l'on imagine des choses merveilleuses pour s'endormir et amorcer de beaux songes ! Satan promettait cela aussi à ses fidèles, et les grimoires sont pleins de formules d'invisibilité. On n'a pas dû souvent constater leur efficacité. Encore les effets surprenants de la suggestion sont-ils de nature à nous laisser croire que l'invisibilité serait, au moins théoriquement, réalisable. Un hypnotiseur serait invisible pour moi, s'il pouvait — ce qui n'est pas absurde — me persuader de ne le point voir.

A défaut de faits plus anciens, dûment catalogués, se rapportant à cette question de l'invisibilité des sorciers, on peut citer, sous toutes réserves, les phénomènes troublants qui, suivant les dires du comte de Mirville, se produisirent en sa présence, au presbytère de Cideville, en 1851.

C'était une demeure rustique et sans mystère; per-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

sonne n'eût songé à en faire le décor d'une diablerie. L'abbé Tinel, curé de Cideville, y vivait d'une vie sans événements, en compagnie de deux orphelins, l'un de douze, l'autre de quatorze ans, qu'il élevait par charité. Soudainement, la monotonie de cette existence fit place à une succession de faits étranges et terrifiants. Des coups étaient frappés, eût-on dit, dans l'épaisseur des murs et des cloisons. Des objets inertes, le bréviaire du curé, la pelle à feu et les pincettes, une brosse, des couteaux, s'agitaient, mus par des mains invisibles. La vaisselle volait en l'air et se brisait, la table et les chaises dansaient une singulière sarabande, et parfois ces meubles, énigmatiquement soulevés, restaient suspendus. Les vitres, brusquement, éclataient et aussi les glaces. Ce remue-ménage (le mot est de circonstance) s'arrêtait et reprenait par intervalles, au long des jours. Tout le village affolé, et le clergé des villages voisins venaient voir le spectacle, et le comte de Mirville, qui y fut aussi, put, dit-il, s'entretenir par coups frappés alphabétiquement avec l'être mystérieux qui causait tout ce tapage. Et les langues de s'agiter, et les suppositions d'aller leur train ! L'un des pupilles du curé semblait particulièrement en butte aux malices de l'Invisible. Quelqu'un vit derrière lui une ombre vague ressemblant à une vapeur. Et lui-même disait apercevoir constamment à ses côtés un inconnu qui paraissait vêtu d'une blouse. Les soupçons se portèrent généralement sur un berger nommé Thorel, homme de mauvaise vie, guérisseur empirique que l'abbé Tinel avait naguère dénoncé pour quelque méfait, et qui était supposé se venger ainsi. De fait, on montra le berger à l'enfant qui le reconnut pour l'homme à la blouse.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Le jour suivant, au presbytère, le bal diabolique du mobilier continuait. On vit une main noire et velue se tendre vers le jeune garçon et lui appliquer une gifle retentissante dont l'empreinte resta marquée. Un abbé qui s'était muni d'une épée donna, dans le vide, un coup de la pointe. Il se fit aussitôt une flamme crépitante, un sifflement aigu, une fumée blanche et fétide. Une voix faible fut entendue qui demandait pardon. Ceux qui étaient là promirent au coupable que grâce lui serait faite s'il venait le lendemain, en sa forme naturelle, faire ses excuses à l'enfant qu'il avait frappé. Dès l'après-midi, Thorel, tout saignant, l'air contraint, se présentait au presbytère, attribuant un tout autre but à sa visite. Mais le jeune garçon l'accusant avec force et tremblements d'être l'auteur de toute cette fantasmagorie, Thorel se résigna à tout avouer et, s'agenouillant, toucha l'enfant, qui, par la suite, en resta toujours maladif. Comme il tentait aussi de toucher le curé, celui-ci, saisissant un gourdin, lui porta trois coups sur le bras.

Le sorcier ne craignit pas de faire assigner, pour coups et blessures, l'abbé Tinel devant le juge de paix d'Yerville. Tout ce que je viens de dire fut raconté à l'audience par les témoins, le 4 février 1851, et sans doute un tribunal de simple police eut rarement connaissance d'un aussi sensationnel procès. Heureusement pour Thorel, les juges du XIXe siècle avaient une autre mentalité que ceux du XVIe et du XVIIe siècle. Thorel fut tout uniment débouté des fins de sa plainte et condamné aux dépens; ce qui implique que le magistrat lui donna tort, nonobstant les violences réelles dont il avait été l'objet, mais sans rien retenir des faits singuliers que notre code moderne a la prudence d'ignorer.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Faut-il nier purement et simplement des phénomènes de ce genre ou tenter de les expliquer? La seule explication que la raison ne se refuse pas absolument à admettre est celle que j'ai déjà indiquée : les gens de Cideville durent être suggestionnés par Thorel et persuadés de ne le point voir. Il n'y a que dans les romans de Wells que des hommes se rendent invisibles en donnant à leur corps le même indice de réfraction que l'air; et ce procédé scientifique, qui n'est pas encore inventé et ne le sera vraisemblablement jamais, n'a rien à voir avec la magie des bergers et des rebouteux. La suggestion leur est, au contraire, familière, comme aux fakirs de l'Inde; la terreur qu'ils inspirent et l'ignorance du milieu où ils opèrent — je n'excepte pas le clergé des campagnes — aident puissamment au succès de leurs prestiges. Le comte de Mirville lui-même, naïf démonologue, avait une forte disposition d'esprit à être témoin de merveilles. On dira que la suggestion collective est peu croyable; mais il y a apparence que, parmi tous ces témoins, un très petit nombre assistèrent aux phénomènes eux-mêmes, et que la plupart ne furent appelés qu'à en constater les résultats : la vaisselle cassée, les meubles déplacés... mais immobiles. Ceux, d'ailleurs, qui étaient effectivement présents ne furent point également dociles à la suggestion, puisque l'un d'eux entrevoyait l'ombre du sorcier invisible pour les autres, et qu'un enfant, particulièrement rebelle à l'influence du magnétiseur, ne cessa pas de le voir, et assez distinctement pour le décrire et le reconnaître.

Mais les occultistes — je ne dis pas les sorciers qui, en leur qualité d'empiriques, ne théorisent point — les occultistes ont une doctrine qui leur permet d'in-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

terpréter autrement toute une catégorie de choses étranges : invisibilité, transformations, apparitions à distance, bilocation, etc. Tandis que toutes les philosophies spiritualistes et les religions nous montrent l'homme comme participant de deux natures, spirituelle et matérielle, par le moyen d'une âme et d'un corps indissolublement liés pendant la vie et que la mort seule sépare, l'occultisme va plus loin. Le corps, dit-il, n'est pas la seule enveloppe de l'âme, c'en est la plus superficielle et la plus grossière. Il est doublé d'un second vêtement qui en épouse la forme, celui-là fluidique et normalement invisible, qu'on appelle indifféremment le corps astral ou le périsprit, le *double* des Égyptiens. Le corps astral, enveloppe transparente de l'âme, ne la quitte pas à la mort; elle en reste enveloppée dans sa vie d'outre-tombe. Il n'est ni spirituel, ni matériel, mais d'une nature intermédiaire, assez difficile à concevoir, qui réunit quelques-unes des qualités de l'esprit et de la matière. Si bien qu'en de certaines circonstances, il peut s'épaissir, devenir visible, audible, palpable, se matérialiser en un mot à la ressemblance exacte du corps matériel; on lui voit une bouche qui parle, des mains qui déplacent les objets; et puis il disparaît comme une vapeur légère. Il peut même, sans être vu, produire des effets physiques qui révèlent sa présence. C'est ainsi que les âmes des morts apparaissent aux vivants, en matérialisant, pour un moment, leur coque fluidique.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'être mort pour libérer son âme, et le périsprit qui la revêt, de la prison du corps. Même pendant la vie, elle peut s'échapper momentanément pour apparaître et agir à distance,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

soit qu'on ne le veuille pas, comme dans certaines maladies, soit qu'on ait provoqué ce dédoublement de l'être et qu'on le reproduise à volonté à la suite d'une gymnastique appropriée. Les magiciens ont toujours prétendu qu'il leur était possible de *sortir* ainsi, comme ils disent, *en astral*. Tandis que leur corps reste inerte dans le sommeil ou dans l'extase, réduit à ses fonctions végétatives, leur esprit, inclus dans le double astral, s'en échapperait, irait à de très longues distances, en traversant les murs, s'enquérir de choses lointaines (explication de la clairvoyance), tourmenter leurs ennemis par des manifestations bizarres ou secourir leurs amis. Il entrerait, suivant son caprice, dans le corps d'un animal (lycanthropie), ou même dans un cadavre humain qu'il animerait pour quelques heures. Il se matérialiserait devant plusieurs personnes, et la présence du sorcier étant ainsi constatée en deux endroits à la fois, là où son corps est endormi et là où son esprit vagabonde, il en résulterait d'incompréhensibles alibis.

Ce sont là, à la vérité, de sérieux avantages. Mais la sortie en astral a aussi ses dangers. D'abord, en l'absence de son propriétaire naturel, le corps matériel déshabité peut être envahi par un esprit désincarné qui cherche une demeure, ou par un de ces êtres incomplets dont les espaces invisiblement pullulent, larves humaines qui manquèrent leur entrée dans la vie et qui rôdent interminablement, insatisfaites d'une vie précaire et fluidique. Ce serait la punition du magicien voyageur, s'il trouvait au retour sa place prise et n'y pouvait rentrer. C'est ainsi que l'occultisme explique la folie : ce corps dément qui se contorsionne et profère des mots sans suite est un corps perdu

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

par son légitime propriétaire, qui est habité par une larve.

Ensuite, le périsprit en voyage est sensible aux pointes et peut être blessé. En cas de blessure, le voyage est interrompu subitement. L'âme affolée rentre en grande hâte, comme pour y chercher refuge, en son corps matériel auquel elle n'a cessé d'être rattachée, quel que fût son éloignement, par une sorte de cordon fluidique. Et le corps matériel, par sympathie, porte une plaie à l'endroit où le corps astral fut frappé !

Il va sans dire que je ne fais pas mienne cette théorie; il n'entre pas dans mon esprit que l'être humain soit ainsi compartimenté et que l'âme puisse ôter son habit pour voyager en chemise transparente. Mais du moment qu'on est résolu à ne pas nier systématiquement tout un ordre de faits mystérieux, la théorie occultiste a le mérite au moins de fournir une réponse ingénieuse à toutes les questions embarrassantes. La télépathie, qui traite des avertissements donnés par les mourants aux personnes qui leur sont chères, — à supposer que les nombreux exemples recueillis entraînent la conviction, — s'éclairerait elle-même singulièrement si l'on pouvait croire à un dégagement involontaire et agonique du prétendu corps astral.

Pour en revenir à l'histoire de Cideville, un occultiste ne manquera pas d'expliquer que le berger Thorel, lorsqu'il faisait des malices à son curé, devait son invisibilité à ce qu'il avait eu la précaution de laisser chez lui son corps de chair, qu'il réintégra en tumulte dès que son *double* eut été blessé par l'épée du belliqueux abbé.

Jean Wier, dans son livre des *Prestiges* (1564),

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

raconte une histoire de *sortie en astral* assez jolie. « Le moyne Hélinand, dit-il, escrit avoir quelquesfois entendu de son oncle Ébaude, valet de chambre de Henry, archevesque de Reims, frere de Loys Roy de France, qu'il avint, comme l'archevesque alloit par pays en temps d'esté, et comme il se reposoit après disner, qu'un soudart se mit à dormir avecques les autres, et ainsi qu'il dormoit la bouche ouverte, ceux qui estoyent à l'entour virent sortir de la bouche une beste blanche semblable à une bellette laquelle s'en alla droit à un petit ruisseau qui passoit assez près du lieu, là où ayant monté et descendu le long du ruisselet et ne trouvant aucun passage pour passer de l'autre part, il y eust un des regardans lequel tira son espée et la mit par dessus le ruisseau en maniere d'un petit pont. La petite beste passa incontinent par dessus et s'en courut plus loin où elle se retira pour quelque temps sans être veuë. Incontinent après on la vid revenir et comme derechef elle cerchoit le pont et ne pouvoit passer à raison que l'on l'avoit osté, celuy mesme qui paravant luy avoit donné passage remist son espée par dessus le ruisseau, puis se retira à costé. Alors la beste passa, et s'en retourna à la bouche ouverte de celuy qui dormoit, où elle entra, et incontinent il se resveilla. Estant interrogué s'il n'avoit point enduré en dormant, il respondit qu'il se sentoit fort lassé et pesant autant que s'il eust fait un long voyage, là où il avoit passé par deux fois sur un pont de fer. De là ses compagnons se douterent qu'il avoit songé veritablement ce qu'ils avoyent veu. »

Évidemment, la « petite beste » était la forme jolie qu'avait prise le corps astral du dormeur en se matérialisant... A moins qu'un conteur ne se soit laissé

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

aller à trop solliciter le fait. Je vois tant d'intermédiaires entre les témoins directs de la scène et le médecin Jean Wier qui nous la rapporte !

Quoi qu'on pense de la doctrine occultiste sur le périsprit et les aventures courues « en astral », elle confère une unité d'origine à tous les prestiges du même ordre : apparitions, disparitions, transformations, bilocations. Un sorcier se change en bête, c'est son corps astral qui change de fourrure ; un magicien apparaît loin du lieu où raisonnablement son corps doit être, c'est un esprit en voyage qui matérialise son périsprit ; un être invisible bouscule nos meubles, c'est un homme qui a quitté son corps pour se déguiser, etc. Sortir en astral, ce n'est une opération magique que si elle est voulue, rendue possible par un exercice conscient ; beaucoup de gens qui ne sont pas des sorciers sortent en astral sans s'en rendre compte, ce sont des anormaux ; des sorciers même le font sans pouvoir expliquer comment : leur genre de vie a suffi à les rendre anormaux. La mort, c'est la sortie définitive en astral ; les revenants qui apparaissent ne font qu'utiliser une faculté naturelle à tout désincarné : épaissir ou subtiliser un corps astral qu'ils ne quittent pas. A plus forte raison le magicien en use-t-il, lui qui sait ! Tout sorcier mort est un mort malfaisant, un *vampire* qui vient la nuit sucer le sang des hommes pour s'en revivifier dans la mesure du possible. Il est de ces morts qu'il faut qu'on tue. Et littéralement, aux époques où l'on croyait communément à toutes ces rêveries, on *tuait les morts* pour les empêcher de revenir. Görres, dans sa *Mystique* écrite au XIXe siècle, ne tarit pas sur les histoires de vampires ; il dit que, lorsqu'un sorcier revenait pour tourmenter les vivants, on

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

ouvrait sa bière pour couper la tête du cadavre. Du même coup, le corps astral se trouvait sympathiquement décapité et les vivants pouvaient désormais dormir tranquilles : le sorcier, deux fois mort, ne revenait plus !

Il est une théorie encore plus simple et plus unitaire. Les sorciers et ceux qui les craignent sont également des suggestionnés. Il n'y a pas d'esprit frappeur, mais beaucoup plus qu'on ne croit d'esprits frappés.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE IV

LES ŒUVRES MAGIQUES

La magie sympathique en général. — Thérapeutique des sorciers. — Formules guérisseuses. — Talismans et préservatifs. — Une belle formule de malédiction.

J'ai déjà, au commencement de cet ouvrage, fait entrevoir le principe qui dirige toutes les opérations magiques. On pourrait le faire tenir en un mot : *Sympathie*. C'est un mot dont l'usage a considérablement restreint le sens en le faisant plus ou moins complètement synonyme d'*amitié*, pour la raison que deux cœurs qui s'aiment sont réputés mettre en commun leurs impressions. Quand on parle de magie, il convient de rendre à la sympathie tout son domaine étymologique et redire que deux choses sont sympathiques quand il suffit d'agir sur l'une pour que l'autre soit semblablement affectée, de produire l'une pour qu'aussitôt et du même coup l'autre naisse. Je m'en voudrais de multiplier les généralités et les abstractions et je citerai seulement, pour fixer les idées, qu'en philosophie la Cause et l'Effet peuvent être dits,

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

à juste titre, sympathiques, puisqu'il ne se peut pas que l'une soit posée sans que l'autre apparaisse. Une partie de mon corps, mon doigt par exemple, est en sympathie avec mon corps tout entier, puisque l'on ne peut me blesser au doigt sans éveiller la sensibilité de tout mon organisme. Ce sont là sympathies naturelles.

Mais les magiciens, et c'est en cela qu'ils errent, admettent et prétendent utiliser un autre ordre, occulte, de sympathies, qui serait leur découverte et qui n'est pour nous que la généralisation forcée du principe. Ils disent premièrement que le *mot* et la *chose* sont en sympathie, ce qui est vrai idéalement, mais ils en tirent cette conclusion qu'en prononçant certains mots on fait immanquablement apparaître la chose qu'ils désignent. Par exemple, les fakirs de l'Inde ont le secret de formules, de maîtres-mots ou *mantram,* qui évoquent le feu ou la pluie. En les prononçant, ils se croient capables de faire crever des nuages ou de mettre le feu à un fagot sans allumette. Ils vous diraient d'une certaine façon : « Tu es mort » et la vie vous abandonnerait aussitôt, par la puissance des maîtres-mots, sans qu'ils vous aient seulement touché du doigt.

Autre exemple de soi-disant sympathie occulte : l'image ou la représentation d'un être lui serait liée à tel point qu'en blessant l'image on pourrait blesser du même coup la personne représentée; littéralement « vous abîmer le portrait » vous causerait la plus vive douleur. Il fut dans les usages de certains sorciers de larder de coups de couteau l'*ombre* de ceux qu'ils haïssaient, et ils pensaient ainsi, tout comme le chien de La Fontaine, atteindre la proie.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Il y a une sympathie rationnelle entre le tout et la partie, mais à condition qu'ils ne soient pas séparés. Le sorcier passe outre à cette condition et affirme qu'une partie séparée reste occultement unie au tout. Voulez-vous nuire magiquement, ou, au contraire, être utile à une personne que vous ne pouvez directement atteindre? Procurez-vous quelque chose d'elle, ne fût-ce qu'un cheveu, une rognure d'ongle, une goutte de sang, ou, à défaut de cela, quelque chose qui l'ait touchée, un vêtement, un mouchoir. Tout ce que vous ferez, rituellement, à ce débris humain, à ce chiffon, sera souffert par cette personne. Aux beaux temps de la magie noire, les gens crédules détruisaient avec soin ou cachaient jalousement tout ce qui tombait de leur corps, de peur que les sorciers ne s'en emparassent pour le faire servir à quelque diablerie. Même au grand siècle où retentit le rire de Molière, on soignait des maladies par la *poudre de sympathie*. Cette drogue célèbre n'était point administrée aux malades directement, mais ceux-ci se faisaient saigner et l'on mêlait la poudre au sang, dans un bocal!

La liste des sympathies occultes ne saurait être dressée. En règle générale, pour le magicien, toute analogie crée une sympathie. Ainsi le soleil, la fleur qui porte ce nom, l'or, la topaze, l'ambre, etc. sont sympathiques les uns pour les autres parce qu'ils sont également jaunes. De là à dire que, par une sorte d'homœopathie, un talisman en or préservera d'une insolation, il n'y a qu'un pas. Et le plus fort, c'est que ce pas, les sorciers l'ont franchi! Voulez-vous guérir d'une maladie du sang? les remèdes magiques ne vous manqueront pas, mais je gage que le plus simple est encore de porter un rubis bien rouge. Par

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

suite de la sympathie qu'ont entre elles toutes les choses rouges, vous avez des chances de voir s'accroître à profusion le nombre et la richesse de vos globules.

Je souris. Il faudrait tout de même ne pas trop sourire. Le raisonnement des magiciens a péché par excès, mais la loi des sympathies a conduit, non pas les empiriques sorciers, mais leurs frères plus savants, au temps où la science et la magie n'avaient pas deux domaines bien distincts, à des découvertes fécondes. Le sang, la couleur rouge, le fer, etc. sont en sympathie, disait-on, et également sous l'influence de la planète Mars (le sang et le fer ne sont-ils pas agréables au dieu de la guerre?). C'est en considération de cette sympathie plus ou moins hasardeuse, qu'avant toute étude biologique, on a prescrit du fer aux anémiques. Et ce n'était pas si mal trouvé!

Toutes les œuvres de la sorcellerie, celles qui sont franchement mauvaises et celles qui ont meilleure apparence, étant indifféremment fondées sur le principe des sympathies et ne se distinguant guère que par la moralité de leur objet, je devrais étudier dans un même chapitre les maléfices, et la magie blanche et guérisseuse. Mais la matière est trop abondante et les exemples à rapporter, trop nombreux. Je séparerai donc le sujet en deux.

Et tout d'abord, cette distinction en mauvaise et en relativement bonne magie peut faire naître de l'étonnement. « Comment! me dira-t-on, les sorciers, ces fous furieux, sont-ils donc quelquefois capables, entre deux sacrilèges, deux vilenies, deux égorgements d'enfants, de rendre quelque service utile qui puisse passer pour un bienfait? » Je pourrais répondre que le bien

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

L'ALCHIMISTE

Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes, Breughel le Vieux.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

Voici, dans un campement à l'ouest de Tombouctou, une sorcière Targuie lançant des sorts à la commande de ses clients.

Digitized by Google

Original from INDIANA UNIVERSITY

et le mal se mélangent en toutes proportions et que les Grecs n'avaient qu'un seul mot pour désigner le médicament et le poison.

Mais il y a encore autre chose. Le sorcier se considère comme le ministre d'un culte paradoxal, antithétique du culte divin. C'est le prêtre de Satan, et, comme prêtre, il s'arroge la puissance de lier et de délier. Il fera tout à l'envers des vrais prêtres : ils bénissent, il maudira; ils montrent pour but le ciel, il conseillera les félicités terrestres, qui sont l'obstacle à l'épuration de l'âme. En un mot, son Lucifer s'accommode de tout ce dont Dieu n'a pas voulu. D'une part, il recherchera le mal en soi et se donnera mission d'en réaliser le plus possible; d'autre part, il distribuera des biens matériels parce qu'ils sont les antagonistes des biens spirituels. Avez-vous remarqué que les religions divines ne promettent jamais que des grâces, c'est-à-dire placent tous leurs fonds sur l'au-delà? Pour les besoins d'ici-bas, elles s'en remettent à la discrétion de la divinité qui ne les satisfait qu'autant que le salut est en jeu. Je ne dis pas que les croyants n'offrent pas leurs prières à Dieu dans le but d'en obtenir ce qu'ils appellent des grâces temporelles, mais ce sont là de petites dévotions que les Églises concèdent aux faiblesses humaines et qu'elles laissent vivre à leur ombre, mais qui n'entrent pas dans le culte officiel. Il est à signaler qu'aucune formule de prière, sauf celle qui demande humblement le pain quotidien, ne fait mention des biens de ce monde, et que toutes se résument en cette seule phrase : « Que ta volonté soit faite. »

Les prières magiques, au contraire, et toutes les cérémonies des sorciers, tendent aux biens de ce

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

monde, les réclament, les exigent même. Les religions leur abandonnaient ce domaine; ils s'en sont emparés et ont su persuader aux âmes simples que ces choses, puissance, richesse, santé, que Dieu n'accorde que quand il veut, on peut infailliblement les lui arracher par des charmes. C'est sans doute pour cela que les cultes officiels ont interdit même la magie guérisseuse, d'apparence inoffensive, et même quand elle se donne l'air d'être respectueuse et emploie des fragments de textes sacrés qu'elle défigure, compromet et profane, au reste. Ce n'est que superstition et idolâtrie... Et combien de gens même qui se croient pieux, sont idolâtres sans y prendre garde!

Le farouche ennemi des sorciers, Jean Bodin, ne s'attendrit pas sur les sorciers quand, par hasard, ils guérissent les malades. Il se demande s'ils le peuvent faire et répond que leur médication n'est efficace que lorsque la maladie est causée par un sortilège; encore faut-il que le mal soit passé à un autre et, à défaut d'un sujet sur qui dériver le mauvais sort, c'est le sorcier lui-même qui l'attrape. Il raconte à ce propos qu'un nommé Hulin Petit, marchand de bois d'Orléans, « ensorcelé à mort », demanda guérison à un sorcier. Celui-ci la lui promit, à condition que le malade céderait son sort à son fils, nourrisson à la mamelle. Le père y consentit, mais la nourrice, ayant tout entendu, s'enfuit avec l'enfant. Or, le sorcier, ayant délivré le malade, cherchait le fils pour lui transmettre le maléfice. Ne le trouvant pas, il s'écria : « Je suis mort! » Il n'eut pas mis les pieds hors de la porte, dit le narrateur, que le diable le tua soudain. *Il devint aussi noir que si on l'eust noirci de propos délibéré.*

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Le même auteur explique ailleurs comment les magiciens détournent les actes de piété au profit de leurs actions blâmables. Une sorcière de Blois, pour guérir une femme ensorcelée, fit dire une messe du Saint-Esprit, à minuit, en l'église de Notre-Dame des Aides et puis se coucha de son long sur la femme malade en marmottant je ne sais quelles paroles qui la guérirent. Mais deux mois après la maladie récidiva et fut mortelle. La sorcière dit que sa cliente avait trop parlé et dévoilé que le sortilège dont elle souffrait avait été dérivé sur une autre personne, « ce qui est chose naturelle à tous sorciers qui contrefont les médecins ».

Il apparaît pourtant, et d'abondance, que les magiciens appliquaient leur art de guérir à toutes sortes de maladies des plus naturelles. Mais Bodin garde là-dessus un silence prudent et se fait scrupule de propager des faits dont les sorciers se serviraient comme de réclame. « J'ai, dit-il, le plus qu'il m'a été possible, couvert et caché ce qu'il faut ensevelir d'oubliance et me contente que les juges connaissent ce qui mérite peine. » Et il apostrophe Jean Wier, protecteur des sorciers, lequel « ne se peut excuser d'une impiété extrême d'avoir mis dans son livre les plus détestables formules qu'on peut imaginer, si bien qu'en apparence il médit du diable et de ses inventions, et néanmoins il les enseigne et touche du doigt jusqu'à mettre les caractères et les mots... et les ignorants tombent ès filets que ce bon protecteur a préparés pour les piper et tirer à la cordelle de Satan ! » Cette grande querelle du juge et du médecin est une des choses les plus amusantes qui soient dans l'histoire de la sorcellerie au XVIe siècle, et montre avec quelle passion on discu-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

tait alors de tout cela. Jean Wier, esprit très profond pour son temps, soutenait de son mieux cette thèse, que beaucoup de sorciers et de possédées n'étaient que des malades. Son adversaire s'essayait le plus possible à le discréditer, incriminant ses relations avec Agrippa, « le plus grand sorcier de son temps », que le diable suivait sous la forme d'un chien, etc. « S'il défend les sorciers, disait-il, c'est par peur qu'ils ne dévoilent, mourants, sa propre sorcellerie. » Et il se demande d'ailleurs, railleusement, « s'il faut plustôt s'arrester à un petit médecin que aux livres et sentences de tous les philosophes qui d'un commun consentement ont condamné les sorciers ». Il va même jusqu'à s'écrier avec stupéfaction, que si l'on écoutait ce misérable médecin « on ne brûlerait plus personne » !

Il était donc intéressant de chercher dans l'ouvrage de Jean Wier ces formules de magie guérisseuse qui lui sont tant reprochées. Et, de fait, elles y sont jetées par brassées, donnent plutôt envie de rire et nous rangent à l'avis de Jean Wier qui les jugeait parfaitement inoffensives.

Au risque de faire de ce chapitre une page de grimoire, je ne résiste pas au plaisir d'y faire cueillette. Le sorcier n'est que drôle quand il fait le bon apôtre, marmotte des prières, pille l'Évangile et la Bible. Souvent, il faut le flair de Jean Bodin pour le reconnaître à quelque vague odeur de soufre, tandis qu'il ordonne dévotement des fumigations de rameaux bénits, d'encens consacré la veille de Pâques, qu'il allume les cierges de la Chandeleur, fait boire à ses clients de l'eau bénite ou même du sel exorcisé. C'est que le sorcier, pour dévoyé qu'il soit, est un croyant, même et surtout quand il blasphème ; car il faut avoir

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

une foi énorme pour trouver du ragoût au sacrilège. S'il dérobe, pour les introduire dans sa pharmacopée, les objets que la religion a consacrés et bénits, c'est qu'il ne doute pas que cette opération les a chargés de vertus spéciales. Et parmi les maîtres-mots qui créent, les meilleurs sans doute sont des versets de livres saints, dictés par l'Esprit de Dieu même.

Ainsi, lorsqu'il veut guérir une rage de dents, il se place, *pendant la messe,* aux côtés du patient et lui touche la dent malade en murmurant ces mots de l'Exode et de l'Évangile de Jean : « Vous ne briserez aucun de ses os. » Contre la fièvre, à l'aube du vendredi, il tient les mains du malade levées vers l'Orient, en disant : « Aujourd'hui est le jour auquel le Seigneur vint à la croix ; mais tout ainsi que la croix ne viendra plus à lui, ainsi le chaud ni le froid ne viennent plus à toi. Au nom du Père... etc. » et il récite neuf fois trois *Pater* et trois *Ave*. A moins qu'il ne se contente de prendre la main du fébricitant, en lui disant dans un sourire : « Cette fièvre te soit aussi facile à porter que l'enfantement du Christ a été à la Vierge Marie. »

Contre les hémorragies, il y a tout un rituel. On peut prendre une tasse d'eau froide et y laisser tomber trois gouttes de sang ; puis la faire boire au patient en lui demandant : « Qui est-ce qui t'aidera ? » Il doit répondre : « Ce sera Sainte Marie. » Et le sorcier conclut par cette prière latine : « *Sancta Maria, hunc sanguinem firma.* » On peut encore tremper son doigt dans le sang et écrire de ce sang sur le front du malade : « *Consummatum est.* » Ou bien dire trois fois sans se tromper cette phrase difficile : « *Sanguis, mane fixus in tuâ venâ sicut Christus in suâ pœnâ. Sanguis, mane*

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

fixus sicut Christus quando fuit crucifixus. » Je ne traduis pas ce latin puéril que tout le monde peut comprendre; la traduction ferait, du reste, disparaître le jeu d'allitérations qui fait la phrase curieuse. La magie joue beaucoup avec les mots.

Autres formules hémostatiques. « Au sang d'Adam la mort est sortie +. Au sang de Christ la mort est amortie +. Je te commande, ô sang +, en vertu de cette mort, que tu arrêtes ton cours. » « Christ est né en Bethléem et a souffert à Jérusalem; son sang s'est troublé. Je te dis que tu t'arrêtes par la puissance de Dieu et par l'aide de tous les saints, ainsi que le Jourdain dedans lequel saint Jean baptisa Jésus-Christ. Au nom du Père, etc. » (Tenir le doigt sans nom dans la plaie, y faire trois croix et dire cinq *pater*, cinq *ave*, un *credo*, en l'honneur des cinq plaies.) Et voici enfin la plus simple et la plus efficace des formules, tirée de l'Évangile : « *De latere ejus exivit sanguis et aqua.* »

J'allais oublier une conjuration qui manque un peu de sens et qui, par conséquent, malgré la répétition du signe de la croix, est éminemment diabolique : « + *Curat, cara sarite confirma consana imaholite. Sepa* + *sepaga* + *sepagoga* + sang, arrête-toi. Tout est consommé, au nom du Père + *podendi* + et du Fils + *pandera* + et du Saint-Esprit + *pandorica* + paix soit avec toi. Amen.

Pour guérir le mal caduc, on invoque en trois vers latins, je ne sais pourquoi, les trois Rois Mages. Contre les écrouelles, on fait chauffer sous la cendre un pied de verveine avec ses racines; la plante est appliquée sur le malade à jeun par une vierge également à jeun. Et le sorcier, crachant trois fois, murmure : « Apollon nie que la peste puisse croître, qu'une vierge nue aura

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

éteinte. » Décidément nous nous éloignons des textes sacrés et ce souvenir d'Apollon sent diablement le fagot !

Si vous êtes mordu d'un chien enragé, il faut avaler du pain azyme sur lequel on aura écrit : « *Irioni Khiriori essera Kuder fere* » ou : « O Roi de Gloire, Jésus-Christ, viens en paix au nom du Père + *max*, au nom du Fils + *max*, au nom du Saint-Esprit *prax* Gasper, Melchior, Balthazar + *prax* + *max* + Dieu *imax* +. »

Le sorcier s'occupe aussi volontiers d'art vétérinaire. Il guérit, par exemple, les vers du cheval, avec force signes de croix, en disant : « Je t'exorcise ou adjure, toi, ver, que tu ne manges ni ne suces la chair, ni les os de ce cheval, et que tu sois aussi paisible qu'a été ce bon personnage Job et aussi bon que saint Jean lorsqu'il baptisait Notre-Seigneur au Jourdain... etc. » (Chuchoter trois *pater* et trois *ave* dans l'oreille du cheval.)

Il chasse les chenilles par cette formule ironique : « Chenilles bien-aimées, ce repas que vous faites en automne vous profite autant que la Vierge Marie prenait de plaisir quand, en buvant et mangeant, on ne parlait pas de Jésus-Christ. Au nom de Dieu. Amen. » Après cela, il faut marcher sur les choux rongés de chenilles en les frappant d'une houssine cueillie près de la maison d'un adultère.

Je pourrais développer à volonté ce bizarre traité de thérapeutique et lui donner les dimensions d'un volume. Les recettes magiques s'étalent à profusion dans les grimoires antérieurs ou postérieurs à l'ouvrage de Wier. De nos jours, Éliphas Lévi en a cité beaucoup qui sont encore en usage dans les campagnes, *gardes*

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

contre les maladies des troupeaux, la rogne, la clavelée. J'ai appris moi-même, de paysans, des secrets auxquels ne résistent, au moins théoriquement, ni les rhumatismes, ni les entorses, ni les brûlures, ni les verrues. Et, moins scrupuleux que Jean Bodin, je les dévoilerais bien volontiers si, après tout, il ne fallait pas se borner. Il se peut qu'un de mes lecteurs soit tenté d'essayer l'efficacité d'une des formules transcrites ici. Je le préviens qu'il y perdra son temps et sa peine. Tous les magiciens vous diront qu'un remède secret n'a de vertu qu'autant qu'il est transmis rituellement d'un opérateur à un autre et qu'une fois divulgué, il ne vaut plus rien. Ce qu'on tient d'une indiscrétion est sans pouvoir. Ces paroles que vous venez de lire se chuchotent au lit du malade qui ne les entend point, et le sorcier en garde fidèlement le dépôt pour le transmettre, à sa mort, au disciple choisi ou à son propre fils. Il y a encore une foule de guérisseurs « qui savent dire les mots » ; la crédulité humaine est éternelle.

Ce qu'il faut retenir du choix de citations que j'ai fait, c'est que les formules guérisseuses sont un étrange salmigondis, où se mêlent des bribes de prières, des mots de latin culinaire et aussi d'hébreu, d'autres qui n'ont pas de sens du tout, soit qu'ils n'en aient jamais eu, soit qu'ils aient été déformés par la prononciation défectueuse des ignorants qui se les repassent, au point qu'il est désormais difficile de les reconnaître. On conçoit en tout cas que ce mélange paraisse louche et blasphématoire à des personnes pieuses qui y trouvent répétés, sans dignité et en mauvaise compagnie, un nom que le Décalogue défend de prononcer vainement. On peut d'ailleurs opérer un curieux rapprochement, entre cette magie qui évoque les souffrances du Christ

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

et des saints pour soulager celles des simples mortels, et la magie des Égyptiens qui se substituaient verbalement un dieu pour chasser les esprits des maladies. La magie est toujours semblable à elle-même et, comme disait en riant Éliphas Lévi, « le diable n'est guère inventif » !

La magie guérisseuse paraît aussi extraordinairement mitoyenne du culte abusif et superstitieux des saints guérisseurs, lequel ne se sauve des mêmes anathèmes qu'en considération de l'ingénuité de ceux qui le pratiquent. C'est ainsi qu'un saint prend la réputation de guérisseur lorsque son nom, plus ou moins mal prononcé, et celui d'une maladie, présentent une analogie *sympathique*. Saint Cloud guérit les clous, ou furoncles ; saint Marcou guérit le mal de cou ; saint Hildevert (prononcez Tire-le-Ver) est l'ennemi particulier du ténia ; sainte Wildgeforth (prononcez Vierge Forte) guérit les jeunes filles de la chlorose, saint Ouen fait ouïr, saint Pancrace (prononcez Crampace) soulage des crampes, etc... Il se crée même de nouvelles attributions. N'ai-je pas entendu dernièrement raconter qu'une bonne femme préconisait, contre les maux d'estomac, les litanies de saint Augustin... Il lui avait suffi d'ouïr vaguement parler des *lithinés du Docteur Gustin !* C'est inoffensif ; mais il y a des statues de saints dans lesquelles on pique des épingles, au point du corps correspondant à l'organe qu'on veut guérir — et c'est quasiment un envoûtement ; du moins le principe est le même.

Et n'y a-t-il pas un saint Janvier que les Napolitains accablent d'injures quand la relique de son sang tarde à se liquéfier ? Et n'ai-je pas connu une statue de saint Joseph que ses fidèles tournaient face au mur,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

par punition, si le saint n'était pas assez prompt à accorder ce qu'on lui demandait ? Ces dévotions irrespectueuses ont un singulier parfum d'idolâtrie et rappellent les prières impérieuses et entrecoupées de menaces que les sorciers, depuis Erichto et avant elle, adressent aux démons falots en qui ils ont confiance. Toutes les grossièretés, les corruptions, les ignorances en matière de religion tournent à la sorcellerie.

La magie blanche ou bénéfique ne s'exerce pas seulement contre les maladies du corps, et mon étude serait incomplète si je ne signalais pas son prétendu pouvoir contre les autres sortes de maux. Par exemple, elle guérit de la haine et réconcilie d'irréductibles ennemis si l'on peut seulement leur faire avaler un « pain de messe » sur lequel on a inscrit ces mots énigmatiques : « *Abrac amon filon* ». Elle fabrique des talismans qui préservent des enchantements et des sortilèges. Les sorciers, qui projettent les maléfices, ont en effet le privilège exclusif de les détruire. Ces talismans peuvent être simplement des parchemins, consacrés pendant une messe, où l'on a copié le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean, et que l'on porte au cou. Ou bien on en fabrique en grand cérémonial de la façon suivante. Un jeudi, sous la dominance de Jupiter, au croissant de la lune, prenez une plaque de cuivre, y gravez deux cercles entre lesquels vous écrirez, en les séparant de petites croix, les dix noms divins : « *El, Elohim, Elohe, Zebaoth, Elyon, Eserehye, Adonay, Jah, Tetragrammaton, Sadaï.* Au milieu, faites un carré rempli de chiffres et de caractères magiques avec ces mots : *Roguil, Iophiel.* Puis dites : « O Jupiter, roi des planètes, ô fortune douce et débonnaire, ô *Damassès mahadus, Camas, Iadas, Dichidos,*

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Ossididus, Canores, je te conjure par celui qui t'a créé, disposé et rangé où il lui a plu, que tu me veuilles assister en mon entreprise, à ce que, par la vertu de cette platine, toutes sorcelleries soient ôtées, que celui qui le portera devienne riche, soit aimé, bien voulu et caressé de chacun. *Cometetoro, Zedelay, Tropines, Zozin, Agaré, Bitelbault, Viteluault Yton,* par celui qui doit venir juger les vifs et les morts et le monde par le feu. Amen. » Répétez cela trois fois et parfumez la plaque de mastic, d'oliban, de bois d'aloès, garnissez-la de taffetas jaune et portez-la sur vous. Si, malgré ce préservatif, vous étiez ensorcelé, vous guérirez en mettant la plaque dans le feu, avec ces mots : « O vous, esprits de Jupiter, d'amour et de dilection, rendez-moi amiable et plaisant envers tous ; faites que, comme cette platine s'échauffe dans le feu... etc. » Retirez-la alors, refroidissez-la dans du vin, disant : « Comme cette platine est éteinte dans du vin, ainsi soit éteinte toute sorcellerie... » Et finalement buvez le vin en ajoutant : « *Jod, hé, vau, he, fiat, fiat, fiat. Amen.*

Ceci est un talisman décrit entre mille. Il y en a pour tout besoin, pour faire naître l'amour ou, au contraire, pour l'éteindre, pour ouvrir les portes fermées dont on n'a pas la clef (ce qui est fort avantageux pour les cambrioleurs), pour se préserver des blessures, à la guerre, etc. Je cite en courant les nombreuses matières qui ont la propriété de chasser les diables : le bitume, l'eau de mer, le soufre, la quintefeuille, l'olivier, l'encens, la myrrhe, la verveine, la valériane, le ricin, la racine de coulevrée et de sarrazin, la benoîte, le galliot, la scille, la véronique, la bile de chien noir, le noyau de datte, le corail, les plumes de huppe, etc.

Pour chasser l'orage, on a le choix entre les fumi-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

gations puantes, le son des cloches, l'armoise pendue dans la maison le jour de la Saint-Jean, l'œuf pondu le jour de l'Ascension, les chandelles bénites... Il y a aussi la racine de la mandragore, qui ressemble à un petit homme et qui crie quand on l'arrache.

Pour délivrer un homme qui ressent un amour déréglé pour une femme, le remède, encore que répugnant, est fort simple : on lui met des excréments de cette femme dans ses souliers. « Il n'y a rien d'occulte là dedans, dit bonnement Jean Wier, l'odeur y suffit. »

Je passe sur les moyens infaillibles de découvrir les voleurs, soit par des invocations à sainte Hélène qui, ayant découvert la Croix de Jésus, est évidemment désignée pour découvrir toute chose, soit par l'introduction d'un clou dans un dessin représentant un œil ; l'œil du voleur est transpercé par sympathie, ce qui le force à se dénoncer en hurlant.

On ne peut vraiment tout dire. On est débordé par le flot des cérémonies, des pratiques superstitieuses, des folles prières, des talismans et des médicaments bizarres empruntés avec la plus grande incohérence aux trois règnes de la nature, en vertu d'analogies douteuses et de sympathies hasardées. En lisant cela, la folie monte au cerveau et l'on se remémore une parole célèbre : « Il n'y a que la bêtise humaine qui puisse donner une idée de l'infini. »

Pour servir de transition entre les œuvres de la magie blanche et celles de la magie noire, je me contenterai de transcrire dans son entier l'oraison dite de saint Adalbert, qui servait aux gens crédules pour excommunier, sans mandat d'ailleurs, et damner leurs ennemis, larrons ou malfaiteurs. La malédiction, au

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

reste, est déjà de la magie noire. Le chrétien pardonne, il ne maudit point. Accabler ses ennemis d'anathèmes, c'est encore de la religion à l'envers. Mais cette pièce magique est au moins une pièce fort curieuse.

« En l'autorité de Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, et de la Sainte Vierge Marie, mère de N.-S. Jésus-Christ, et des saints Anges et Archanges, et de saint Michel et de saint Jean-Baptiste, et au nom de l'apôtre saint Pierre et des autres apôtres, de saint Sylvestre et de saint Adalbert, de tous les Confesseurs, de sainte Aldégonde, des saintes Vierges, de tous les saints qui sont au ciel et en la terre, auxquels est donné le pouvoir de lier et de délier, nous excommunions, damnons, maudissons, anathématisons et forcluons de l'entrée de notre mère sainte l'Église, ces larrons, sacrilèges, ravisseurs, leurs compagnons, conseillers, coadjuteurs et coadjutrices qui ont commis ce larcin ou qui en ont pris quelque portion. Que leur part soit avec Dathan et Abiron, que la terre engloutit à cause de leurs péchés et de leur orgueil; que leur part soit aussi avec le traître Judas qui vendit le Seigneur à prix d'argent, Amen, et avec Ponce Pilate et avec ceux qui dirent au Seigneur Dieu : Va arrière de nous, nous ne voulons point connaître tes voies. Que les fils de ces larrons soient faits orphelins, qu'ils soient faits orphelins, qu'ils soient maudits en la ville, au champ et en la forêt, dans les maisons, les granges, les lits, les chambres, en la cour, en chemin, en la métairie, au champ, en la rivière, en l'église, au cimetière, en justice, au marché, en la guerre, étant arrêtés, parlants, ne disant mot, en mangeant, en veillant, dormant, buvant et en touchant, étant assis, couchés,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

debout, en oisiveté, en travail, en tout leur corps, en toute leur âme, dans les cinq sens de leur corps, en tout lieu. Maudit soit le fruit de leur ventre, le fruit de leur terre; maudit soit tout ce qui est à eux, leurs tête, bouche, narines, nez, lèvres, palais, dents, yeux, paupières, cervelle, langue, gueule, gosier, poitrine, cœur, ventre, foie, entrailles, estomac, rate, nombril, vessie, cuisses, jambes, pieds, talons, cou, épaules, dos, bras, coudes, mains, doigts, ongles des mains et des pieds, côtes, jointures, genoux, chairs, os, sang, peau, moelle des os. Maudits soient-ils depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds; tout ce qui y est soit maudit, avec leurs cinq sens, etc. Et qu'ils soient maudits en la sainte Croix de la Passion de Christ et avec les cinq plaies de Christ, et avec l'effusion du sang de Christ et avec le lait de la Vierge Marie. Je t'adjure, ô Lucifer, avec tous tes satellites, de par le Père, le Fils et le Saint-Esprit et de l'humanité et nativité du Christ, et en la vertu de tous les saints, que tu ne cesses jour et nuit tant que tu aies abîmé ces larrons, soit qu'ils se noient dans les rivières ou soient pendus, ou que les bêtes fauves les dévorent, ou qu'ils soient brûlés, ou que leurs ennemis les tuent et qu'ils soient haïs de tout le monde. Et comme le Seigneur a donné cette puissance à l'Apôtre saint Pierre et à ses successeurs, et à nous indignes qui tenons leur place, que tout ce que nous lierons en terre sera lié au Ciel et tout ce que nous délierons en terre sera délié au ciel; suivant cela, nous fermons le ciel à ces larrons s'ils ne se veulent amender; nous ne voulons point qu'ils soient inhumés en terre sainte, mais ordonnons qu'on les traîne où les ânes paissent. Davantage, que la terre où ils seront enterrés soit maudite, qu'ils

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

périssent au dernier jugement, qu'ils n'aient aucune fréquentation avec les chrétiens et soient privés du *Corpus Domini* en l'article de la mort; qu'ils soient faits comme poudre devant la face du vent, et comme Lucifer a été chassé du ciel, Adam et Ève du Paradis, ainsi soient-ils chassés arrière de la lumière du jour. Allez, maudits, au feu éternel préparé au Diable et à ses anges, où le ver ne mourra point et le feu ne s'éteindra jamais. Et comme la chandelle que je tiens en ma main s'éteint en la jetant contre terre, ainsi leurs œuvres et leurs âmes seront éteintes en la pesanteur de l'abîme s'ils ne rendent dans certain temps ce qu'ils ont dérobé. Que chacun dise Amen, et puis après on chantera : *Media vita in morte fumus* ».

Ouf! Les magiciens maudisseurs n'y allaient pas de main morte!

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE V

LES ŒUVRES MAGIQUES *(suite)*

Le mauvais œil. — Les sorts et les maléfices. L'envoûtement d'amour et de haine.

Au temps où l'on croyait au sorcier — et, pour une foule de naïfs, ce temps dure encore — il était vraiment tentant de requérir ses bons offices, soit pour la découverte des trésors cachés et des larrons introuvables, soit pour la guérison des maladies qui mettaient en défaut la sagacité des médecins officiels, soit encore pour la consécration de talismans préservateurs de tous maux à venir. On n'en jugeait pas le sorcier moins damnable parce qu'il était occasionnellement utile, et si l'on avait recours à lui, c'était avec défiance et mépris; on lui eût volontiers tendu au bout d'une paire de pincettes le salaire qu'il empochait d'un air farouche, sans remercier — et, une fois quitte envers lui, on prenait le large avec quelque terreur et quelque honte aussi de l'avoir frôlé. Fût-il opulent et secrètement protégé par la politique des grands, sa place dans la société était au rang des parias, entre

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

La grande tenue d'une sorcière de l'Alaska, avant de participer à une fête donnée en l'honneur de la Baleine, génie protecteur de la tribu.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

Préparatifs d'une fête de sorcellerie chez une peuplade de l'Alaska. Hommes et femmes ont revêtu leurs habits de cérémonie.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

l'usurier juif et le bourreau, deux êtres méprisés et utilisés aussi.

C'est que la sorcellerie, même quand elle se masque de bienveillance et de bonhomie, est toujours mauvaise. Aux largesses qu'il se donne l'air de distribuer, le diable ne perd rien ; il fait un placement. Outre qu'on se charge la conscience en se faisant le complice et le bénéficiaire d'œuvres que la religion a interdites, péché que le diable embourse pour sa commission, on est entraîné, par l'illusion d'un premier succès, à demander par la suite au sorcier de moins anodins services que la guérison d'un saignement de nez ou d'une verrue. On a un concurrent dans son commerce, un parent riche dont l'héritage tarde à venir, une offense à venger... le sorcier est là, en qui l'on a confiance. Les œuvres de haine, les maléfices sont sa spécialité, comme les affaires véreuses sont la spécialité de l'usurier. Il sait ruiner un concurrent sans que rien ne paraisse, de loin, par la vertu de cérémonies et de sortilèges. Pour tuer un homme, on pourrait, certes, à la rigueur, payer le coup de poignard d'un bravo ; mais le coup de poignard laisse des traces. Le sorcier, outre qu'il est toujours un savant empoisonneur, expert en toxiques subtils qui font mourir à petit feu, et en *poudres de succession* qui foudroient soudainement, possède des moyens beaucoup plus mystérieux pour supprimer sans scandale les gens encombrants. *Il tue de loin.*

C'est même son plaisir ; à la rigueur il le ferait pour rien. Son pacte avec Satan l'oblige à ne négliger aucune occasion d'être nuisible. Combien de sorcières ont avoué à leurs juges qu'elles étaient contraintes au mal et mystérieusement tourmentées lorsqu'elles omet-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

taient de le faire! L'une d'elles confessait qu'elle n'avait point de repos si elle ne faisait chaque jour quelque action méchante, ne brisât-elle qu'un plat ou une assiette. Un jour sa maîtresse, qui la surprit cassant une pièce de son mobilier, força ses aveux et la fit condamner par l'Inquisition. La pauvre dupe de l'illusion satanique refusa d'en appeler de la sentence, disant qu'elle aimait mieux mourir que d'être tourmentée du diable! Aux assemblées nocturnes du Sabbat, chacun venait à son tour rendre compte du mal commis pendant la période précédente, et ceux qui étaient trouvés trop pauvres en œuvres peccamineuses étaient fouettés au sang.

Le sorcier vit dans le mal; c'est son atmosphère, il l'aspire et l'expire. Sa fonction est de jeter des sorts; il y est tellement façonné, soit par exercice, soit par hérédité, qu'il *porte malheur*, même involontairement, à ceux qui l'approchent sans précaution. Quand nos pères le rencontraient, ils pensaient se garantir de lui en lui faisant les cornes avec l'index et l'auriculaire de la main; ou bien ils refermaient leurs poings sur leurs pouces, ayant remarqué que les jeunes enfants, à l'âge sans défense, cachent ainsi naturellement leurs pouces dans leurs mains, ce qui serait un geste instinctif de protection contre les sorts (le pouce est le doigt de la personnalité, il résume la personne tout entière). Ils disaient qu'il n'était pas bon de marcher sur la jarretière tombée de la jambe d'une sorcière, à moins que l'on eût sur soi un fragment de cierge pascal. Le cierge pascal ou celui de la Chandeleur, le buis du dimanche des Rameaux, le pain bénit à la messe jouaient pour eux un grand rôle préservatif. Ils en portaient sur soi en voyage pour neutraliser les effets

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

des mauvaises rencontres, en cousaient dans la courte-pointe des nouveau-nés, faisaient tomber quelques gouttes de cierge sur la corne gauche de leurs bestiaux et leur donnaient à manger du fenouil poussé dans les cimétières, en terre sainte. Quand ils étaient forcés de frôler un individu de mauvaise mine — évidemment, un sorcier — ils s'arrachaient sans ostentation un peu de poil, le jetaient à terre et crachaient dessus.

De très faibles indices suffisaient à faire soupçonner le sorcier et à éveiller la défiance : l'odeur fétide des aisselles, l'expression sinistre, etc. Les cheveux roux étaient mauvais signe; Judas, dit la tradition, était roux. En Vendée, on dit encore qu'un morceau de pain frotté à l'aisselle d'un homme roux fait mourir dans les convulsions le chien qui le mange. Mais le sorcier se décèle surtout aux yeux : il a le *mauvais œil* et le transmet héréditairement à sa postérité. Il faut se méfier des yeux vairons, ou inégaux, ou de ceux qui « regardent en dessous », ou de ceux qui louchent, ou de ceux qui sont chassieux et malades. Dans les pays où la race a généralement les yeux clairs, comme en Russie, un œil *noir* est fortement présumé diabolique; c'est, au contraire, l'œil clair qui fait peur en Turquie, où tout le monde a les yeux noirs. A Naples, les gens maigres et pâles qui portent des lunettes sur de gros yeux myopes sont fortement soupçonnés d'être des *jettatores*. On prétend que le regard de ces yeux-là est si corrosif qu'il attaque le verre. Le médecin Borel, qui vivait sous Louis XIV et qui mourut en 1689, membre de l'Académie des Sciences, a connu un *jettator* dont le regard *faisait des trous dans les verres de ses bésicles!!!*

Le mauvais œil fait flétrir les fleurs, tarir le lait des

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

nourrices, rend malades ceux qu'il fixe. Comme je l'ai dit, ses méfaits sont le plus souvent involontaires, et il n'en est que plus redoutable. Originairement, le sorcier démoniaque adapta volontairement son regard à la perpétration des œuvres mauvaises, mais il a transmis cette effrayante prérogative à ses fils comme une tare héréditaire, et c'est malgré eux, innocemment, que leur œil blesse. On en a vu, dit-on, qui, se découvrant par hasard cette infirmité, s'en montraient fort malheureux, vivaient seuls ou s'aveuglaient d'un bandeau pour ne pas nuire. Görres, dans sa *Mystique*, raconte qu'une dame d'Aulnoi vit, en Espagne, un borgne dont l'œil restant était si pernicieux qu'il était obligé de le couvrir d'un emplâtre : tous ceux qu'il regardait tombaient malades. Quelquefois, par expérience, cet homme, étant chez des amis, se faisait apporter des coqs et disait : « Lequel voulez-vous que je tue ? » Il regardait fixement la volaille désignée qui, bientôt, tournait en cercle, comme prise de vertiges, et s'abattait, foudroyée.

Dieu merci ! cette sotte superstition est désormais passée de mode, du moins dans le milieu des gens éclairés. On ne craint plus le *mauvais œil*. S'il arrive que l'on parle d'un regard perçant, c'est sans y entendre malice : on sait bien qu'à tout prendre, il ne percera pas un verre de lunettes; et s'il est des yeux contemporains qui *assassinent*, ce n'est plus que par métaphore.

Mais, pendant des siècles, il fut défendu de rire de ces choses-là.

On ne reconnaissait guère de limites aux pouvoirs des *jeteux de sorts*. En 1488, dans le diocèse de Coutances, il se fit une violente tempête de grêle qui gâta

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

tous les fruits à quatre lieues à la ronde. L'opinion publique accusa les sorciers et notamment deux femmes, Anne de Mindelen et Agnès. Mises à la question et interrogées séparément, les deux femmes avouèrent qu'elles avaient, chacune de son côté et sans se connaître, creusé une fosse et, après l'avoir remplie d'eau, avaient agité l'eau, sur l'heure de midi, en prononçant des paroles magiques. Aussitôt la cérémonie faite, l'orage était survenu. La cause parut entendue; on les brûla vives. Dans le même pays, on brûla également une autre sorcière pour avoir déchaîné la grêle par dépit de n'avoir pas été invitée à une noce. Des bergers témoignèrent qu'ils l'avaient vue transportée en l'air par le ministère des diables, et cette déposition fut décisive! Brûlée vive aussi, à Constance, une malheureuse accusée d'avoir rendu un homme *ladre* (lépreux) en soufflant dessus!

Les sorciers faisaient mourir le bétail en répandant certaines poudres sur le seuil des étables ou en y enterrant quelque bête pourrie, des crapauds, par exemple, sur lesquels ils avaient dit des mots sacrilèges. Le poison et la pourriture étaient sans doute plus efficaces que les mots. Le 2 septembre 1687, le bailli de Pacy condamna aux galères un certain berger Hocque, pour avoir maléficié des bestiaux. Malgré cette condamnation, l'épizootie continuant ses ravages, on chargea un faux galérien d'arracher à Hocque son secret en le faisant boire. Sous l'empire de l'ivresse, le berger confessa qu'il avait enterré une charge de poison magique dans une écurie et que la contagion ne cesserait que par la destruction du charme. On s'empressa de déterrer la chose et, dans le même instant, Hocque mourut par *choc en retour*, le

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

sort détourné revenant sur celui-là même qui l'avait jeté, par une loi obscure dont il est donné maints exemples.

Jean Bodin vit, à Chelles-en-Valois, un petit laquais qui « par le moyen d'un vers des psalmes, que je ne mettray point », empêchait la chambrière du logis de faire son beurre. La bonne femme le menaçant de le faire fouetter s'il ne rompait le charme, l'enfant-sorcier, effrayé, dit le même vers à rebours et « aussi tost le beurre se feist, combien qu'on y avoit employé presque un iour entier ». Ce sont là de petites malices, des badinages de magiciens. Il circule encore aujourd'hui, dans nos campagnes, une foule d'anecdotes analogues. Les secrets qui font tourner du lait, empêchent le beurre de se prendre en masse dans la baratte, font boiter les bêtes ou les rendent malades ne sont pas oubliés. Et c'est encore le sorcier du village qu'on appelle pour désensorceler le bétail, car ce farceur souffle le chaud et le froid, ouvre et referme la boîte aux calamités, à sa volonté et... au plus offrant. Chez les Finnois, les sorciers ne vendaient-ils pas même le vent, pour faire tourner les moulins et faire voguer les bateaux! La crédulité populaire leur vaut de beaux titres de rente!

La magie, que nous avons vue employée à découvrir les voleurs et à leur faire rendre gorge, leur servait, en d'autres circonstances, d'auxiliaire. Elle avait à leur usage un talisman spécial, la *Main de Gloire*. En voici la recette. Procurez-vous la main crispée d'un pendu, faites-la macérer quinze jours dans un mélange de zimat (?), de salpêtre, de sel et de poivre long; puis desséchez-la au soleil et parachevez la dessiccation dans un four chauffé avec de la verveine et de

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

la fougère. Au poing de cette main momifiée, fichez une chandelle faite de cire vierge, de graisse de pendu et de « sisame de Laponie ». Aux lueurs de cette chandelle tenue dans ce macabre chandelier, vous pourrez à l'aise dévaliser une maison. Quand il surviendrait là vingt personnes armées jusqu'aux dents pour gêner votre cambriolage, elles deviendraient aussitôt stupides et engourdies.

Mais le plus grand des maléfices, celui qui résume et amplifie tous les autres, c'est celui qui fait aimer ou qui fait mourir : l'*envoûtement*. Que l'amour et la mort soient deux choses extraordinairement fraternelles, le double visage de Sivâ, l'*aspir* et l'*expir* d'une même haleine, suivant l'expression habituelle aux occultistes, c'est là une idée profonde et familière à la fois que les penseurs ont épuisée jusqu'à la rendre banale et qui n'étonne que les imbéciles. Les sorciers empiriques, dont la pensée est courte, avaient pourtant, d'instinct, deviné et senti cela. Pour faire aimer, pour faire mourir, leurs paroles différaient un peu, leur geste était le même. A qui les eût surpris dans leurs cérémonies, il eût été impossible de savoir, sur les simples apparences, laquelle des deux passions, haine ou amour, avait requis leur office.

L'envoûtement est fondé sur la loi des sympathies occultes que j'ai déjà fait connaître, et qui, pour ce cas particulier, peut être énoncée ainsi : tout ce que l'on fait subir à une image est ressenti sympathiquement par la personne que cette image représente et d'autant plus vivement que la représentation est plus fidèle. L'art de l'envoûteur consistait à modeler, généralement en cire, une poupée à la ressemblance de la victime désignée. Il est à supposer que le sorcier ne

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

possédait qu'exceptionnellement un talent de statuaire et que la figurine, le marmouset, le *volt* ne fut le plus souvent qu'un fort grossier portrait. Mais pour corser la sympathie, et à défaut de ressemblance physique véritable, l'opérateur s'ingéniait à multiplier les analogies entre l'œuvre et le modèle, et, si je puis ainsi dire, leurs *points de contact*. D'abord, se fiant aux prétendus rapports sympathiques de la partie et du tout, il incorporait à la cire des reliques de la personne visée, cheveux, sang, rognures d'ongles, dents, etc., habillait la poupée de lambeaux arrachés à ses vêtements, la parait d'attributs professionnels qui pussent aider à l'identification; s'il voulait, par exemple, envoûter le roi, l'image de cire portait sceptre et couronne. Et surtout, il donnait ses soins — comment dirai-je? — à la ressemblance *spirituelle* : les plus consciencieux envoûteurs faisaient porter le marmouset sur le sein d'une femme comme pour l'imprégner d'humanité; ils le baptisaient ensuite dans toutes les formes requises sous le nom chrétien de la victime et lui administraient tous les sacrements que celle-ci avait reçus — y compris, pour le roi, l'onction royale du Saint-Chrême. Enfin ils ne négligeaient rien de ce qui pouvait faire, du simulacre, le *double* du vivant, et c'était seulement après ces longs et difficiles préparatifs, quand il n'était plus possible d'ajouter à la perfection de l'œuvre, que la torture commençait.

Jean Wier indique quelques raffinements superflus, consistant, par exemple, à incorporer à la statuette un cœur et un foie de tourterelle, et à lui écrire sur les flancs des mots barbares : « *Alif, lafeil, Zazahit mel meltat levatam leutace* ». Il dit que l'envoûtement de haine doit être fait « lorsque Mars domine » et l'en-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

voûtement d'amour dans un jour de Vénus. Du Ré proposait de faire aux poupées des mains jointes et levées, s'il s'agit « d'atraire en amour », et de leur rabattre au contraire les bras sur les cuisses sans les joindre, si l'intention est homicide. Il semble que beaucoup de petits détails aient été laissés à l'ingéniosité de l'opérateur. Beaucoup de sorciers malhabiles à modeler des marmousets choisissaient des modes d'envoûtement plus simples et moins parfaits, enterrant au seuil de leur ennemi un crapaud baptisé à son nom ou torturant un cœur d'animal que des cérémonies avaient sympathiquement relié à celui de la victime, etc. Le principe ne change pas si l'application en est plus grossière.

Le volt une fois fabriqué, quelles que fussent sa forme et sa nature, il ne restait plus qu'à lui faire subir tout ce que l'on désirait que la victime ressentît. On suppliait, on adjurait l'image de l'être aimé de se laisser toucher; on accablait l'image ennemie d'injures et de malédictions; on formulait des prières et des incantations convenant à l'un et à l'autre cas. A part cela, on en usait à peu près de même, lardant le simulacre de coups d'épingle, le déformant par la pression des doigts, le faisant fondre lentement au feu, le mutilant, l'enterrant, le noyant. Au même instant, l'on croyait que la personne envoûtée d'amour devenait plus sensible, s'échauffait, ressentait tous les aiguillons d'Éros; que la personne envoûtée de haine mourait soudainement, ou s'éteignait lentement, ou souffrait dans ses organes et dans ses membres de toutes les tortures infligées à son simulacre.

Les amoureux dédaignés et crédules — la passion est toujours crédule — qui appelèrent en désespoir de

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

cause le grimoire à leur secours et peut-être y puisèrent assez de confiance en soi pour réaliser leurs vœux, furent sans doute nombreux; plus nombreux, j'aime à le croire, que les criminels d'intention qui malaxaient en secret des cires pour *tuer*, sans danger, *le mandarin*, plusieurs siècles avant que Jean-Jacques Rousseau n'ait inventé cette expression. Mais les juges eurent rarement à connaître des envoûtements d'amour : ce sont des attentats dont les victimes n'ont pas coutume de se plaindre; de tels excès de passion les flattent, quand ils ne les touchent point. Les exemples d'envoûtements de haine abondent au contraire dans les chroniques, et même dans l'Histoire. Ce furent des causes célèbres; souvent de gros faits-divers dont, à d'autres époques, le feuilleton se fût emparé; tout aussi souvent de graves événements retentissant plus ou moins sur la vie publique d'un pays. Car l'envoûtement fut une des formes communes de l'assassinat politique, ou du moins passa pour tel. Il est véridique que nombre de personnages en vue, des seigneurs, des rois, furent envoûtés par leurs jaloux (je n'affirme pas le succès de l'opération); il est non moins véridique que des personnes très honorables, accusées d'envoûtement par leurs ennemis politiques, furent condamnées et suppliciées pour un crime qu'elles n'avaient pas commis.

Guichard, évêque de Troyes, fut victime d'une accusation de cette sorte et traîné devant les juges en 1308 sous l'inculpation de divers maléfices. Deux ans auparavant, il aurait été vu jetant dans le feu une statuette de cire à l'effigie de Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, et disant : « Que diable! elle vivra donc toujours, cette femme! » Le jour même, la reine

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

était morte. Pour cela et pour d'autres crimes de magie aussi mal établis l'évêque languit dans un cachot jusqu'en 1313, époque à laquelle un de ses accusateurs, Neffo Dei, condamné à être pendu, confessa la calomnie. Guichard, relâché, mais non rentré en grâce, s'en fut mourir en Bosnie (22 janvier 1317). Cette affaire sensationnelle fait pendant avec le procès illustre d'Enguerrand de Marigny, qui est tout à fait du même temps et montre bien les préoccupations du siècle qui avait allumé le bûcher des Templiers. Marigny, financier fastueux et favori sous deux règnes, s'était fait beaucoup d'ennemis qui s'acharnèrent à le perdre. Après avoir vainement essayé de le convaincre de malversations et de détournements, ils l'accusèrent d'avoir, en complicité avec sa femme et sa belle-sœur, la dame de Chanteloup, envoûté le roi. On porta à Louis le Hutin des poupées de cire, couronnées, vêtues d'hermine, et percées au cœur de plusieurs coups de couteau, qu'on disait avoir trouvées chez la dame de Marigny. Le roi, dans sa terreur mystique, tint ces preuves pour convaincantes et s'écria : « Je oste de lui ma main, et dès ore en avant ne m'en entremets; mais, selon ce que vous verrez bien, expédient et avenant, luy faites! » Marigny fut pendu à Montfaucon (30 avril 1315). D'ailleurs, l'erreur judiciaire fut plus tard reconnue, l'argentier réhabilité solennellement et ses restes pieusement ensevelis.

Si ceux-là furent de grands calomniés, il n'est pas si aisé de laver la mémoire de Robert III, comte d'Artois, lequel, en 1333, tenta d'envoûter la reine, femme de Philippe VI, et son fils Jean, plus tard Jean le Bon. Ce Robert, sacripant insigne, trois fois débouté par le Parlement de ses prétentions sur le comté d'Artois,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

paraît s'être vengé d'abord en faisant empoisonner sa compétitrice, la comtesse Mahaut, et son chancelier. Il envoya même ses assassins à Eudes IV, duc de Bourgogne. Ce n'était point là passer la mesure : on était fait à ces mœurs politiques; les loups se mangeaient entre eux. Mais un moine du diocèse de Liège, Frère Henri de Sazebran, déposa devant l'Officialité de Paris, que Robert d'Artois avait fait faire un *volt* à l'image de l'héritier du trône. La figurine, longue d'un pied et demi, avait une tête chevelue de jeune homme « enveloppée en un couvre-chef crespé »; on l'avait baptisée du nom de Jean. Le même moine s'était refusé à modeler une effigie de la reine. Mais la femme du comte d'Artois et ses fils avaient confectionné de leurs propres mains une image du roi lui-même. Il convient de noter en passant que cette femme était sœur du roi et que tout ce linge était sali en famille. Philippe de Valois fut effrayé et atterré. Il relégua sa sœur à Chinon et ses neveux à Nemours. Quant à Robert, il se réfugia près d'Édouard III d'Angleterre et sut l'intéresser à sa querelle.

Après cela, il serait difficile de nier l'importance historique de l'envoûtement. Les maléfices de Robert d'Artois, à la vérité, ne firent mourir ni Philippe VI, ni la reine, ni Jean de France; mais l'arrêt de proscription porté contre leur auteur influa pour un siècle sur les destinées de la France et, levant les dernières hésitations du roi d'Angleterre, déclancha la guerre de Cent Ans.

Voici maintenant des histoires d'envoûtement empruntées au registre criminel du Châtelet de Paris et qui mettent en scène, dans le même XIVe siècle, des personnages de beaucoup moindre importance. Le 30

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

juillet 1390, comparut devant les juges une nommée Margot de la Barre, qui n'était point une envoûteuse. Cette bonne femme faisait au contraire le métier de démaléficier les envoûtés. Elle les coiffait d'un certain chapeau en proférant des exorcismes et leur donnait un sachet bourré d'oraisons et d'herbes aromatiques qu'on devait porter pendant dix jours. Ce n'était point méchant en apparence et l'intention pouvait être jugée louable. Le tribunal en pensa autrement, la fit torturer et supplicier, attendu que « telle personne ne peut savoir dévoulter qu'il ne soit nécessité qu'elle sache la manière comment on envoulte ». Singulière justice qui, ne s'en tenant pas aux faits de la cause, condamnait la *connaissance du mal* lors même qu'on n'en avait pas mésusé!

La dame Macette, jugée le 11 août 1391, était une envoûteuse plus authentique, et son roman conjugal ne manque pas de saveur. Elle avait envoûté d'amour et contraint au mariage un sire de Ruilly, par la consécration d'une figurine et en l'oignant pendant son sommeil entre les deux épaules. Une fois marié, Ruilly imposa son autorité et battait comme plâtre sa femme qui, changeant de sentiment à son égard, mit tout son art diabolique à se venger de lui. Tantôt elle baptisait à son nom des crapauds nourris de pain blanc et de lait de femme, et les lardait d'aiguilles; tantôt elle exposait au feu, dans une pelle d'airain remplie d'eau, une poupée de poix et de cire à l'effigie de ce mari détesté et l'y faisait bouillir en la retournant sur le brasier avec une cuiller. A chaque séance, le mari prenait le lit et sentait dans tout son corps « de grandes douleurs et épointures ». Il paraît qu'il en devint, à la longue, très gravement malade, au point que Macette,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

effrayée, qui ne voulait point le tuer mais seulement l'affaiblir et calmer son humeur batailleuse, requit une autre sorcière, plus experte, de le dévoûter. La commère vendit dix-huit sols parisis en or le conseil très simple et très élémentaire de jeter aux ordures statuette et crapauds. Le sire de Ruilly guérit. Ce qui n'empêcha point d'ailleurs les deux sorcières d'être promenées dans Paris avec une mitre infamante et un écriteau, d'être tournées au pilori et, finalement, brûlées.

Sous les derniers Valois, l'envoûtement fit fureur. La reine Catherine de Médicis, superstitieuse et démonomane, s'entourait de devins, d'astrologues, conseillers secrets de sa politique ; de joailliers et de parfumeurs florentins versés dans les sciences occultes, qui, sous couleur d'exercer un commerce à la mode, tenaient officine de poisons et de sortilèges. Toute la cour sembla prise d'une folie satanique qui se mêlait paradoxalement à un catholicisme intransigeant et ostentatoire. Lorsqu'un scandale éclatait, on en était quitte pour désavouer et sacrifier quelque obscur comparse, comme La Mole et Coconas, décapités en 1574 pour avoir envoûté le roi Charles IX. Henri de Navarre, le futur Henri IV, fut lui-même envoûté avec obstination et, ce qui en dit long sur l'inefficacité de ces ténébreuses pratiques, n'y perdit ni son bel appétit, ni sa mine fleurie. Son envoûteur, et celui de Charles IX, Cosme Ruggieri, que la reine-mère sauva des galères et s'attacha comme conseiller intime, bien qu'inquiété souvent, eut la bonne fortune, rare pour un sorcier aussi notoire, d'échapper à l'autodafé et de traverser sans dommage une époque qui retentit du bruit de ses méfaits. Après la mort de Catherine, sa

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

protectrice, Henri de Navarre, dont l'astre se levait, eut la coquetterie d'oublier des tentatives dont il avait si peu souffert. Ruggieri mourut dans son lit, sous Louis XIII, en 1615. Il est vrai que le peuple, irrité de son impiété, traîna son cadavre sur la claie.

Quant à Henri III, adonné lui-même à la sorcellerie et aux messes noires qu'il faisait célébrer aux Minimes de Vincennes, en compagnie d'Épernon et de Saint-Mégrin, il fut envoûté nombre de fois. La passion politique était si forte et la superstition si grande, que la religion en était obscurcie. On lit dans les Mémoires de l'Estoille que le jeudi 26 janvier 1589, les ligueurs fabriquèrent, à Paris, de nombreux *volts* qu'ils déposaient sur l'autel, à l'église. Pendant quarante heures, on dit autant de messes, durant lesquelles on piquait les figurines. A la dernière messe, on leur enfonça des épingles à la place du cœur, en disant des mots magiques pour faire mourir le Roi excommunié !... Quelques jours après, il tombait sous le poignard de Jacques Clément. Bien sûr, il ne manqua pas de gens pour prétendre que ceci avait causé cela. On n'en était pas à une invraisemblance près ! Vingt ans auparavant, lorsque le prince de Condé fut blessé à Jarnac, don François de Alava n'écrivit-il pas au roi d'Espagne qu'indépendamment de ses plaies de guerre, le corps du prince portait les traces de blessures magiques ? A l'en croire, Ruggieri les lui avait imprimées en torturant sympathiquement une statue de bronze fondue à son effigie !

Une fois passé le XVIe siècle, cet âge d'or de l'envoûtement, on n'en parla plus guère. La démonomanie s'était adaptée à d'autres formes. Comme un écho d'un temps déjà révolu, on entend dire que, par une

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

belle nuit d'été de l'an 1619, le fossoyeur du cimetière Saint-Sulpice surprit trois femmes faisant des gestes énigmatiques, traçant des cercles à terre, après quoi elles creusèrent une fosse et enterrèrent quelque chose. L'objet, exhumé, se trouva être un cœur de mouton lardé de clous à lattes et d'épingles. On put saisir l'une des sorcières, une femme Claire Martin que le bailli de Saint-Germain-des-Prés fit fouailler publiquement.

L'absence de documents plus récents ne prouve pas que les sorcières contemporaines aient renoncé à envoûter, mais seulement qu'on ne juge plus les envoûteuses. J'ai des raisons particulières de croire qu'aucun genre de folie ne se perd, celui-ci pas plus qu'un autre. Une pauvre femme abandonnée par son mari me confia un jour que, sur le conseil d'une pythonisse de carrefour, elle se livrait couramment, pour ramener l'infidèle, à des pratiques parfaitement analogues à celles dont je viens d'écrire l'histoire. Elle passait ses nuits solitaires à enfoncer des épingles dans des cœurs d'animaux et dans des cierges allumés, en répandant du sucre sur la flamme et disant : « Cœur, ce n'est pas toi que je perce, mais bien le cœur de mon mari... Que la pensée de mon mari me devienne douce, ainsi que cette flamme est sucrée... » et autres niaiseries.

L'époux attendu ne revenait point. Mais à ce jeu l'envoûteuse s'hallucinait. Elle m'effraya en me disant que la nuit se peuplait pour elle d'animaux fantastiques qui volaient au-dessus de sa tête, d'un vol cotonneux de chats-huants, tandis qu'elle faisait ses oraisons magiques, ou hurlaient sous son lit. Je lui fis de la morale; elle s'éloigna. Et j'appris sans surprise, quel-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Le Chaman (ou sorcier) d'une peuplade de l'Alaska.
Il tient dans sa main gauche un tibia humain orné de dessins.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

Pl. XII.

UN COUPLE DE SORCIERS D'UNE TRIBU DU CANADA OCCIDENTAL

Sur l'étrange bouclier de la sorcière, le dessin héraldique d'un aigle.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

que temps après, qu'on l'avait enfermée dans un asile.

Peut-on envoûter ? De nos jours, le colonel de Rochas a réussi des expériences troublantes sur des sujets hypnotisés dont il transporte la sensibilité à des objets extérieurs à eux, de telle sorte que ces sujets souffrent de toute action sur ces objets. Voici une relation de ces expériences, parue dans *la Justice* du 19 mars 1892, sous la signature de M. Joleaud-Barral : « Le 16 mars courant, le colonel de Rochas rendait sensible, à l'aide d'un sujet, une dissolution sursaturée. Quand son aide jeta dans cette préparation le cristal qui devait provoquer la solidification du liquide, le sujet qui avait passé sa sensibilité à cette eau fut pris d'une terrible crise nerveuse, s'évanouit, et on dut procéder à une énergique médication pour le ramener à la santé. Comment ce changement d'état provoqué dans le liquide avait-il pu produire une semblable perturbation chez le sujet ? Mystère ! M. de Rochas garda la solution telle quelle. Hier, 18 mars, il voulut constater si elle n'avait perdu aucune de ses merveilleuses propriétés, rien de cette affinité étrange qu'elle possédait avec la personne qui lui avait communiqué, dix jours auparavant, un peu de sa propre vie. A cet effet, à l'insu du sujet, il plongea dans le liquide la lame d'un couteau. Nous assistâmes alors à une scène inoubliable. Nous vîmes la malheureuse pousser un cri perçant, comme si on venait elle-même de la blesser, et tomber à terre en portant la main à sa poitrine et en sanglotant. Cette expérience et d'autres analogues nous expliqueraient assez aisément les crimes d'envoûtement qui, au moyen âge, menèrent tant d'individus au bûcher.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

« M. de Rochas voulut bien encore réaliser devant nous cette restauration d'une antique coutume. Il fit une petite statuette en cire rouge et la rendit sensible au moyen de passes convenablement exécutées sur une jeune femme. A partir de ce moment, la vie du sujet fut en quelque sorte dédoublée et intimement liée au sort de la poupée en cire. En quelque endroit qu'on touchât la poupée, le sujet le ressentait et si M. de Rochas enfonçait une épingle dans la statuette, la jeune femme criait et frottait de sa main la partie d'elle-même qu'elle croyait effectivement atteinte. Ces faits nous parurent si singuliers, si manifestement fantastiques, que nous tentâmes de les expliquer par une sorte de suggestion que l'opérateur exercerait, volontairement ou non, sur son sujet. Il n'en pouvait être ainsi cependant. Une expérience bien involontaire nous l'a prouvé. L'heure du départ avait sonné, les invités de M. de Rochas et le sujet étaient dans l'antichambre à causer avant de se quitter. Nous étions resté dans le salon et nous étions occupé à manier et à examiner la poupée de cire. Tout à coup, sans volonté précise, nous appuyâmes un peu fortement sur la cire, comme pour la modeler nous-même. Un cri retentit dans la pièce voisine. C'était le sujet qui se plaignait vivement de ressentir une douleur dans la jambe gauche. Nous avions, sans le vouloir et de loin, provoqué une sensation de douleur chez la personne « envoûtée ».

Dans un article postérieur, le même auteur nous montre M. de Rochas chargeant de la sensibilité d'un sujet une plaque photographique qui le représentait. Deux égratignures faites à la pellicule, à l'endroit où la main était figurée, amenèrent aussitôt l'évanouisse-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

ment du sujet en contracture et l'apparition, sur sa propre main, de deux stigmates rouges sous-épidermiques.

Que conclure ? Qu'il n'est pas besoin de chercher le surnaturel pour trouver le merveilleux et qu'en particulier la suggestion et l'hypnose sont fécondes en surprises ; que les effets de la suggestion peuvent se prolonger au delà de l'attention et de la volonté de l'opérateur ; mais que ces passionnantes expériences n'ont avec l'envoûtement du moyen âge qu'une communauté d'apparences. Jouer avec la sensibilité d'un sujet présent, endormi et qu'on commande, est une chose ; créer artificiellement une sympathie entre un objet inerte et une personne éloignée, non avertie et non consentante, en est une autre. Et cette dernière chose n'est présentement pas croyable.

Que la magie cérémonielle ait eu l'effet d'exalter les facultés de ceux qui y avaient foi, qu'elle les ait conduits à s'autosuggestionner ; que, par exemple, un amoureux trop timide, persuadé d'avoir aplani les obstacles par l'efficacité d'un *volt,* y ait trouvé l'audace de déclarer enfin sa passion et de la faire triompher, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais que l'envoûtement ait jamais eu une action directe sur les sentiments ou la vie de la personne qu'il visait, je réponds hardiment que non. Les sorciers furent des rêveurs. Ils n'ont jamais envoûté personne, qu'eux-mêmes.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE VI

LES ŒUVRES MAGIQUES *(suite)*

La divination. — Différentes pratiques divinatoires. Les miroirs magiques et Nostradamus.

Quand le marin entend crier le pétrel, il cargue sa voile, car la tempête est proche. Quand le Bédouin voit le ciel obscurci d'ailes de gypaètes, il conclut à la présence d'un cadavre. Le laboureur prédit à coup sûr la sécheresse en écoutant la voix d'un clocher lointain, parce qu'elle lui indique la direction du vent; et le podagre qui sent une douleur plus intense fouiller ses membres n'a pas besoin de quitter son fauteuil pour savoir que le temps va changer. Ce sont là des présages naturels, et qui s'expliquent naturellement. Mais on ne les a pas toujours expliqués ainsi,

> ... quand le ciel sur la terre
> Marchait et respirait dans un peuple de dieux.

Ces signes étaient alors des avertissements expressément donnés par la divinité pour guider les actes de sa créature. Quand il eut vérifié la constance de ces présages divins, l'homme, toujours penché sur le pro-

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

blème de sa destinée, dut s'imaginer que rien, dans la nature, n'y était indifférent et que tout phénomène, à plus forte raison s'il était rare et insolite, avait le caractère d'un avertissement de quelque céleste ami. Les philosophes souriaient peut-être en secret de cette naïve croyance, mais, prenant la question de plus haut, ils ne s'en firent pas une idée essentiellement différente. Il est en effet rationnel de penser que l'Univers est un Tout ordonné, dont les parties s'harmonisent entre elles et qu'il n'est pas de phénomène dont la signification n'intéresse le Cosmos tout entier et chaque chose qu'il renferme. Le moindre geste retentit sur l'Infini, et l'Infini conditionne le moindre geste. Les astrologues qui cherchaient au ciel les raisons d'un événement ou d'une destinée terrestre ne se trompaient pas sur le principe. *Tout est dans tout.* Mais ils rêvaient une science impossible : puisque *tout* influe, comment totaliser les influences? pour prédire le plus mince événement, il faudrait *tout* savoir.

Admettons donc que notre destinée est écrite dans le grand livre de la Nature, mais qu'il est souverainement difficile de l'épeler — je ne dis pas de la lire. En tout cas l'astrologie, presque seule des prétendues sciences divinatoires, relève de la philosophie et cela lui assure un certain respect. Croire que le Créateur a fait un monde où tout s'enchaîne, rien de mieux. Mais croire, comme faisait le peuple, qu'il trouble lui-même ce bel ordre pour donner aux hommes des avertissements extemporanés, croire surtout qu'on peut lui demander de tels signes, et même, par certaines cérémonies, le forcer à les produire, c'est autre chose. Nous rentrons ici dans la superstition et la magie.

Toutes les pratiques divinatoires des Anciens ont été

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

transmises, sans modifications importantes, aux Modernes. Dans cet ordre de choses, rien ne se perd. Mais, en outre, on a pu et on peut toujours inventer des pratiques nouvelles : c'est affaire d'imagination. La forme de l'interrogation au destin peut être variée à l'infini. « Lorsque je sors pour une affaire dont l'issue me préoccupe, me disait un ami, je me persuade que, si la première personne rencontrée a les cheveux blonds, la réussite est assurée. » Cet ami établissait ainsi, de son chef, une sorte de *convention* arbitraire, et priait implicitement quelque puissance mystérieuse et indéterminée d'y adhérer en lui envoyant le présage dont il avait cure.

Même en mettant à part ces superstitions individuelles dont il est impossible de dresser la liste jamais complète, et en s'en tenant aux procédés classiques et universellement répandus de divination, on trouve malaisé de les classifier.

Il en est d'abord qui sont fondés sur des principes plausibles, comme l'astrologie déjà nommée, et l'horoscopie qui la complète. Prédire l'avenir d'un homme en déterminant les situations respectives des astres à sa naissance, c'est sans doute montrer une prétention bien grande, mais ce n'est pas une superstition. Au fait, l'astrologie est un rêve de grands esprits, de savants versés dans les mathématiques subtiles, qui ne se trompent que par excès d'intelligence; et les pauvres sorciers dont nous nous occupons exclusivement ne surent généralement pas lire l'écriture des astres. Je ne veux pas dire qu'à ces époques où la science et la magie se rejoignaient confusément par des frontières communes, les astrologues ne fissent jamais figure de sorciers; ils mêlaient au contraire les mathématiques

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

et le grimoire, comme Nostradamus et Ruggieri, mais restaient, dans la foule des diseurs de bonne aventure, des aristocrates.

D'autres procédés de divination se réclament aussi d'une grande noblesse d'origine. L'arithmancie, ou divination par les nombres, est du pythagoricisme, plus ou moins adultéré. Et, chose singulière, la cartomancie, beaucoup plus récente, et de ridicule apparence, a pour ancêtre également un système philosophique. Les cartes ou tarots ne sont guère employés à la divination que depuis Alliette, ou Éteilla, qui vivait au XVIIIe siècle ; mais ils sont très anciens, et ce n'est pas, comme les ignorants le disent, Jacquemin Grigonneur qui les inventa pour amuser la folie de Charles VI. Les tarots sont les feuillets détachés d'un vieux livre égyptien dans lequel la philosophie sacerdotale était enseignée par l'image. Chaque carte est un symbole numéral, et le jeu entier est un essai de synthèse. En somme, arithmancie et cartomancie sont deux arts voisins, nés de l'abus de la pensée. On se disait que les combinaisons des idées et celles des nombres fournissant des réponses à tout, il était logique de tout leur demander, même le secret de l'avenir.

En tout cas, on peut, de l'astrologie, de l'arithmancie et de la cartomancie, former déjà un groupe d'arts divinatoires, fondés sur le système philosophique et mathématique de l'harmonie universelle par des *sophistes,* que suivirent, de plus ou moins loin, des ignorants.

Tout à côté de ce groupe, je placerai celui que constituent entre elles la *phrénologie,* la *physiognomonie,* la *chiromancie* et la *graphologie.* L'objectif de ces procédés divinatoires est plus limité : par l'examen des

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

protubérances craniennes, des traits du visage, des lignes de la main et de l'écriture d'un homme, on se propose de connaître son caractère, et, jusqu'à un certain point, son avenir, la conduite qu'il tiendra en face des événements, les maladies qui le menacent, en résumé toutes choses futures qui ont leur raison dans le caractère et le tempérament. Ceci est encore une application — cette fois limitée et sans grand abus — de la loi d'harmonie. Que les traits du visage, les linéaments du corps reflètent exactement les habitudes de l'esprit ; que la main par quoi nous agissons garde inscrit dans ses rides le souvenir de nos actes les plus familiers, que notre écriture soit révélatrice, il n'en faut point douter. Il s'agit ici de sciences d'observation, qui n'ont rien de magique encore que les sorciers et les pythonisses s'y adonnent ; de sciences dont l'exactitude dépend de la pénétration d'esprit de l'observateur et qui sont à peine plus troubles et plus conjecturales que la plupart des sciences biologiques, notamment la médecine.

Et tout le reste est superstition pure. C'est tout ce reste qui intéresse notre sujet. J'ai dû résumer en quelques mots trop courts ce qui précède, au risque d'être obscur. Nous ne nous occupons pas des bégaiements et des faux pas de l'intelligence qui cherche sa voie. L'enfance de la science humaine est respectable, même quand elle se trompe, et il n'est pas permis d'en rire. L'astrologie a engendré l'astronomie comme l'alchimie a engendré la chimie. Les devins qui jouaient avec les curiosités des cartes et des nombres, non pas machinalement comme des empiriques, mais intelligemment, développaient en eux l'aptitude aux mathématiques ; et le dernier de ces philosophes occultistes

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Hoéné Wronski, qui mourut au milieu du XIXe siècle, est vénéré malgré l'excentricité de ses fantaisies comme l'un des plus subtils mathématiciens. Ceux qui lisaient sur le visage ou dans la main ont préparé toutes les sciences d'observation qui sont l'honneur de notre époque... Mais cela mis à part, la foule des moyens employés à la divination n'a rien engendré : ce sont des rêves et des folies stériles, et c'est proprement d'eux que nous avons à parler.

Les phénomènes les plus divers ont servi à prophétiser, et les sorciers, héritiers des augures antiques, se sont réservé la spécialité d'interpréter les *signes*, voire de les provoquer, la naïveté humaine étant la source la plus claire de leurs bénéfices. Ils ont tiré, et tirent encore des conjectures de l'inspection de l'air et des vents, des nuages et des météores ; ils interprètent les pétillements de la flamme, les formes momentanées qui s'ébauchent dans les tourbillons de fumée, les couleurs entrevues dans la lumière d'une lampe. Je ne cite point au hasard, toutes ces *mancies* ont eu des noms : aéromancie, anémomancie, néphélomancie, météoromancie et kéraunoscopie, pyromancie, capnomancie, lampadomancie. Ils ont demandé leurs secrets à la terre (géomancie) et à ses cavernes (nigromancie) ; observé le charbon, les figures dessinées sur le plomb fondu, la physionomie des pierres et des gemmes. Ils ont vu se dessiner des caractères mystérieux dans la cire égouttée des cierges, dans la farine répandue, dans le vin, dans la cendre, dans le *marc de café*. Ils ont jeté à terre des fèves, des osselets, des dés, des bâtonnets et, gravement, ont lu la réponse du destin dans les groupements formés par le hasard.

Les arbres, notamment le laurier et le figuier, ont

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

rendu des oracles. On a écrit des lettres sur les feuilles et le vent s'est chargé, en roulant les feuilles, de combiner les lettres en syllabes que l'imagination complétait. On a tiré des prédictions des pétales des roses ; cela s'appelait la phyllorhodomancie. Les amoureux n'effeuillent-ils pas la marguerite ?

Les animaux fournissent nombre de présages. Il y a des règles spéciales pour interpréter le bêlement des chèvres, le cri des souris, le hurlement des chiens, les courbes géométriques des serpents enlacés. Mais surtout, la volonté du destin s'inscrit dans le vol des oiseaux, leurs combats aériens, leurs gazouillements, leurs espèces, la direction de leur essor. Les Anciens accordaient la plus grande attention à l'ornithomancie ; les sorciers modernes et les paysans font de même : une chouette qui ulule présage la mort, une corneille à gauche n'annonce rien de bon ; au début d'un voyage, il ne faut pas négliger l'oracle des pies : *une pie, tant pis ; deux, tant mieux ; trois, de la joie.*

Le coq fut particulièrement interrogé. On disposait des graines sur une planchette où les lettres de l'alphabet étaient écrites ; le coq, picorant au hasard, ne pouvait manquer d'épeler l'arrêt de la destinée, en becquetant les lettres dans un certain ordre fatidique. On raconte que Jamblique, usant de ce procédé divinatoire, demanda quel serait le successeur de l'empereur Valens, alors régnant, et que le coq mangea les grains de blé correspondant aux lettres t, h, e, o, d. Valens, averti du fait, fit mourir tous les personnages importants dont le nom commençait ainsi. Il n'en eut pas moins pour successeur Théodose !

L'examen du corps même de l'homme suggère aux devins mainte conclusion bizarre ; il y a une divination

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

par les taches des ongles, par la forme du nombril, par la couleur des yeux, par la conformation des épaules. Quand un homme éternue, c'est un signe ; quand ses intestins roulent des borborygmes, c'en est un autre. Et quels fructueux oracles n'ont pas rendus les sorciers ventriloques !

Ce n'est point seulement pour les honorer qu'on offrait des sacrifices aux dieux, mais aussi pour les faire parler dans les entrailles des victimes. Le sang, le foie, les organes nobles étaient inventoriés avec soin ; toute anomalie était mauvais signe. Et les victimes n'étaient pas toujours animales : on cherchait des secrets terribles dans les entrailles humaines. On supposerait que cette science, l'aruspicine, disparut avec le paganisme. Il n'en est rien. Quand les prêtres des religions éteintes cessèrent de sacrifier aux dieux, les sorciers continuèrent à offrir aux démons des hosties sanglantes, même humaines. Depuis l'empereur Maxence, à la vérité païen, qui faisait fendre tout vifs des enfants et des femmes pour interroger leurs entrailles, jusqu'à la Voisin qui fut brûlée à Paris en 1680, et en passant par Gilles de Retz, on ne compte point ceux qui s'adonnèrent à ces détestables pratiques et fouillèrent les chairs palpitantes autant pour vaticiner que pour plaire aux malins esprits. Au moins, tout sorcier qui se respecte sait-il égorger la *poule noire* du rituel magique, tirer présage de ses derniers cris, prophétiser d'après la forme et la couleur de son foie et les ultimes convulsions de son cœur.

Voulez-vous savoir votre avenir par des moyens moins cruels ? Ouvrez la Bible au hasard et lisez le premier verset qui tombera sous vos yeux. Le livre saint a réponse à tout et l'Esprit vous fera trouver la

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

phrase qui convient exactement à votre cas. Cela s'appelle la bibliomancie. Au besoin, le livre d'un poète inspiré vous rendra le même service. Du temps de Rabelais, c'était Virgile que l'on consultait le plus ordinairement. Panurge, inquiet de savoir s'il doit ou non se marier, s'en réfère aux « sorts Virgilianes ». Il ouvre avec l'ongle les Œuvres de Virgile et tombe sur des vers que Pantagruel et lui commentent tout au long d'un chapitre, en les forçant à s'appliquer au cas en litige. Une phrase, un nom même, entendus d'un passant, au moment d'une grande préoccupation, avaient une valeur prophétique. Voulez-vous, célibataires, connaître le nom de votre future fiancée? Faites oraison dans une église et faites l'aumône en sortant à la première pauvresse rencontrée, en lui demandant son nom : ce sera justement celui-là.

On peut aussi poser une clef sur le début de l'évangile de saint Jean, refermer le livre sur la clef et lier le tout ensemble. Que deux personnes soutiennent de leur petit doigt, en équilibre, l'anneau de la clef, qui dépasse. Questionnez alors. Si vos mouvements inconscients font tourner la clef et le livre de gauche à droite, c'est que la destinée répond *oui;* l'appareil, si c'est *non,* tourne en sens contraire. On interprète de même les oscillations d'un anneau de mariage, bénit par le prêtre, que l'on a suspendu au bout d'un fil.

En vertu du même principe, lorsqu'on vient d'être victime d'un vol, on fait tourner un tamis, ou une hache en équilibre, qui indique la direction prise par le voleur. C'est de la divination *judiciaire*. En ce genre-là, on a imaginé bien d'autres choses pour reconnaître un coupable, depuis le combat singulier dénommé jugement de Dieu (qui, certes, ne pouvait permettre

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

qu'un innocent fût vaincu !) jusqu'à l'immersion des prévenus, reconnus innocents s'ils coulaient au fond, et sorciers s'ils flottaient.

J'en oublie volontairement. Je ne saurais oublier la baguette fourchue du coudrier qui se tord dans les mains de l'opérateur, peut-être véritablement et par vertu naturelle, pour indiquer les sources souterraines et les gisements de métaux précieux. Je passe sur le sujet, pourtant si important, de l'interprétation des songes ; on n'a jamais douté, depuis que le monde est monde, que la destinée se révélât dans le sommeil, par des images confuses et sibyllines que les magiciens savaient interpréter. L'histoire et la littérature fournissent des exemples de songes prophétiques trop célèbres pour n'être pas, aussi, trop connus, et la *Clef des Songes* voisine avec l'*Art de tirer les Cartes*, dans les bibliothèques, par ailleurs peu fournies, des concierges.

D'autres images, entrevues cette fois à l'état de veille, et peut-être plus claires, ont donné de violentes émotions aux clients des sorciers : ce sont celles qui apparaissent, dit-on, sur les miroirs magiques. Il fallait être un sorcier de grande valeur pour construire ou disposer un miroir dans de telles conditions que l'avenir, au lieu du présent, s'y reflétât. Je pense qu'il fallait surtout que le consultant fût profondément suggestionné. On a fait des miroirs magiques avec des matières très diverses, polies ou non, claires ou obscures, métaux, pierres, disques enfumés, cristaux, etc. Le plus simple fut encore la surface tranquille d'un étang, celle d'un bassin plein d'eau magnétisée et consacrée par le magicien. La légende veut que Cagliostro ait fait voir, sous une certaine incidence,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

dans une carafe, à l'infante Marie-Antoinette qui n'était encore que la fiancée du dauphin, l'échafaud sur lequel elle devait mourir. Au siècle de Voltaire il paraît donc que les sorciers se modernisaient déjà et simplifiaient le cérémonial des évocations. Nostradamus, opérant pour Catherine de Médicis, y mettait plus de formes et un plus majestueux appareil.

Simon Goulart, dans son *Trésor d'histoires admirables*, et Nicolas Pasquier, chroniqueur du temps, ont tous deux raconté l'histoire, arrivée à Chaumont-sur-Loire, qu'en définitive Sédir, dans sa brochure sur les *Miroirs Magiques*, rapporte en ces termes :

Après avoir préparé une plaque rectangulaire d'acier, luisante, bien polie et légèrement concave, Nostradamus écrivit aux quatre coins de ce miroir, avec du sang de pigeon mâle, les noms suivants : *Jehovah*, *Eloïm*, *Mittatron*, *Adonay*. Puis il mit le miroir dans un linge neuf très blanc. Et un soir du commencement de l'année 1560, alors qu'au-dessus des bois de Chaumont s'élevait lentement la lune nouvelle, à la première heure qui suivit le coucher du soleil, Nostradamus s'approcha de l'une des fenêtres du laboratoire, l'ouvrit, et regardant le ciel avec dévotion, il dit : « O Éternel ! ô roi éternel ! Dieu ineffable qui avez créé toutes choses pour l'amour de moi et par un jugement occulte pour la santé de l'homme, regardez-moi, Nostradamus, votre serviteur très indigne, et considérez mon intention pure. Daignez m'envoyer votre ange Anael sur ce miroir... etc. » Dans un réchaud de fer neuf, sur des charbons ardents, Nostradamus jeta ensuite du safran oriental, qui est le parfum convenable à Anael... (Je passe sous silence, pour abréger, les prières, les conjurations toujours un peu

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

verbeuses.) Lentement Nostradamus fit le signe de la croix sur sa poitrine et sur le miroir, signe qu'il répéta durant quarante-cinq jours, chaque soir à la même heure crépusculaire. Enfin, le quarante-cinquième jour, à la nuit tombante, l'ange Anael apparut au magicien sous la forme d'un bel enfant blond qui le salua et lui annonça que ses compagnons et lui étaient prêts à obéir à Nostradamus. Celui-ci remercia la vision et la pria d'apparaître dans le miroir, ou d'y faire apparaître, chaque fois qu'il en manifesterait le désir, les personnages dont il évoquerait l'esprit et les formes. Le lendemain, vers minuit, Catherine de Médicis fut enfin admise dans le laboratoire. A l'aide d'une croix de bois bénite et carbonisée à sa plus grande extrémité, Nostradamus avait tracé sur le sol le double cercle magique selon les données contenues dans le grimoire du pape Honorius, et disposé sur cette figure géométrique un crâne humain, un tibia, une lampe à flamme pâle et un chat endormi du sommeil magnétique. Le miroir avait été placé sur le manteau d'une cheminée dans laquelle brûlaient des bûches saupoudrées de safran oriental. Accroupi au milieu du double cercle, la baguette magique en sa main droite, Nostradamus fit la conjuration d'appel... Ces paroles prononcées avec énergie, l'ange Anael parut. Catherine de Médicis lui dit tout ce qu'elle attendait de lui et Nostradamus ajouta : « Je supplie humblement l'esprit de ce miroir de me favoriser d'une vision qui m'intéresse et qui m'instruise. » Attentive, Catherine regardait le miroir. Tout d'abord, la plaque d'acier poli ne lui révéla qu'un intérieur mystérieux aux angles sombres et imprécis. Puis trois fantômes, vagues dans leurs contours, se dessinèrent en un épais brouillard.

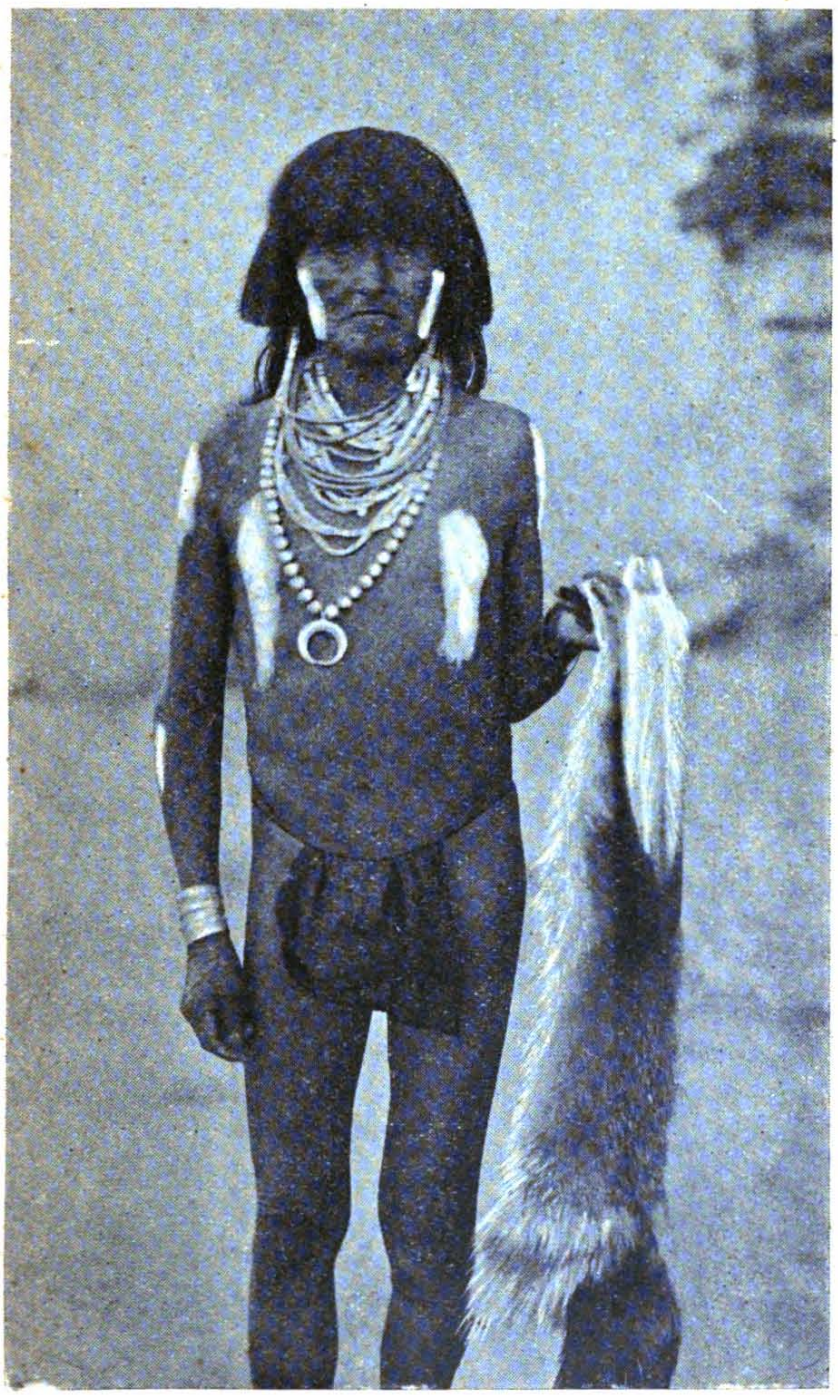
Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Du geste et de la parole, Nostradamus, touchant de sa baguette le miroir, reprit la conjuration et jeta de nouveau du safran oriental dans le foyer. Alors il s'opéra soudain un changement sur la plaque métallique. Les lignes des personnages s'accentuèrent, les épaisses vapeurs se déchirèrent, et Catherine de Médicis reconnut ses trois fils. Se mouvant sur le miroir, chacune des ombres esquissées accomplit un nombre respectif de tours le long des murs de la salle figurée. François II tourna une fois seulement, Charles IX quatorze et Henri III quinze fois. Mais brusquement Catherine de Médecis tressaillit : elle venait de reconnaître Henri de Bourbon qui, vingt et une fois, fit le tour de la salle. Nostradamus dit à la reine effrayée que son troisième fils mourrait assassiné et que Henri de Bourbon succéderait en effet, pour une durée de vingt et une années, au dernier des Valois. Une à une, les ombres disparurent et, dit Nicolas Pasquier, « après cela toutes choses se rendirent invisibles pour ce que la reyne mere n'en voulut voir davantage ».

Telle était la divination par le miroir, ou *catoptromancie*. Il me resterait à parler des interrogations directes faites aux esprits infernaux ou à ceux des morts, la goëtie et la nécromancie. J'ai déjà dit par quelles cérémonies on évoquait le diable et ceux de sa cour. Éliphas Lévi a décrit tout au long, avec une certaine ironie semble-t-il, le rituel de l'évocation des morts. Longues préparations, jeûnes, parfums affolants, veilles nocturnes prolongées près du portrait du défunt, tout y semble concourir à créer une hallucination fort émouvante, et je ne m'étonne pas qu'on ait pu, par de tels procédés, voir des fantômes, les interroger, et en recevoir de curieuses réponses. Nos spi-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

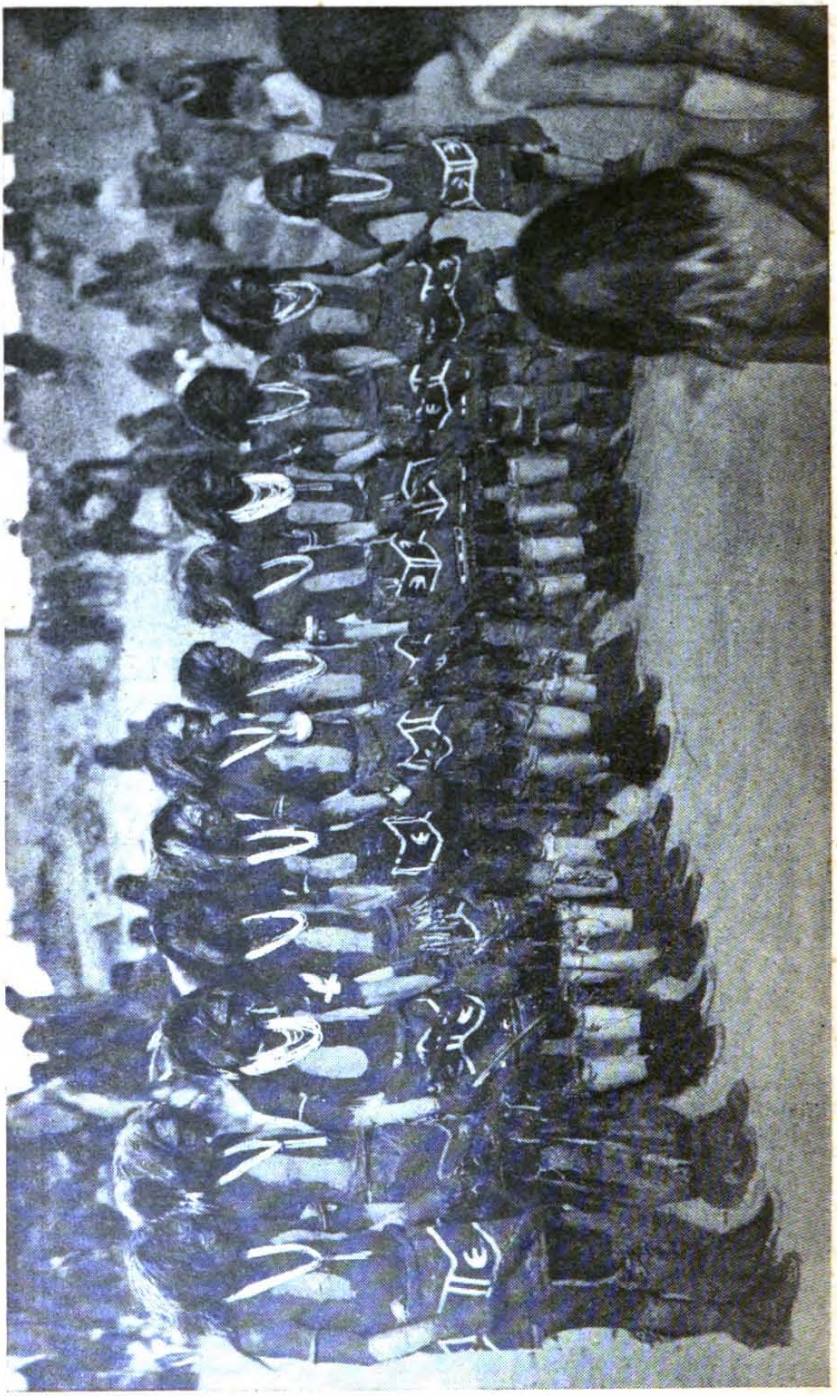
Pl. XIII.



Les Indiens de l'Arizona ont conservé jusqu'à nos jours une religion ancestrale qui se manifeste par d'étranges cérémonies.
Ce vieillard est un prêtre de ce culte étrange.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY



Les affiliés vont procéder à la « danse du serpent ». Ils s'y préparent par des prières.
Ils ont en main un faisceau de plumes d'aigle, qui joue un rôle symbolique dans la cérémonie.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

rites, qui sont aussi, à leur façon, des nécromants, et dont je reparlerai, arrivent maintenant à bien moins de frais à correspondre avec ce qu'ils croient être l'au-delà. Les grandes cérémonies se perdent, l'autel est remplacé par le guéridon !

D'après Jean Bodin, la nécromancie avait, sous les derniers Valois, une tout autre allure. Je n'en veux pour preuve que l'histoire de ce qui se passa le 28 mai 1574, à minuit, au château de Vincennes. Pendant un office de ténèbres, une messe noire célébrée par un prêtre apostat, on amena un jeune garçon juif, vêtu de blanc et préparé à la première communion. Après maint rite sacrilège, le sacrificateur coupa la tête de l'enfant et la plaça sur l'hostie, dans la patène. Le roi Charles IX désirait, par ce moyen, connaître quelle serait l'issue de la maladie dont il souffrait. On fit des conjurations, et le roi, se redressant sur son lit, posa mentalement à la Tête sanglante les questions qu'il désirait. O surprise effroyable ! on vit la bouche de cette tête coupée lentement s'entr'ouvrir et ces deux mots s'en échappèrent : « *Vim patior* » (j'y suis forcé). Le royal moribond, les yeux hagards, se mit à délirer et à trembler de fièvre. Il y avait de quoi ! Il ne cessait de crier : « Éloignez cette tête ! » On dut le transporter dans une autre pièce où il mourut le 30 mai, baignant dans une sueur de sang. Cinq personnes présentes attestèrent la réalité de cette scène macabre qui clôt par un sacrifice impie et une hallucination démoniaque ce règne tout rempli de superstitions et de massacres.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE VII

LE SABBAT ET LES MESSES NOIRES

La messe albigeoise. — Description du sabbat. — Anecdotes relatives au sabbat. — Les dernières messes noires.

Je ne sais plus quel démonologue proclame que Satan est « le singe de Dieu », voulant exprimer par là que les adorateurs du diable, dévots d'une religion à rebours, n'inventèrent pas de culte : ils instituèrent seulement une imitation blasphématoire et caricaturale du culte officiel. Les adversaires actuels des religions font profession de ne croire ni à Dieu ni à Satan et opposent au dogme des arguments rationalistes ; autrefois, au contraire, ceux même qui combattaient la religion y croyaient ; le dogme ne faisait pas question pour eux ; ils luttaient contre les principes de morale et d'autorité et, parce que toute la hiérarchie sociale qui les opprimait se réclamait de Dieu, ils prenaient le parti du diable. Dès lors, il leur sembla tout naturel que l'hommage, transporté d'un autel à l'autre, conservât sa forme. Le diable eut des sacrements,

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

parodie des sacrements divins, et l'on dit la messe en son honneur. Les chrétiens ont des assemblées cultuelles, des prières en commun, des agapes; les sorciers eurent des réunions occultes et, comme on confondait les magiciens, hérétiques, avec les Juifs, ces réunions s'appelèrent des Sabbats ou même des Synagogues.

Messes diaboliques et sabbats ne peuvent faire l'objet d'études séparées. La profanation du sacrifice chrétien fut en usage antérieurement au sabbat des sorciers et lui survécut. Mais il n'y avait point de sabbat sans une sorte de messe, qui servait de prétexte à la réunion. Les hommes qui la célébraient étaient le plus souvent — j'aime à le croire — des imposteurs sans pouvoirs ecclésiastiques réguliers, des prêtres improvisés; mais des exemples tristement célèbres nous forcent à dire qu'à toute époque on trouva dans le groupe des satanisants des prêtres véritables, gagnés par l'hérésie, que l'Église rejetait pour leurs crimes et qui, apostasiant, devinrent ses ennemis les plus farouches.

Les origines du culte noir sont assez confuses. Les traditions populaires ont tout mélangé, mettant au même tas toutes les hétérodoxies, rangeant indifféremment sous la houlette de Satan les Juifs déicides, les survivants du paganisme, les hérétiques et les sorciers. Et le fait est qu'enveloppés dans la même réprobation, persécutés également, tous ces maudits arrivèrent à se joindre plus ou moins et à attirer dans leur groupe disparate les mécontents en révolte contre leurs seigneurs monastiques ou séculiers, les errants, les bannis, les parias. Michelet l'a fort bien vu; au moyen âge, la coalition de tous ces gens qui cherchaient l'ombre et protestaient à leur manière par la profanation, le blas-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

phème et le crime, avait avant tout et d'abord une cause sociale : c'était la ligue des vaincus. Et si cette ligue eut le caractère d'une religion à l'envers, c'est que l'Église gouvernait alors la société détestée; c'est surtout que la protestation fut organisée au début par une puissante secte religieuse qui lui donna sa forme.

En effet, avant que ne se répandît sur la surface du monde chrétien la grande hérésie des Cathares — qu'on appela aussi Albigeois, du nom d'une de leurs plus importantes communautés — il y avait des sorciers, des païens, des dévoyés de toute sorte et il y en avait toujours eu; mais c'était des isolés. La croisade contre les Albigeois leur donna le prétexte à se reconnaître tous pour frères; frères en proscription qui pouvaient à peu de chose près se rencontrer sur le terrain des croyances.

C'est une très vieille histoire dont il ne nous parvient qu'un écho affaibli, parce que les Cathares, nombreux et puissants au XIIe siècle, furent écrasés au commencement du XIIIe par Simon de Montfort, et achevés par le zèle implacable des fils de Saint Dominique, au point qu'au XIVe siècle ils disparurent. L'Histoire ne s'attarde pas aux échecs; quand nous faisions nos études classiques, on nous racontait la croisade des Albigeois à peine plus longuement que les Dragonnades. Pourtant ce fut une convulsion sociale formidable, peut-être aussi formidable que la Réforme au XVIe siècle, sans que je veuille les comparer autrement que pour leur intensité. Des multitudes furent pourchassées, massacrées. Un peuple entier dut cacher dans la nuit et dans les forêts les cérémonies de son culte.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Les Cathares n'étaient pas, à proprement parler, des satanisants. Ils se proclamaient chrétiens, ils avaient les sacrements et la messe. Mais, suivant l'erreur de Manès, ils croyaient le Bien et le Mal égaux en puissance, Satan éternel et absolu comme Dieu. Tant qu'ils subsistèrent, ils continuèrent à célébrer en cachette leurs offices, la Messe dite de la *Vaine Observance*, sacrifice hérétique sinon irrespectueux, qu'on considère comme la première en date des *messes noires*, pour cette raison qu'ils étaient en révolte contre l'orthodoxie catholique. Mais leur doctrine même, qui leur donnait le choix entre deux divinités égales, l'une blanche, l'autre noire, devait les amener fatalement, puisqu'on les châtiait au nom du Dieu blanc, à chercher un refuge près de l'Autre. Ils furent d'ailleurs poussés sur cette pente par tous ceux que la société avait vomis et qui leur apportaient le renfort de leurs rancunes, magiciens de bas étage, chenapans crédules perdus de crimes, ou simplement malcontents que la colère conduisait aux excès. Le Manichéisme, pour antiphilosophique qu'il fût, était tout de même une doctrine ; cette doctrine se fondit, fut noyée dans un chaos de superstitions, de grossièretés haineuses et violentes où plus rien n'était reconnaissable, hormis le satanisme. Il n'y a plus de Cathares, au XIVe siècle, il ne reste que des sorciers, qui, continuant la tradition des réunions rituelles, consacrent clandestinement des hosties noires sur des autels ruisselants — peut-être — de sang humain, se baptisent avec l'urine d'un bouc en guise d'eau lustrale, festoient et dansent, mêlant en leurs orgies des turpitudes qui défient la description.

Il est du reste difficile de démêler le vrai du faux dans ce que les sorciers eux-mêmes ont raconté de

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

leurs sabbats. Les uns sont allés réellement au sabbat; les autres ont cru y aller; et ceux-ci, bien entendu, en racontaient les choses les plus merveilleuses, qui ne trouvèrent pas un incrédule. Voici, en résumé, d'après Stanislas de Guaïta *(Le Temple de Satan)*, comment les esprits imaginatifs se représentèrent ces assemblées nocturnes d'hérétiques et de révoltés.

Le lieu choisi, tout comme pour l'évocation du diable, était une ruine décriée, les abords d'un cimetière, une lande autour d'un dolmen. L'essentiel était d'éviter les curieux qui ne hantent pas volontiers, la nuit, les parages solitaires de peur d'y rencontrer des fantômes. Quand le soir tombe dans ces lieux-là, l'atmosphère se peuple d'êtres terrifiants et monstrueux que l'imagination emprunte au bestiaire fantastique des vieux enlumineurs et des sculpteurs de gargouilles. Ce sont des larves indécises qui mêlent toutes les formes vivantes en assemblages chaotiques, des oiseaux à quatre pattes, des crapauds ailés, des reptiles qui ont des gueules d'hippopotames et des membranes de chauves-souris, des chats aux prunelles lumineuses dont les pattes s'allongent en tentacules de pieuvres. Tout à coup, on entend dans l'air de singuliers bruits de galop. En foule, les sorcières nues accourent, à cheval sur des balais. La première arrivée s'accroupit, prend entre ses genoux une cruche de grès qui luit étrangement, y plonge deux doigts de sa main gauche en marmottant des incantations. Brusquement, un petit animal, gros comme un écureuil, en jaillit, devant qui les assistants s'inclinent avec respect. La bête grandit, devient un bouc démesuré, *Maître Léonard*, le diable. Les feux follets s'approchent et la grand'bête, se retournant, livre à leurs baisers dévots...

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

son derrière, puis s'assoit sur un tertre élevé pour présider aux ébats de la foule, en compagnie d'une belle jeune fille apportée sur le dos d'un mouton noir, qui sera ce soir la Reine du Sabbat. On confère à la Reine les sacrements diaboliques, et la messe noire commence... A l'*introït*, par une singulière pudeur, on conduit à l'écart les enfants venus à l'assemblée — les fils des sorcières — et des lutins tissent un voile de nuages pour qu'ils ne voient rien des horribles mystères. Durant toute la messe on les occupe à faire paître au bord d'un étang le troupeau des crapauds baptisés qu'on engraisse pour des maléfices. Ils ne reviennent — et nous ferons comme eux — qu'à l'instant de la communion, alors qu'on dévore la *confarreatio*, l'hostie noire. Durant ces cérémonies, les plus vieilles sorcières ont apprêté le festin, concoctionné avec des herbes malignes, des charognes, des cadavres d'enfants morts avant le baptême; et, la messe finie, un banquet anthropophagique commence, arrosé de boissons spiritueuses et épicées qui font naître l'ivresse. Pêle-mêle, les sorcières, les sorciers et les diablotins se lèvent de table pour danser des rondes orgiaques auxquelles le bouc préside, jusqu'à ce qu'apparaissent les premières pâleurs de l'aube. A ce moment, Maître Léonard prend la figure d'un grand coq noir dont le cocorico chante la dissolution de l'assemblée. Les sorciers remontent sur leurs balais, et s'éloignent en hâte dans l'infini des airs...

De cette description fantaisiste, encore que je l'aie considérablement réduite, il y a sans doute peu à prendre et beaucoup à laisser. Tout le merveilleux d'abord doit en être évidemment éliminé. Je crois, en outre, que les assemblées du Sabbat n'eurent qu'un

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

temps et que la mode en était bien passée au XVIe siècle, alors que les Bodin, les Delancre, les Boguet, condamnèrent tant de gens pour y être allés. Chose singulière, on commença à parler du Sabbat devant les tribunaux à l'heure où les sorciers ne s'y rendaient guère plus qu'en rêve! Le Sabbat a existé, je n'ai nulle raison d'en douter. Les assemblées clandestines des Albigeois persistèrent quelque temps, quand il n'y eut plus, à proprement parler, d'Albigeois; on gardait l'habitude de ces nocturnes Saturnales où les instincts, mis en liberté, prenaient leur revanche sur toutes les contraintes religieuses et sociales. On n'y arrivait pas par la voie des airs, à cheval sur des balais; le diable, bien sûr, ne s'y montrait point; il est même probable qu'on n'y égorgea qu'exceptionnellement des enfants et que le cannibalisme n'y fut pas la règle. Mais on parodiait haineusement les gestes sacrés et l'on interrompait les sacrilèges et les blasphèmes par les plus répugnantes ripailles. Très vraisemblablement un bouc était promené pompeusement pendant la fête, auquel on rendait un hommage dérisoire, comme l'on fait au bœuf gras du Carnaval; idolâtrie bâtarde où le souvenir du dieu Pan émergeait obscurément du culte démoniaque. Peut-être aussi les mécréants entendaient-ils opposer symbole à symbole et faire du bouc puant l'ignominieuse antithèse de l'Agneau mystique.

L'usage passa avec les années. Les démonolatres, un instant groupés par l'hérésie, durent redevenir peu à peu ce qu'ils étaient avant, des isolés. Mais le souvenir du Sabbat resta vivant dans les milieux populaires. L'imagination broda sur ce thème. Pour les conteurs de veillées, le Sabbat était toujours actuel et

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

l'on n'était point complètement sorcier à moins de s'y rendre périodiquement. Aussi, quand vint la grande époque de l'épidémie démoniaque, au XVIe siècle, il n'y eut sans doute aucune véritable assemblée de ce genre, mais d'innombrables fous mystiques, suggestionnés par les croyances communes, y allèrent en rêve.

Prétendre qu'il n'y eut pas de Sabbat à une époque où tant de gens qui s'accusaient eux-mêmes et se dénonçaient entre eux furent brûlés pour y avoir été, cela semble du paradoxe. C'est pourtant une idée qui s'impose, à la lecture des documents. Jamais en aucun procès n'ont comparu des sorciers surpris en flagrant délit de réunion nocturne; jamais aucune preuve valable ne fut apportée de ces mystérieuses assemblées. Mais tous les accusés déclarèrent qu'ils s'y trouvaient transportés par le moyen de certaines drogues dont ils se frottaient ou qu'ils avalaient. Jean de Nynauld, médecin et démonographe sous Henri IV et Louis XIII, a publié en 1615 la composition de ces onguents des sorciers; Stanislas de Guaïta a trouvé, dans un grimoire, la recette d'une potion. Toutes ces drogues sont à base d'opium, de belladone, de jusquiame, de ciguë, de cantharides, de haschisch, substances narcotiques qui procurent un sommeil hanté de rêves fantastiques. Évidemment, quand on s'en était frotté, on voyait le Sabbat sans quitter son lit. « C'était la coutume de nos prisonnières, dit le juge De Lancre, de se donner toutes les peines du monde pour rester éveillées, afin de nous persuader par là qu'elles n'allaient point au Sabbat; car toutes étaient persuadées *qu'on ne pouvait y aller tant qu'on restait éveillé.* »

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Jean Bodin relate, à ce sujet, des faits bien caractéristiques. Par exemple, il tient d'un Napolitain qu'une sorcière s'étant ointe d'une certaine graisse tomba dans un sommeil profond, dont elle sortit trois heures après, ou plutôt, suivant l'expression de l'auteur, « retourna en son corps ». Elle raconta alors maintes choses merveilleuses qu'elle avait vues.

Le président de la Tourette fit brûler, en Dauphiné, une servante que son maître avait trouvée couchée à terre dans un état d'insensibilité si complète que les coups ne purent la réveiller. Au matin, revenant de sa torpeur, elle fut contrainte d'avouer qu'elle était sorcière et que, tandis que son corps gisait inerte, son âme était au Sabbat.

Mieux que cela. A Bordeaux, en 1571, comme on jugeait une vieille sorcière, le maître des requêtes Belot lui promit la vie sauve si elle dénonçait ses complices. Cette femme demanda la permission de se frotter d'une pommade, et tomba comme morte devant ses juges. Cinq heures après elle se réveillait et dénonçait les personnes que, disait-elle, elle venait de rencontrer au Sabbat. Et de telles dénonciations étaient alors reçues pour valables!

Le célèbre philosophe Gassendi (1592-1655), ayant un jour sauvé un sorcier que des paysans poursuivaient, fut invité par cet homme à l'accompagner au Sabbat. Le sorcier fit deux parts d'une drogue, absorba l'une et donna l'autre à Gassendi, qui ne fit que semblant de l'avaler. Le philosophe vit l'homme s'endormir tranquillement. Au réveil, le magicien dit à Gassendi : « N'êtes-vous pas ravi de l'accueil du bouc Léonard? Il faut qu'il vous ait de suite reconnu pour grand clerc pour vous avoir, dès la première fois,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

concédé l'insigne honneur de lui baiser le derrière! » (Gass., *Physique*, VIII, 8.) Devant un tribunal, cet halluciné eût attesté la présence du philosophe à la réunion interdite!

Le même Gassendi fit une pommade opiacée et persuada des paysans qu'il n'était besoin que de s'en frotter pour être transporté à l'assemblée des sorciers. Les paysans le crurent, s'endormirent, et firent ensuite le récit détaillé de ce qu'ils avaient vu! De telles expériences étaient bien faites pour éclairer la conscience des juges à venir. Aussi la croyance au Sabbat s'éteignit-elle peu à peu; mais alors Louis XIV régnait, et il était bien tard pour réhabiliter les hallucinés qu'on avait brûlés depuis un siècle ou deux, malgré les éloquentes plaidoiries de Jean Wier. Les faits rapportés par Gassendi, et qui nous semblent si décisifs, n'auraient d'ailleurs, cent ans plus tôt, pas modifié l'opinion des juges. Ils eussent peut-être concédé qu'en ces cas précis le Sabbat n'était qu'un rêve, mais ils se fussent refusés à généraliser. Leur mentalité ressemblait assez à celle de nos spirites, pour qui un médium pris en fraude n'est jamais disqualifié : « Il a triché ce soir, disent-ils, mais il ne triche pas toujours. »

Une sorcière, dûment graissée de pommade, pouvait s'endormir à l'audience, au vu de tout le monde, et raconter ensuite son entrevue avec Maître Léonard; personne ne se disait qu'elle l'avait rêvé. On concluait tranquillement que le corps était resté là, mais que l'âme avait fait une fugue. Il y avait plusieurs façons d'aller au Sabbat, voilà tout : les uns y allaient au complet et les autres seulement en esprit. Et le crime était le même, peut-être plus grave dans le second cas, car l'opération magique était double.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Du reste, la pommade avait la propriété de faire voyager aussi le corps. Il court, sur cette question, nombre de récits suggestifs dont je laisse toute la responsabilité à leurs auteurs, et qui, malgré quelques variantes, se ressemblent tous.

Le jurisconsulte italien Paul Grillaud, en son livre des *Sortilèges*, dit qu'en l'an 1526, un paysan des environs de Rome, voyant que sa femme se livrait le soir à de mystérieuses onctions et s'absentait ensuite toute la nuit, la contraignit sous le bâton à lui dire où elle allait ainsi. La femme avouant qu'elle était sorcière et qu'elle se rendait au Sabbat, le bonhomme lui pardonna à condition qu'il l'accompagnerait désormais. Le soir venu, le couple se frotta d'onguent; un bouc noir apparut aussitôt, qui les prit tous deux sur son dos et partit comme le vent. Chemin faisant, la sorcière recommanda à son mari de ne pas prononcer le nom de Dieu, si ce n'est en se moquant et en blasphémant. Arrivé au lieu de la réunion, on fit d'abord révérence au diable qui présidait, vêtu d'habits princiers; puis « on fist une danse en rond, les faces tournées hors le rondeau, en sorte que les personnes ne se voyoient pas en face comme ès danses ordinaires, à fin peut estre que les uns n'eussent loisir de remarquer si aisément et recongnoistre les autres pour les acuser s'ils estoyent pris par iustice ». La danse finie, on s'assit pour festoyer à des tables couvertes de viandes. Le néophyte voulut corriger la fadeur des mets, et demanda à plusieurs reprises du sel pour les accommoder à son goût. Sa demande jeta quelque trouble dans l'assemblée, car les Diables ont une particulière horreur du sel à cause de son incorruptibilité et il n'en paraît jamais sur leurs tables. Mais comme

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

le bonhomme continuait à en réclamer à grands cris, on lui apporta une poudre qui en avait l'aspect; ce que voyant, il s'écria inconsidérément : « *Dieu* soit béni pour ce sel qui m'arrive! » Aussitôt que le Nom redoutable fut proféré, la table, les viandes, les diables et toute leur compagnie s'évanouirent comme un songe, et le pauvre homme se retrouva tout seul et tout nu dans une région inconnue à plus de cent lieues de son pays. Il dut, pour se rapatrier, faire cette longue route à pied en mendiant son pain, furieux, comme l'on pense, de sa mésaventure. Son premier acte fut de dénoncer sa femme et plusieurs autres personnes, qui furent brûlées vives.

La même histoire arriva à un habitant de Loches en Touraine, qui, accompagnant sa femme au sabbat, ainsi qu'il a été dit de l'autre, fut effrayé par la hideur de cette diablerie et fut imprudent jusqu'à dire : « *Mon Dieu!* où sommes-nous? » Tout disparut incontinent et le malheureux abandonné s'aperçut qu'il était dans les landes de Bordeaux, à quinze journées de son pays. Un troisième mari de sorcière fut transporté de Lyon en Lorraine et dut, comme les deux autres, s'en revenir à pied pour avoir appelé Dieu à son aide. Les noms de lieux seuls diffèrent et tous ces récits, qui se ressemblent trop, finissent également par la dénonciation du mari et le supplice de la sorcière. C'est un même commérage manifestement inventé d'un bout à l'autre et modifié au goût de chaque pays au hasard du colportage. On est stupéfait d'en voir affirmer l'authenticité par des écrivains considérés et par des juristes. Au fait, on y flaire l'imposture d'un mari qui dut inventer cette fable devant les magistrats pour se débarrasser de sa femme. Pourquoi pas? Rien n'était

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

plus facile alors que de faire condamner qui on voulait. Un simple témoignage suffisait. Jean Bodin dit qu'en matière de sorcellerie les présomptions valent des preuves. Que le bruit public accusât un malheureux de fréquenter les assemblées nocturnes, c'en était assez pour motiver la sentence. On recommandait aux juges de forcer la déposition des enfants en bas âge. Des mères furent dénoncées par leurs filles. Les sorcières elles-mêmes, pendant les apprêts de leur supplice, se hâtaient de désigner pour leurs complices toutes les personnes qu'elles haïssaient, afin que leur mort, inévitable, servît au moins leur haine. A Toulouse, sur le point d'être brûlée, la sorcière Béronde dressait ainsi la liste des gens qu'elle prétendait avoir vus au sabbat. Une fille noble se défendit avec indignation contre l'odieuse calomnie. « Tu oses nier! répondit Béronde. Ne sais-tu pas que, la dernière fois que nous fîmes la danse à la Croix du Paste, tu portais le pot de poison? » La pauvre demoiselle eut beau se débattre; après cette sensationnelle déposition, la cause était entendue.

Il arriva même que les dénonciations de condamnés qui n'avaient plus rien à perdre, mirent en cause de si puissants personnages que les magistrats effrayés hâtaient les exécutions pour faire taire des langues si compromettantes.

Tout bien considéré, l'âge de la Renaissance fut le plus superstitieux de tous, et celui où la superstition servit le mieux la politique et les passions. Par comparaison il semble qu'on ait calomnié le moyen âge, beaucoup plus croyant, mais, en somme, beaucoup moins crédule, quoi qu'on en dise. Il y a entre eux toute la distance d'une époque naïve à une époque de

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

corruption. Je me propose, quand nous en serons au chapitre des procès de sorcellerie, d'opposer l'extrême prudence de l'évêque Jean de Malestroit, qui condamna Gilles de Retz pour des crimes trop certains, à la redoutable folie de ces juristes séculiers du XVIe siècle qui parurent délibérer sous le coup d'une constante panique et envoyèrent au supplice, sans discernement, les innocents avec les coupables. Quant aux juges du siècle suivant, qui ne furent pas exempts d'erreurs judiciaires, la postérité a quelquefois ratifié leurs jugements : plusieurs de ceux pour qui les derniers bûchers furent allumés n'étaient pas criminels seulement en rêve. La sorcière, sous les Bourbons, est surtout une empoisonneuse.

En tout cas, et pour en finir avec le sabbat, si le Brocken et les landes du Labourd méritèrent leur sinistre réputation, si les sorciers dansèrent des rondes autour du grand noyer de Bénévent, il est difficile de dire à quelle époque. Tout le monde en a parlé, personne en qui l'on puisse se fier ne l'a vu.

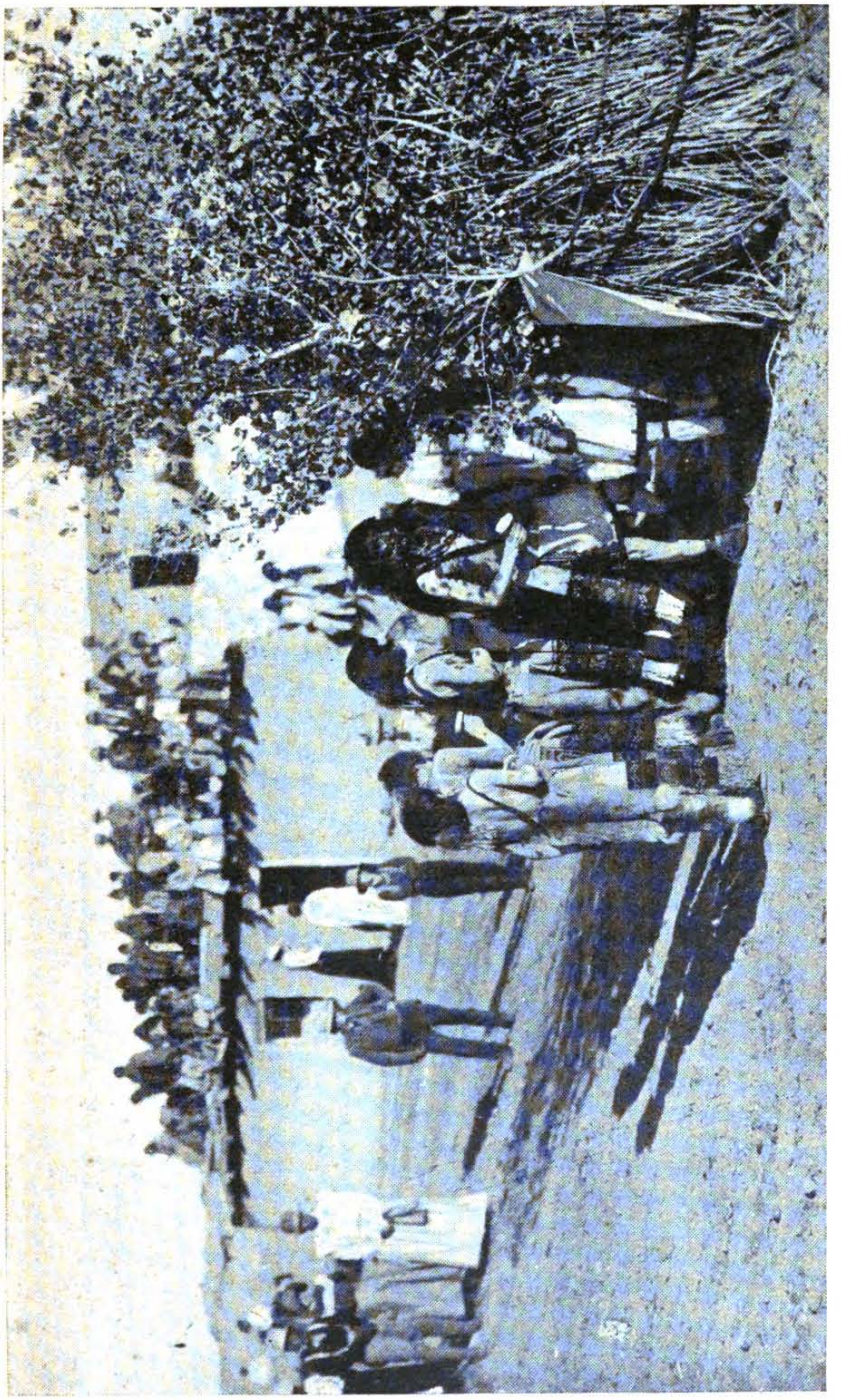
Quand l'Histoire est close, la Légende la continue et l'amplifie. Sur l'origine des légendes, je suis quelque peu documenté, étant né entre Bretagne et Vendée, là où justement les nuits s'emplissent de sorciers et de fantômes. Mon enfance fut bercée de contes, et j'ai pu reconnaître la source de tout ce merveilleux régional dans les nocturnes allées et venues des rôdeurs qui faisaient autrefois la contrebande du sel. Il y a cent trente ans que les gabelles sont abolies et qu'il n'y a plus de faux-sauniers; mais le mystère terrifiant dont ils avaient su s'entourer pour écarter les gêneurs s'attarde encore dans l'imagination des paysans et leur souvenir continue à peupler l'ombre de visions.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Les légendes du Sabbat perpétuèrent de la même façon la mémoire d'une religion de contrebande, dès longtemps abolie, qui célébrait ses mystères dans les lieux déserts. Les hérétiques, qui sont des doctrinaires, s'assemblent volontiers en troupeau; mais quand la doctrine qui les unifiait s'éparpille au vent des superstitions, le troupeau se désagrège. Les sorciers qui succédèrent aux Cathares n'avaient plus de prétexte à s'unir; il n'y a personne de plus individualiste que les fous.

Mais la messe magique survécut au rite de la Vaine Observance et aux réunions des cultes maudits. Après avoir été le prétexte du Sabbat, elle poursuit une histoire distincte. Gilles de Retz la faisait célébrer en l'honneur des démons. Nous avons vu Charles IX y assister de son lit de mort, à Vincennes. Henri III et ses amis étaient, dit-on, coutumiers de cette abomination. Il paraît que le sacrilège attire singulièrement les âmes dévoyées. Ces gens, qui croyaient en la Transsubstantiation, trouvaient un ragoût sadique à souiller les espèces consacrées et pensaient se rendre Satan favorable en lui livrant le corps et le sang de son ennemi. Dans les histoires de sorciers, on parle à chaque instant d'hosties lacérées, meurtries, percées de clous, mélangées et broyées avec des substances innomables. On en incorporait à des philtres, à des poisons, dans l'idée d'en accroître la force et l'efficacité. Il est difficile de démêler la conception délirante qui donna prétexte à ces folies. Une haine démente explique-t-elle tout, ou faut-il chercher à ces turpitudes une horrible et inconcevable logique? Toute œuvre magique d'importance réclamait l'effusion du sang humain le plus innocent, parce que le sang est supposé contenir un

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY



Tenant une petite coupe de bois, ils pénètrent dans un enclos pour y boire quelques gorgées d'une eau consacrée qui les rendra réfractaires au venin des reptiles.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

Les voici qui exécutent la danse attendue, en serrant dans leurs mains les serpents à sonnettes dont la morsure est mortelle. Au centre, un danseur élève le terrible reptile jusqu'à sa bouche.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

principe de mort et de vie. Pendant les messes noires, on égorgeait assez généralement un enfant. Est-ce pour corser le charme qu'on imaginait d'y mêler un sang divin à celui de la victime? Dans la pensée que les réalisations occultes sont le fait d'une volonté forte, voulait-on exalter cette volonté par les actes les plus audacieux, le meurtre et le sacrilège?

Les messes noires, sanglantes ou non, ne se disaient plus sur la lande, mais dans des lieux bien clos, sur la demande de quelque personnage qui les payait à des apostats, ou à de prétendus prêtres qui ne l'étaient pas toujours. L'assistance était réduite aux intéressés. On n'en sonnait mot en public. Les diseurs de messes noires, comme les magiciens plus modernes qui vendent des talismans et la bonne aventure, étaient souvent des escrocs, vivant de la crédulité publique. En 1548, dans le comté de Monts, en Allemagne, une Mme de Vuiss logeait un soir un voyageur qui se disait prêtre. Le lendemain, cet inconnu vint trouver, tout effaré, son hôtesse et lui dit que la maison était hantée, qu'un esprit sous la forme d'un chat l'avait tourmenté toute la nuit. Il corsa son histoire de tant de détails effrayants, que la bonne dame, toute tremblante, lui demanda ce qu'il fallait faire. L'homme proposa aussitôt de célébrer une *Seinckmesse*, la messe qui renvoie en enfer les esprits rôdeurs. Mme de Vuiss accepta et, quand cette singulière messe fut dite, l'escroc tendit la main : « C'est dix-huit chevalots de Gueldres que cela vous coûte, » dit-il dans un sourire.

Celui-là n'avait égorgé personne; il était presque innocent. La Chambre Ardente que présidait La Reynie en 1686 eut à connaître de forfaits plus inexpiables. La grande Affaire des Poisons révéla que les sorcières

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

empoisonneuses, la Voisin, la Vigoureux, la Lepère, la Filliastre, avaient trouvé de dignes acolytes en des prêtres justement retranchés de l'Église à cause de leur mauvaise vie. On cite en premier lieu Guibourg, puis Lesage, Chaulieu, Collart, Cotton, de la Croix, Dubousquet, Dussis, Martinet, Gérard, Lefébure, Nail, Deshayes. Tout ce joli monde célébrait des messes noires et de grandes dames y assistaient en cachette. La Voisin y gagna plus de cent mille francs par an. Mme de Montespan ne craignit pas de commander à Guibourg des messes sanglantes dont la révélation fit scandale. Il convient de jeter un voile sur ces turpitudes et ces vilenies. Au moins marquèrent-elles la crise finale d'une fièvre démoniaque qui avait duré deux cents ans.

Ce n'est pas à dire que le culte noir soit complètement inconnu à l'époque de rationalisme et de science positive qui est la nôtre. Il y a toujours des fous mystiques; il y en aura toujours; mais on peut compter que, désormais, il ne s'agira que de cas isolés ou, comme disent les médecins, sporadiques. Sans ajouter foi au compte rendu romanesque — et passablement répugnant — que J.-K. Huysmans, dans un de ses livres, a imaginé d'une messe noire contemporaine, nous pouvons signaler quelques récentes hérésies, plus ridicules que dangereuses, qui ont rappelé les aberrations d'autrefois. Tous ceux qui se sont intéressés à l'occultisme ont pu connaître certain employé d'une administration de l'État, homme bénin et inoffensif, qui eut dessein de ressusciter l'Église albigeoise et se promut lui-même Patriarche gnostique de France, sous le nom de Synésius; il ne convertit sans doute que quelques vieilles folles. L'hérésie de Pierre-Eugène

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Vintras, dit Stratanaël-Élie, eut plus de renom et le grand talent de M. Maurice Barrès, qui l'a relatée dans *la Colline Inspirée*, sauvera certainement ce nom de l'oubli. Vintras, ouvrier cartonnier à Tilly-sur-Seulles, et presque illettré, se prétendit, vers 1850, envoyé de Dieu pour annoncer la venue du Paraclet et fonda l'Église de la Nouvelle Jérusalem. Il fit, paraît-il, quelques prophéties qui émurent l'opinion et lui valurent des disciples. On disait de lui qu'il était la réincarnation du prophète Élie et, bien qu'il n'eût aucunement reçu les ordres, il célébrait la messe, comme prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Pour cette messe noire d'un nouveau genre, messe à tout le moins hérétique, il se vêtait d'ornements où la croix était dessinée à l'envers, coiffait une mitre rouge et suspendait à sa poitrine l'éphod des anciens grands-prêtres de Sion. Les hosties qu'il consacrait étaient miraculeusement tachées de sang... Les foudres de l'Église arrêtèrent les développements de la nouvelle secte qui sombra dans les désordres. Il y a beau temps qu'on n'en parle plus.

En somme, le sorcier contemporain n'a plus la figure du grand malandrin qui fut son ancêtre. Le diable même vieillit et ne dessine plus sur des décors romantiques l'inquiétante et souple silhouette de Grymalkin et de Méphistophélès. Il prend du ventre et s'embourgeoise.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE VIII

LES POSSÉDÉES

L'histoire de Nicole de Vervins. — Y a-t-il eu vraiment des possédées? — Les phénomènes physiques de la possession et leur explication moderne. — Gaufridy, Urbain Grandier. — Autres cas de possession.

En 1566 vivait à Vervins, dans le diocèse de Laon, une dame Nicole Aubry, fille d'un boucher et mariée à un maître-tailleur de la ville. C'était une personne de bonne réputation et fort dévote. Chaque jour elle se rendait au cimetière et se répandait en prières ferventes sur la tombe de son grand-père maternel, nommé Vieilliot, dont le salut éternel la mettait en souci, parce que le défunt n'avait pu se confesser avant de mourir. Cette excellente chrétienne, dont la nature était singulièrement nerveuse et impressionnable, perdait le sommeil et l'appétit, sous l'emprise de cette pensée obsédante, que le cher mort expiait durement dans l'autre monde les fautes commises en celui-ci. A force d'y songer, de prier, de jeûner pour le soulagement de la pauvre âme en peine, la bonne créature s'hallucina. Un jour, elle vit distinctement la tombe

Digitized by Google
Original from
INDIANA UNIVERSITY

s'entr'ouvrir; le fantôme de Vieilliot apparut, enveloppé de son suaire. Ses traits étaient contractés par une souffrance inouïe et, joignant les mains, il suppliait sa petite-fille de faire dire des messes pour le racheter du Purgatoire. Cette vision émut Nicole si violemment qu'elle tomba en langueur et garda le lit durant plusieurs mois sans que la médecine comprît rien à son cas. Le bruit de l'apparition s'étant répandu, on pensa, suivant l'usage du temps, que le corps de la malade était habité par un esprit. Messire Charles Lautrichet, curé de Vervins, et Maître Guillaume Lourdet, pédagogue, conjurèrent donc l'Entité mystérieuse de dire si elle était, ou non, envoyée par Dieu. L'esprit répondit, par la bouche de Nicole, qu'il était le bon ange du défunt.

Que l'affection dont souffrait Nicole Aubry eût une cause naturelle, personne n'y songea; et l'on n'en peut vraiment pas faire grief à ceux qui l'observaient, trois cents ans avant que le mot de *névrose* ne fût introduit dans le vocabulaire des savants. Il n'y avait, du reste, pas de savants au lit de la malade. Mais l'origine surnaturelle du phénomène étant admise, il fallait, pour y reconnaître l'œuvre de l'esprit malin, qu'on fût disposé à mettre le diable à toutes sauces. C'était bien en effet le défaut d'une époque où l'on croyait au sortilège beaucoup plus fermement qu'au miracle. Un mort apparaît à une personne pieuse pour lui demander des messes... Quoi de plus édifiant? La brave femme, à la suite d'une frayeur qui s'explique, demeure en une sorte de prostration nerveuse et l'esprit qui l'habite, pressé de questions, répond qu'il est un ange... A tout prendre, les gens qui sont là pourraient le croire sur parole. Il n'en est rien, et, sans

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

s'arrêter à la singulière invraisemblance d'un diable qui demande des messes, tout l'entourage s'écrie que Satan a pris la forme de Vieilliot pour apparaître à Nicole et que la bonne femme est possédée! « A ses paroles et à ses effets, dit Boulvèse, l'esprit fut jugé ange mauvais des ténèbres et satanique. »

On fit venir un exorciste nommé Pierre Delamotte, dont les questions insidieuses et les conjurations menaçantes fatiguèrent la malade; elle finit, épuisée et docile, par avouer — ou plutôt l'esprit qui parlait par elle avoua qu'il était Belzébuth en personne. Et Nicole commença à s'agiter, à faire toutes sortes de folies.

Pour la délivrer, on multiplia les exorcismes; le peuple s'imposa des prières publiques, des jeûnes, des macérations. De pieuses gens se donnaient la discipline par solidarité chrétienne, afin d'appliquer à la pauvre obsédée le mérite de leur souffrance. Au cours d'une messe solennelle, Nicole reçut la communion et « cessa de gambader » tant que le *Corpus Domini* demeura en elle; mais dès que l'hostie fut dissoute, les contorsions reparurent. Bientôt l'exorciste constata que Belzébuth n'était plus seul : il avait appelé à son aide vingt-neuf démons de moindre importance semblables à des chats noirs et gros comme des moutons. On promena Nicole dans les sanctuaires de la région. A Notre-Dame-de-Liesse, vingt-six diables furent chassés; un autre sortit à Pierrepont, déclarant que ceux qui restaient abandonneraient la place en la présence de Messire Jean du Bourg, évêque de Laon. Le lendemain, on conduit la possédée dans la cathédrale de Laon, au milieu d'un grand concours de fidèles, et on l'exorcise. Astaroth est d'abord chassé, non sans résistance; puis Cerberius s'échappe sous la forme

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

d'un gros chien; et enfin Belzébuth, sous la forme d'un taureau, s'enfuit en criant que Jésus était réellement présent dans l'Eucharistie. Le chroniqueur ne précise pas si ceux qui étaient là virent de leurs yeux ces monstres courir dans l'église (j'aime à penser que non), mais il dit que la ville fut remplie de fumées et de tonnerres.

Nicole était délivrée, mais presque morte. L'évêque la rendit à la santé en récitant sur sa tête l'oraison de saint Bernard et en lui attachant au cou une sainte relique. C'était fini... L'affaire des diables de Vervins fit un tel bruit dans le monde que Charles IX et Catherine de Médicis se rendirent à Laon exprès pour voir la possédée guérie et ses exorcistes (27 août 1566) et le roi fit au mari de Nicole un don de dix écus d'or. L'histoire en fut contée par Boulvèse et reproduite par Garinet *(Histoire de la Magie en France)*.

Le cas de Nicole Aubry, pour célèbre qu'il soit et propre à servir d'exemple, est loin d'être isolé. Pendant les deux siècles que dura la grande fièvre démoniaque, les sorciers ne furent pas plus nombreux que les *possédées* (je dis *possédées*, et non *possédés*, car la maladie frappait exclusivement les femmes). Même, sous Louis XIII et Louis XIV, il y eut infiniment plus de possédées que de sorciers. Il n'était pas rare de voir toute la population féminine d'un communauté ou même d'une ville atteinte en masse par la contagion nerveuse.

Le sorcier est le démonomane *actif;* c'est un fou pervers qui mêle un semblant de raisonnement à sa folie et traite d'égal à égal avec Satan pour en obtenir certains avantages en échange de certaines concessions. La folie des possédées est *passive;* elles sont des

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

victimes plus ou moins innocentes, en tout cas non consentantes, bien que parfois elles aient créé elles-mêmes l'obsession dont elles souffrent en s'adonnant à des pratiques superstitieuses. Le plus généralement on croyait qu'un sorcier avait introduit le diable en elles par maléfice — ou que Dieu, dont les desseins sont insondables, avait autorisé Satan à les tourmenter temporairement, apparemment pour inspirer aux fidèles une plus grande horreur du mal. Aussi ne châtiait-on pas les possédées. Dans les procès de sorcellerie, elles comparaissaient comme témoins à charge; on prétendait forcer par des exorcismes le démon qui était en elles à dénoncer celui qui l'y avait envoyé, le sorcier cause de tout. Et, chose stupéfiante! la déposition de l'esprit de mensonge était reçue pour véridique. Nicole Aubry, par bonheur, n'accusa personne de l'avoir ensorcelée; il n'y eut pas de procès. Mais d'autres possédées produisaient des griefs mensongers qui surprenaient la foi des juges et firent condamner comme sorciers des hommes, comme Gaufridy et Urbain Grandier, lesquels n'étaient pas des saints, mais n'étaient certainement pas non plus des démoniaques.

Parlons plus scientifiquement. Les possédées étaient des hystériques. Le propre des hystériques et des persécutés est d'emprunter la forme de leurs idées délirantes au fonds occulte et merveilleux de leur époque. Tous les fous des asiles ont attribué leurs maux au pouvoir mystérieux des jésuites ou des francs-maçons, quand les francs-maçons et les jésuites étaient puissants. Lorsque la science répandit les effets étonnants de l'invisible électricité, la même espèce de fous se plaignit que de fantastiques électriciens disposaient des fils et des accumulateurs sous les lits de souffrance

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

et imprimaient de violentes secousses aux muscles et aux nerfs des patients. Récemment, après la guerre, j'ai vu interner dans un établissement spécial une aliénée qui se plaignait que des aviateurs la criblaient à distance de torpilles aériennes et de fléchettes!

De la même façon, dans les temps où il n'était bruit que de diableries, où le sorcier était la hantise commune, les folles et les hystériques dénonçaient la magie et les magiciens comme causes de leurs contractions douloureuses, de leurs mouvements désordonnés, de leurs sensations bizarres et de leurs vésanies. Le diable était le persécuteur, et le sorcier qui l'avait envoyé, c'était un personnage défini, l'homme dont elles étaient — par amour ou par haine — obsédées. La vanité et la mythomanie habituelles de l'hystérique s'exaltaient à mesure des interrogatoires; l'affluence d'un public émerveillé la conduisait à exagérer de plus en plus, par un inconscient cabotinisme, les cabrioles et les bizarreries; les questions imprudentes des naïfs exorcistes lui suggéraient des réponses de plus en plus précises dont les magistrats prenaient acte sans autrement les contrôler. Et des condamnations s'ensuivaient.

S'il avait existé vraiment des possédées, je le demande aux personnes crédules, comment expliquerait-on leur complète disparition? L'exorcisme est une cérémonie dont l'Église, faute d'objet, a pour ainsi dire abandonné l'usage; et la constatation est d'importance, car le dogme étant immuable, les coutumes de l'Église n'évoluent généralement point. C'est qu'il ne faut pas confondre la Foi, qui ne change pas, et l'opinion, qui s'éclaire tous les jours davantage par les acquisitions de la Science. La croyance au surnaturel a tou-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

jours même force de principe; mais tels faits qui étaient précédemment surnaturels pour tout le monde, ont été expliqués naturellement. Prêtre ou laïc, on est de son temps, on en partage toutes les ignorances; la possession de Nicole Aubry, de Madeleine de La Palud, de Jeanne des Anges, de Catherine Cadière ne fut jamais proposée aux fidèles comme un article de foi; le jugement qu'en ont porté le clergé et le peuple de l'époque était un jugement humain, insuffisamment éclairé, et réformable. Il a été réformé... malheureusement trop tard pour ceux qui en pâtirent. Une telle cause d'erreurs judiciaires est à tout le moins définitivement écartée. On n'est plus disposé à voir de la diablerie dans tout ce qu'on comprend mal, et l'on sait mieux comprendre certaines choses. Il n'est pas excessivement rare aujourd'hui même, dans les campagnes, qu'on vienne prier le clergé local d'exorciser des personnes prétendues possédées, et plusieurs affaires de ce genre sont venues à ma connaissance; mais très prudemment le clergé conseille de s'adresser d'abord au médecin et ces faits sont aussitôt classés sans suite. D'autre part, c'est par centaines que les lettres dénonciatrices s'envolent chaque jour des hospices d'aliénés vers les administrations policières, accusant de soi-disant persécuteurs, envoûteurs et sorciers qui hantent les nuits sans sommeil des hystériques et des fous; ces documents invraisemblables et mensongers, qui eussent jadis mis en mouvement toute la machine judiciaire, sont justement aujourd'hui renvoyés, non au juge, mais au psychiâtre. Plus que jamais la vieillesse de notre civilisation engendre des névropathes, mais depuis que la science les a observés et mis en série, on ne trouve plus, parmi eux, de possédées; il n'y a que

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

de pauvres machines humaines détraquées par des causes naturelles. Il n'y a jamais eu que cela.

Mais pour que les aliénés ne fussent pas considérés comme des damnés vivants, il fallait attendre que Pinel, en 1793, brisât leurs chaînes; et les sourds-muets eux-mêmes, possédés du *démon de la taciturnité*, ne devinrent des êtres humains qu'au jour où l'abbé de l'Épée s'en occupa.

Il y eut pourtant, à toute époque, de bons esprits — rares, il est vrai, — qui opposèrent le bon sens à la superstition commune. Il y fallait un certain courage. A Rome, en 1554, un bénédictin exorcisait des femmes démoniaques. Comme ces femmes étaient des juives converties, elles accusèrent leurs anciens coreligionnaires de leur avoir mis, par vengeance, le diable au corps. Le pape Jules III, alors régnant, menaça de bannir tous les juifs. Il allait signer l'édit de proscription, quand un jésuite intelligent lui démontra par des arguments théologiques qu'aucun homme n'avait le pouvoir de mettre une personne sous la puissance du démon; que si, cependant, la possession était démontrée, il faudrait n'y voir qu'une punition de Dieu. Combien de gens eussent dû, par la suite, se rappeler et méditer ces sages paroles!

Mais les hommes de science eux-mêmes luttaient bien faiblement contre l'opinion et la bizarrerie du phénomène mettait leurs raisonnements en fuite. Une femme, près de Dammartin, fut en proie, dès l'âge de huit ans, au malin esprit qui l'attachait à un arbre, au pied de son lit, à la crèche de l'étable, ou bien lui liait les deux mains si soudainement qu'on la trouvait garrottée avant d'avoir vu comment cela s'était fait. On la mena à Paris, en 1552; le docteur Pinard et

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

d'autres théologiens tentaient vainement de la soulager. Un certain Houillier, médecin, se moqua des théologiens et affirma qu'il s'agissait d'une maladie mélancolique. C'était une opinion assez sensée. Mais, pour le convaincre, on lui fit voir la fille entre deux ou trois femmes, au milieu d'un grand concours de peuple; et soudain, la possédée, poussant un cri, montra qu'elle était liée par les deux mains au point qu'on ne pouvait les lui disjoindre. Houillier en resta interdit et confessa qu'il y avait du diabolique là dedans. Voilà un médecin bien aisément converti, d'autant, dit le narrateur, que « personne ne voyoit rien hormis la fille qui voyait un nuage blanc quand l'esprit malin la venoit lier » !

Jean Wier, lui-même, le sceptique Jean Wier qui disait que le Sabbat n'était qu'un rêve, ne semble pas douter de la présence du diable au corps des possédées. Mais on tient au moins de lui une étude assez précise des effets de la possession, qu'il n'est plus besoin que d'interpréter à la façon de la médecine moderne. « Le diable, dit-il, met en cachette des vers et des insectes dans les oreilles, lesquels apparaissent ou bien s'envolent. Je les ai vus sortir hors des oreilles d'une jeune fille nommée Henriette, laquelle était misérablement tourmentée des esprits. Ce diable est merveilleusement enclin à gaster le corps par ulceres... à maistriser tout le corps et le renverser sus dessous tant et si longtemps que Dieu le permet. J'ai empesché quelquefois avec grande asseurance et résistance les violens soulevements de la jeune fille que j'ai dicte, ce que je fis par la grâce de Dieu au château de Caldembroc en Gueldre; il me falloit toutesfois tenir sus mes gardes à ce qu'elle ne me mordist en ce renversement horrible qu'elle en-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

duroit pendant lequel elle taschoit à me prendre les mains... Ce malin esprit a davantage acoustumé de transporter les corps diversement et en divers lieux et d'esmouvoir les humeurs d'iceux, de troubler la source des nerfs qui est au cerveau : à cette fin de pousser les hommes et les attirer en admiration, à deffiance, à mauvaises opinions des autres, *à menteries*, aux remedes defendus et aux meurtres, par de cruelles et inacoustumées especes de retiremens des nerfs, par un incroyable debatement, et par un bruit craquetant qui se fait dedans les assemblages des joinctures. Il peut par ce moyen retirer cruellement et contre tout ordre de nature les nerfs, et les muscles, et souventesfois esmouvoir une telle passion au corps qu'il demeure tellement droit et piqué, que le col et le reste du corps est immobile et ne se peut fléchir ni deça ni dela, mais est esgalement tendu de tous costez. Il les fait encores quelquesfois tellement retirer en devant, que la teste, le col et le reste du corps se raccourcit, cependant que les veines goselieres, qui sont entour du col, demeurent tendues à merveilles; et quelquesfois il les renverse si étrangement en derriere que la teste est cruellement retirée presque du tout sur les espaules et le dos et les cuisses encores retirées en haut. Il fait aussi paroistre ès membres du corps diversement et inegalement des especes et estranges sortes de convulsions et horribles retiremens des nerfs : il debilite à quelques uns tout le corps, tellement qu'ils ressemblent aux joinctures rompues, et mises hors du lieu par la gehenne ou autres tourmens : il fait paroistre les muscles tremblans et tressaillans : il rend la bouche et les yeux des autres tous haves et renversez : et estraint si fort l'entre deux traversant des hommes (le diaphragme)

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

qu'à peine peuvent ils retirer leur vent : et cependant il n'empesche pas beaucoup le poux des arteres : toutesfois il renverse l'estomach de plusieurs hoquets. Il avient aussi quelquesfois qu'il trompe les plus excellens Medecins, lesquels voyans les miserables accidens de ces maladies, ains plustost de ces espouvantails, essayent en vain y remedier par medicamens et rapportent le tout aux causes naturelles. »

On ne saurait décrire mieux les contractions toniques et cloniques de la grande attaque hystérique, telle que nous la constatons journellement. Le même auteur cite plus loin des possédées qui rejettent par la bouche, avec souffrance, du drap, des clous, des pierres, des pelotes de fil, des aiguilles, des cheveux, de l'encre, du bois, voire des couteaux. Plus tard, Görres, qui exagère tout, dira même qu'une possédée vomit couramment des reptiles, des batraciens, des insectes, voire des chauves-souris et des écureuils vivants que le diable lui a introduits dans l'estomac. Il y a peut-être de l'excès, mais il est véridique qu'on a trouvé, et qu'on trouvera encore de tout cela dans l'estomac distendu des hystériques, toute réserve faite au sujet des écureuils et autres volumineuses bêtes. De nombreuses observations de la clinique contemporaine ont multiplié les exemples de ces choses étranges, dont nos ancêtres pouvaient à bon droit s'étonner, puisque nous nous en étonnons nous-mêmes, en les expliquant toutefois. Car ces objets disparates ne sont point mis par le diable dans le corps des malades, ce sont elles-mêmes qui les avalent, par perversion du goût et de l'appétit.

Les démonologues décrivent encore, sur le corps des possédées, des plaques froides et insensibles, des ré-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

gions où l'on peut enfoncer des aiguilles sans éveiller aucune douleur et sans effusion de sang. C'était, pour eux, les endroits que le diable avait marqués de l'empreinte de sa griffe. Dans les procès de possession, on ne manquait pas de les chercher attentivement en piquant successivement toutes les parties du corps jusqu'à ce qu'on les eût trouvés. La « plaque froide » était la preuve irréfragable de la nature diabolique du mal. Elle n'est pour nous qu'un des symptômes ordinaires de l'hystérie, et j'ai souvent fait moi-même l'expérience de traverser de part en part les muscles du bras de personnes nerveuses à l'étonnement des assistants qui ne les voyaient marquer aucune douleur, bien que l'instrument employé fût une grosse et longue épingle à chapeau.

En résumé, l'hystérie, qui est de tous les temps, se fixa dans la formule démoniaque au XVIe et surtout au XVIIe siècle où la démonomanie était à la mode. Chronologiquement, il y eut d'abord des sorciers dont l'opinion exagéra la puissance et le nombre. L'effroi qu'on ressentait de leurs maléfices exalta les maladies nerveuses et l'ère des possédées commença quand celle des sorciers penchait déjà vers sa fin. L'obsession diabolique régnait sur le monde; on craignait de voir Satan partout et, comme il est juste, la contagion de la peur se répandit surtout dans les milieux religieux. Le fait est que l'immense majorité des cas de possession fut constatée dans les couvents de femmes. Le cas de Nicole Aubry, petite bourgeoise mariée, et autres analogues sont des exceptions.

Nulle part on ne parlait tant du diable que dans les couvents. C'était l'Ennemi, celui à qui il fallait penser à toute heure pour se garder de ses embûches. De

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

pieuses imaginations le montraient rôdant sans cesse sous les arceaux silencieux du cloître, comme un lion prêt à bondir. Le moindre manquement à la règle le faisait surgir de l'ombre. Pour être religieuse, pour avoir renoncé au siècle, on n'avait pas pour cela changé sa nature. La sensibilité, la nervosité féminine se développait plutôt, comme en serre chaude, dans cette existence sans événement que le surnaturel remplissait toute. Les âmes fortes qui s'étaient décidées, par libre choix, par goût, par vocation, pour la vie conventuelle, y goûtaient sans doute des joies sereines et s'acclimataient vite à une atmosphère créée pour elles. Mais toutes les religieuses n'étaient pas dans ce cas. Aux temps passés, on prenait souvent le voile par convenance sociale, parce qu'on était fille de qualité peu apanagée et qu'il fallait ou se faire religieuse, ou déchoir en se mariant au-dessous de sa condition. On se soumettait sans doute dignement à la nécessité, mais non sans laisser derrière soi des regrets, non sans se trouver dépaysée dans un milieu qu'on n'eût pas choisi, non sans ressentir le vide des heures. On était ainsi une proie toute désignée pour les maladies nerveuses par quoi la nature contrariée réclamait violemment ses droits. La terreur du Mal aidant, les obsessions venaient, puis les hallucinations, les idées délirantes qu'on se confiait mutuellement dans ce petit cercle féminin très étroit et jamais renouvelé. Un jour, pour une peccadille, pour un manquement véniel, on en venait à douter de soi, à douter de son salut, à se croire sous l'emprise du démon. Et peu à peu on perdait la tête... on était une possédée, puisqu'on le croyait ! Les gestes automatiques, les contractures, les contorsions suivaient, éveillant à l'entour des nervo-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Pl. XVII.

Le Chaman d'une tribu de la Sibérie Orientale, en grand costume « sorcerdotal » et tenant en mains les deux bizarres objets qui lui servent à « jeter des sorts ».

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

Pl. XVIII.

Autre sorcier de Sibérie. On trouve encore dans le Nord-Est de ce vaste territoire des tribus qui pratiquent le démonisme.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

sités toutes semblables. La contagion nerveuse est une chose connue. Introduisez dans une classe de petites filles une élève qui a des tics ou la danse de Saint-Guy ; au bout de peu de jours, toute la classe tique et se contorsionne. La même chose arrivait au couvent; une sœur nerveuse déchaînait les nerfs de toute la communauté. Et la folie de l'une enchérissant sur la folie de l'autre, le pieux enclos s'emplissait de clameurs et de caprices bizarres que tout le monde, y compris les victimes de la maladie, prenait pour des diableries. La médication intempestive des exorcismes faisait le reste.

C'est ainsi qu'au couvent d'Aix, en 1611, la maladie de Madeleine de la Palud de Demandolx contagionna plusieurs de ses sœurs dont l'une au moins la dépassa en excentricités. Pressée de nommer le sorcier qui lui avait envoyé le diable, la folle dénonça le seul homme qu'elle eût connu et qui lui eût jamais fait impression, Gaufridy, bénéficier de l'église des Accoules, à Marseille, un ami de sa famille, prêtre jovial, mais contre qui il n'y avait vraiment rien de sérieux à dire. Dans toute cette grande affaire qui passionna l'opinion, il n'y eut pas l'ombre d'un coupable, mais seulement des victimes, Madeleine elle-même torturée par son mal, et surtout l'infortuné Gaufridy, qui fut brûlé pour un crime qu'il n'avait pas commis. M. Jean Lorédan a raconté cela dans un beau livre *(Un grand procès de sorcellerie au XVIIe siècle)*.

L'affaire d'Urbain Grandier et des Ursulines de Loudun (1634) offre, avec celle de Gaufridy, de grandes analogies que les ennemis de Grandier utilisèrent pour le faire condamner, comme avait été condamné l'autre. Mais les intrigues religieuses et politiques qui l'envenimèrent lui donnèrent une plus grande célébrité.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre de Loudun, avait une autre allure que Gaufridy. C'était l'un des beaux esprits du temps, parent de Ménage. Son éloquence de prédicateur attirait de loin les foules; les dames de la plus haute société se disputaient l'honneur d'être ses pénitentes et ce succès excitait contre lui, dans le clergé régulier principalement, des jalousies, des haines occultes ou déclarées, de constantes querelles qui font curieusement penser à celle qu'immortalisa le *Lutrin* de Boileau. Il paraît bien que ces rivalités de gens d'église étaient fréquentes à l'époque. Grandier, riche, orgueilleux à l'excès, mondain et dissolu, donnait, par l'irrégularité de sa conduite, assez d'avantages à ses ennemis; il les rendit irréconciliables par son esprit caustique et processif, par le talent même qu'il dépensait à les attaquer et à se défendre. Depuis son arrivée à Loudun en 1617, son existence n'avait été qu'une longue suite de procès, au cours desquels il était tantôt emprisonné et interdit par son évêque, tantôt réhabilité et remis en possession de son siège par son archevêque, opposant juridiction à juridiction, triomphant insolemment, se faisant des partisans exaltés et des adversaires farouches.

Quand Madame Jeanne de Belciel, en religion sœur Jeanne des Anges, devint supérieure du couvent des Ursulines, on ne parlait, à Loudun, que du beau curé qui passionnait l'opinion.

Jeanne de Belciel était une de ces religieuses sans vocation dont le rang et la fortune faisaient tout le mérite. Sa famille, alliée à Laubardemont, conseiller d'État, et à M. de Bellegarde, archevêque de Sens, l'avait vue avec soulagement entrer au couvent, par un caprice de jeune fille fantasque. Ce n'est pas que l'on

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

eût eu précédemment rien à lui reprocher de positif, mais sa dissimulation, ses sautes d'humeur, sa frivolité autorisaient toutes les craintes. Il est établi par la consultation des médecins, Daniel Rogier et René Maunoury, qu'elle était *atteinte d'une affection nerveuse mal définie;* elle se plaignait notamment d'hallucinations et de cauchemars, mentait maladivement et montrait une insupportable vanité. Lorsqu'elle fut supérieure du couvent de Loudun, elle eut la curiosité de voir ce Grandier dont on parlait tant et lui fit offrir la place d'aumônier qui était vacante. Grandier refusa, et ne fit aucune visite au cloître. Jeanne de Belciel, furieuse de sa déconvenue, donna la place d'aumônier au chanoine Mignon, l'un des ennemis jurés d'Urbain Grandier. A partir de ce moment, cette femme névropathe vit toutes les nuits en songe — ou prétendit voir — ce Grandier qu'elle n'avait, en réalité, jamais vu. Justement effrayée de ces hallucinations, elle en rendit compte aux autres recluses qui se soumirent aux jeûnes et aux macérations pour écarter l'obsession, et la rendirent ainsi plus fréquente et plus impérieuse. Bientôt la maladie se propagea par contagion nerveuse à toutes les religieuses du couvent. Toutes les hallucinées *voyaient* ce Grandier qui leur était inconnu et qu'elles imaginaient d'autant plus redoutable. L'abbé Mignon, consulté, conclut au sortilège et à la possession. C'était d'ailleurs une arme inespérée contre l'adversaire qu'on voulait perdre à tout prix. Les exorcistes s'en mêlèrent, principalement un maniaque du nom de Barré, bien connu pour subodorer le diable partout. Pour frapper l'esprit de la population, on exorcisait les religieuses en public, donnant en spectacle leurs convulsions et leurs ridicules simagrées. De leurs

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

réponses inconscientes, on conclut que Grandier avait ensorcelé la supérieure par des roses maléficiées et que sept démons — dont Asmodée — étaient en elle, sans compter ceux qui habitaient le corps des autres sœurs. Plus on exorcisait, plus les phénomènes se corsaient, jusqu'au point où toute cette comédie parut tellement invraisemblable que le peuple lui-même s'en désintéressa et poursuivait de ses railleries les organisateurs du spectacle. Grandier, d'ailleurs, se défendait avec son talent habituel, prenait les prétendus diables en flagrant délit de contradiction et de mensonge, récusait les exorcistes qui se montraient en effet incapables de guérir les malades, alors que l'intervention de médecins fit cesser subitement les mystérieuses manifestations de la maladie. Le curé de Saint-Pierre se crut sauvé; ce n'était qu'une trêve.

Il eut le malheur sur ces entrefaites, dans une question toute locale (le démantèlement de la citadelle loudunoise), de prendre parti contre la politique de Richelieu, et de se mettre à la tête de l'opposition. Justement Laubardemont arrivait à Loudun avec pleins pouvoirs du cardinal pour régler cette affaire. Les ennemis de Grandier ne manquèrent pas de le dénoncer pour je ne sais quel pamphlet qu'il n'avait pas écrit et, comme par hasard, les diableries reprirent leur cours interrompu. Laubardemont, enchanté de trouver ce prétexte pour se défaire d'un séditieux, fit arrêter et inculper de magie le malheureux curé de Saint-Pierre. On fit venir deux nouveaux exorcistes, Lactance et Tranquille. Les excentricités des possédées furent portées au paroxysme. Les charges les plus invraisemblables furent admises; les fraudes les plus odieuses furent employées; tout ce qui pouvait inno-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

center Grandier était interprété à sa confusion ; les juges iniques paralysaient la défense. On produisit de faux pactes diaboliques que Grandier aurait signés de son sang ; on s'ingénia à le torturer pour trouver sur son corps les plaques insensibles, preuves irréfutables de son alliance avec le démon, et comme on ne les trouvait pas, on les supposa. Urbain Grandier, mis à la géhenne et condamné au feu, supporta le supplice avec grandeur d'âme en protestant de son innocence.

Sa mort lui fit des partisans et l'opinion générale le réhabilita. D'autant que les diableries se continuèrent quelque temps après sa disparition et atteignirent de si ridicules exagérations qu'on s'en moquait ouvertement. D'illustres personnages faisaient le voyage de Loudun, mus par la curiosité de voir les possédées, et en rapportaient de quoi affermir leur incrédulité. Voiture y fut, et Ménage, et la marquise de Sablé, et l'abbé d'Aubignac, et Mademoiselle de Rambouillet... Ils ne firent qu'en rire. Le comte du Lude feignit d'avoir des doutes sur l'authenticité de reliques conservées dans sa famille et fit mettre sur la tête d'une possédée la cassette qu'il prétendait les contenir et qu'il avait en réalité remplie de plumes et de poils. Le diable affirma par des hurlements que ces reliques de perdreaux et de lièvres étaient bien celles d'un saint ! Il n'en fallait pas tant pour discréditer tout à fait les diables de Loudun dans le milieu des gens d'esprit. Jeanne de Belciel retint pourtant l'attention des personnes superstitieuses par de faux miracles ; on lui empruntait sa chemise pour des guérisons mystérieuses ! Cette détraquée, ayant épuisé les ressources de l'illusion diabolique, se refusait à rentrer dans le silence ; elle prétendait désormais à la sainteté ! Sa

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

maladie nerveuse d'ailleurs ne guérit point; elle mourut en 1665, comme des médecins auraient pu s'y attendre, *paralysée d'un côté*. Quant aux bourreaux d'Urbain Grandier, on pourrait dire que leur iniquité ne leur porta pas chance. Lactance décéda dans les convulsions, comme Grandier le lui avait prédit, un mois après le supplice de l'innocent. Tranquille succomba à la folie furieuse; Laubardemont, méprisé de tout le monde, s'éteignit de solitude et de chagrin, de remords peut-être.

L'histoire de Madeleine Bavent et des possédées de Louviers; celle de Catherine Cadière, à Ollioules, qui accusa Girard en 1730 comme Madeleine la Palud avait accusé Gaufridy et Jeanne des Anges Urbain Grandier, ne sont que des rééditions avec variantes. Le procès de Girard fut au moins le dernier du genre et, l'esprit des juges étant quelque peu changé, Girard fut acquitté.

Aussi bien, chaque cas de possession fournirait la matière d'un volume, et rien qu'avec les relations des phénomènes démoniaques observés durant l'espace de ce siècle de Louis XIV où naquit pourtant la pensée moderne, on remplirait une bibliothèque. Il y eut des possédées en foule et partout. Le paroxysme de l'épidémie fut sans doute atteint à Auxonne, en 1662, où l'on vit toute une population féminine, des nobles et des roturières, des religieuses et des laïques, des catholiques et des protestantes, des jeunes et des vieilles délirer à l'envi, aboyer, se contorsionner, et cela pendant dix années consécutives! Dans leur fureur hystérique, ces femmes se raidissaient, se courbaient en arc de cercle, se frappaient sans se faire de mal bien que leurs violences fussent inouïes et leurs forces décu-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

plées, comme, plus tard, les convulsionnaires de Saint-Médard. Elles étreignaient sans se brûler des charbons enflammés et vomissaient de la cire, des cheveux, des morceaux de drap, des animaux vivants. L'une d'elles, Denise Parisot, arrêtait à volonté les pulsations de ses artères et s'enfonçait des épingles sous les ongles, sans douleur ni épanchement sanguin. Elles montraient la plus grande horreur des choses saintes, tombaient en fureur à l'approche des reliques et désignaient sans se tromper le saint dont elles provenaient. Un évêque leur imposait les mains : elles criaient qu'on les brûlait; on leur donnait la communion : elles se roulaient en hurlant pendant une demi-heure. Il paraît qu'elles prophétisaient et qu'elles possédaient le don des langues, comprenant subitement le latin ou tout autre idiome qu'elles n'avaient pas appris... Ces faits furent attestés par quatre évêques et quatre docteurs en Sorbonne, qui, d'ailleurs, enquêtèrent sur les mœurs de ces femmes et les trouvèrent absolument irréprochables.

Aucun de ces phénomènes qui épouvantaient nos pères ne nous fera plus désormais crier au diable; non pas même ce curieux don des langues. Car les pièces de l'enquête nous disent aussi que les possédées d'Auxonne connaissaient les pensées de leurs exorcistes avant qu'elles ne fussent exprimées, miracle que l'hypnotisme et la suggestion reproduisent couramment; et si elles lisaient la pensée de ceux qui leur parlaient latin, il n'y avait point d'empêchement à ce qu'elles y répondissent.

La dernière page du roman des possédées a été écrite dans les cliniques. Il n'y faut plus revenir.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE IX

LES PROCÈS DE SORCELLERIE

Origine des procès de sorcellerie. — Procès de Gilles de Retz. — La grande épidémie du seizième siècle. — Comment étaient jugés les sorciers.

En suivant mon chemin à travers la forêt des superstitions magiques, j'ai essayé d'analyser ce que j'y rencontrais et de grouper dans un certain ordre logique des aberrations qui, par définition, ne sont qu'illogisme et désordre. J'ai montré la persistance d'un vieux fonds de merveilleux grossier qui remonte aux origines de l'homme et qui s'accroît de dogmes défigurés, provenant des cultes successifs et successivement abandonnés au profit d'une religion plus haute. Cette religion même (je parle de celle du Christ), par ses symboles incompris, par les adultérations que les hérésies apportèrent à sa doctrine, donna des forces nouvelles, une forme définie et redoutable à la folie magique. Elle n'en fut pas responsable, mais l'ignorance et la grossièreté des foules la compromirent trop souvent. Ce qu'on peut regretter, c'est que la so-

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

ciété chrétienne qui anathématisait les sorciers, ne les condamna qu'au nom de la morale, alors qu'il fallait aussi les condamner au nom de la raison. Elle ne mit pas en doute leurs vains prestiges. Elle dit : « C'est mal ! » Elle devait dire : « C'est faux ! » Ce mot-là qu'il fallait dire, la science a fini par le prononcer et, partout où il a été entendu, la magie est morte. C'est un grand service que la raison humaine a rendu à la foi, dont elle n'est pas l'ennemie, quoi qu'on pense.

Tout est faux, dans la magie. Il n'est pas vrai qu'elle puisse évoquer des esprits et leur livrer le corps de ses victimes ; il n'est pas vrai qu'elle puisse changer la forme ou l'abolir. Elle ne guérit pas, elle ne blesse ni ne tue, elle ne découvre pas les choses cachées et ne fait pas parler les morts. A part sans doute une certaine époque de collusion avec les révoltés et les hérétiques, il n'est pas vrai que les sorciers se soient jamais rassemblés ; car les sorciers furent des fous isolés quoique d'une espèce commune, et c'est le propre des fous de rêver chacun à part. La démonopathie est une névropathie, l'illusion satanique un délire systématisé que la terreur a fait naître. L'idée du diable obsédant des populations entières, y compris les juges, a réalisé en certains siècles une épidémie formidable dont les sorciers — je ne parle pas des imposteurs — et les possédées furent les victimes. Tout ce qui, dans ces temps-là, dépasse les frontières des phénomènes naturels, ces gens-là l'ont rêvé.

Ce qui n'est pas un rêve, ce sont les meurtres et les crimes de toute nature commis par les sorciers : un fou peut bien être, et est souvent en effet un criminel de droit commun. Par là se légitime l'intervention du juge. Mais comment ceux qui jugeaient les sorciers

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

auraient-ils pu doser exactement leur responsabilité et le châtiment dû à leurs crimes, puisqu'ils partageaient les idées fausses qui les leur avaient fait commettre et mêlaient tout autant qu'eux l'imaginaire au réel? Parmi les milliers de malheureux qui furent condamnés par jugement de cour à la mort infamante du bûcher, les véritables malfaiteurs ne font sans doute qu'un tout petit groupe. Aux plus nombreux, on fit grief de sortilèges illusoires, c'est-à-dire qu'on les condamna pour des *intentions de nuire* qui ne pouvaient pas naturellement être suivies d'effet; beaucoup furent punis simplement pour avoir rêvé tout éveillés et pour avoir raconté leurs rêves.

Au cours de mes études sur les diverses manifestations de la magie noire, j'ai cité des faits typiques propres à les illustrer, et comme tous ces faits m'étaient révélés par les ouvrages des démonologues et les annales judiciaires, j'ai dû parler incidemment des procès de sorcellerie. Le moment est venu d'envisager historiquement ces procès en eux-mêmes et d'en dégager la physionomie.

Une chose très significative, c'est qu'il n'y eut pas à proprement parler de procès de sorcellerie dans les commencements du moyen âge. Assurément le sorcier existait et l'opinion le jugeait condamnable, tant à cause de sa *nuisance* qu'à cause de ses offenses à la religion. La loi salique édictait une amende, un *wehrgeld,* contre le jeteur de sorts qui avait nui; plus tard chaque pays le punissait suivant ses coutumes, mais sans spéciale procédure. C'était un malfaiteur ou un sacrilège tout semblable aux autres et l'attention du public n'était point attirée sur lui. Les premiers documents précis se rapportant à des actions judi-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

ciaires contre les magiciens, en France, sont fournis par le Registre criminel du Châtelet, de 1389 à 1392. Il s'agit de petites affaires d'envoûtement qui n'eurent pas une très grande publicité et qui ont été signalées plus haut, un peu postérieurement à des causes célèbres (Guichard, Enguerrand de Marigny, les Templiers, Robert d'Artois, etc.) qui relèvent plutôt de la politique et dont la magie ne fournit que le prétexte.

Les poursuites pour crime de magie se multiplièrent au xve siècle, devant des tribunaux d'abord exclusivement ecclésiastiques. L'Inquisition avait été fondée pour connaître des hérésies et des offenses contre la foi. L'Église confondait les sorciers avec les hérétiques, ce qui n'était point tout à fait une erreur à l'origine si c'en fut une par la suite. Mais les hérésies étant vaincues, dispersées depuis longtemps déjà, on commença à répandre cette idée fausse, qui motiva les excès du siècle suivant, que les sorciers formaient une secte organisée et très nombreuse, avec des cérémonies, des assemblées, un règlement spécial et des signes de reconnaissance. On peut avancer sans crainte que cette opinion dénuée de tout fondement ensemença le monde de terreurs et de folies, pour deux cents ans. Le sorcier existait à peine; on en fit un épouvantail. Il convient d'ailleurs de faire peser sur les tribunaux civils — en France, du moins — toute la responsabilité des singuliers jugements portés contre les magiciens, à l'époque de la grande épidémie. La juridiction ecclésiastique fut entièrement dépossédée, au profit de la juridiction civile, dès le commencement du xvie siècle. Ce sont des juges séculiers qui allumèrent les innombrables bûchers sur quoi périrent tant de pauvres hallucinés; et si, hors de France, les juges ecclésiastiques

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

restés en fonctions n'agirent pas différemment, c'est le signe que toute la génération péchait également par ignorance et qu'il ne faut point, par esprit de parti, innocenter une magistrature pour charger l'autre. Jean Bodin, magistrat laïque, reprochait aux ecclésiastiques leur indulgence !

Je n'évoquerai point, parmi les causes célèbres du xve siècle, l'inique procès de Jeanne d'Arc. L'accusation de sorcellerie n'y parut, suivant l'expression juridique, que comme un ornement de la cause, *ornamentum causæ*. Ce fut un procès politique, un fait de guerre. Mais tout autrement instructif est le procès de Gilles de Retz, parce qu'il fut jugé devant un tribunal mixte, mi-ecclésiastique, mi-séculier, une cinquantaine d'années avant que la compétence en matière de sorcellerie ne fût attribuée définitivement et sans partage aux justices seigneuriale et royale.

Le tribunal ecclésiastique avait à apprécier les infractions au droit religieux et canonique, l'hérésie, le sacrilège, les pratiques des sciences maudites, etc... Jean de Malestroit, évêque de Nantes et chancelier de Bretagne, homme d'une très grande conscience et d'une vertu renommée, le présidait, ayant à ses côtés le dominicain Frère Jean Blouyn, délégué du Grand-Inquisiteur de France, esprit droit, judicieux et énergique. Le curé de Saint-Nicolas de Nantes, Guillaume Chapeillon, remplissait les fonctions de promoteur, c'est-à-dire d'accusateur; et les évêques du Mans, de Saint-Brieuc et de Saint-Lô, l'Official de Nantes étaient juges assesseurs avec Pierre de l'Hospital, président de Bretagne, qui devait diriger ensuite les débats civils. Les magistrats inquisitoriaux ne condamnaient qu'à la peine unique de l'excommunication.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

La connaissance des crimes de droit commun, tels que les assassinats d'enfants, relevait des juges séculiers, présidés par Pierre de l'Hospital, qui, seuls, infligeaient les châtiments corporels. La présence du magistrat civil parmi les juges d'église assurait l'unité à ce procès en partie double; les jugements seuls étaient distincts.

Les débats s'ouvrirent au château de Nantes où le Maréchal avait été enfermé et durèrent du 19 septembre au 25 octobre 1440. Après avoir reconnu la compétence de ses juges, alors qu'il ignorait toute l'étendue de l'accusation portée contre lui, Gilles de Retz se débattit contre eux, au cours de longues audiences, niant d'abord tous les faits reprochés et injuriant le tribunal. Cependant, comme le promoteur, piqué, protestait de la bonne foi de l'accusation et jurait solennellement n'avoir rien dit que de conforme à la vérité, invitant l'accusé à proférer un serment semblable, l'accusé, qui avait tant de crimes sur la conscience, s'y refusa. Il n'osait faire un faux serment!

Le 13 octobre, on lut l'acte d'accusation. Guillaume Chapeillon énumérait les méfaits de Gilles : sacrilèges, tentatives d'évocations diaboliques, meurtres rituels d'enfants, accompagnés de ces autres crimes « qui souillent l'air que l'on respire »; orgies, profanation de la messe et des autres offices de l'église, lectures de livres prohibés, rechutes qui font de l'accusé un relaps, invasion à main armée dans une église et outrages à un clerc. Il dénonçait le Maréchal comme hérétique, relaps, débauché, invocateur des esprits malins, devin, meurtrier d'enfants, pratiquant les arts magiques, apostat, idolâtre, sorti et pensant mal de

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

griefs imaginaires, invoquer aucun de ces délits d'intention qui suffirent plus tard à motiver les sentences capitales des magistrats du XVIe siècle. Même le tribunal ecclésiastique s'abstint prudemment de prononcer pour ou contre la possibilité des évocations et l'efficacité des sortilèges; il ne jugea que les *tentatives* contraires au dogme et aux préceptes de l'Église et n'infligea, pour des fautes spirituelles, que des châtiments spirituels, en quelque sorte des peines exclusivement *disciplinaires*. Le supplice de Gilles de Retz fut commandé par la justice ducale pour des crimes certains, des attentats contre les personnes, qui tombaient sous le droit commun et que nos magistrats contemporains n'eussent pas appréciés ni punis différemment. Il faut également noter que tous les témoignages furent recherchés et entendus avec le plus grand souci d'équité et que les aveux du criminel ne lui furent arrachés ni par la violence physique ou morale, ni par des ruses inavouables. Enfin l'on ne vit point, au cours des débats, ces manquements à la dignité des juges, ces zèles excessifs que motivent la terreur et la haine, mais bien au contraire une certaine pitié miséricordieuse qui est comme l'ornement de la fermeté. L'on me dira peut-être que le bon sens et la droiture sont des qualités trop élémentaires pour valoir des éloges à des magistrats. D'accord, mais la haute valeur des juges de Nantes, en 1440, méritait d'être opposée aux erreurs des bourreaux de l'âge suivant.

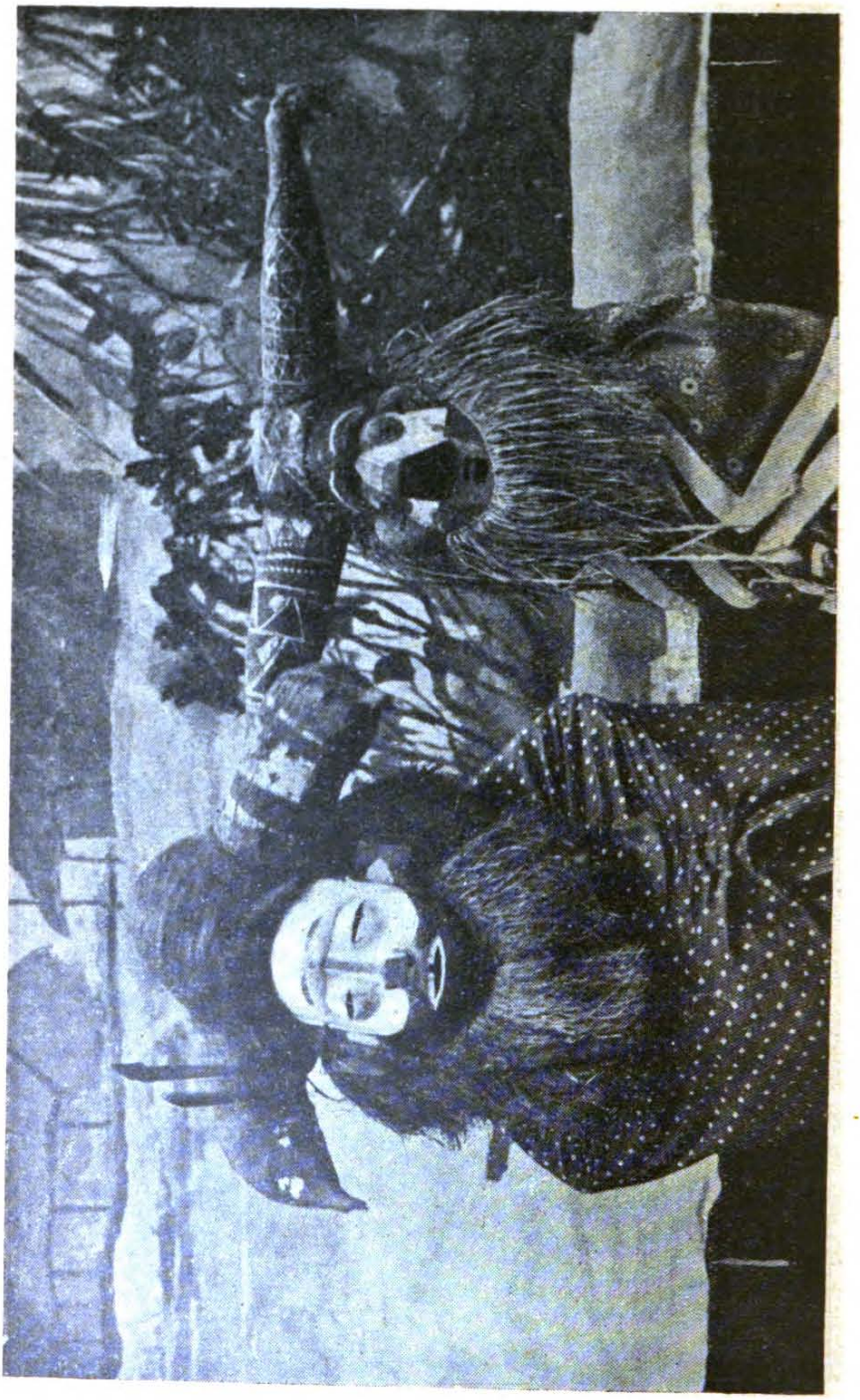
Vers 1460, l'existence d'une prétendue secte satanique commença à être universellement admise. Vers 1500, en France, les juges séculiers eurent la compétence exclusive des affaires de sorcellerie. Avant comme

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Les sorciers sont nombreux et puissants au Thibet, dont la population est primitive et crédule.
Ils évoquent les esprits au cours de danses où ils portent des masques hideux.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY



La sorcellerie est pratiquée dans toute l'Afrique Équatoriale.
Voici deux « gri-gris » du Lagos en costume de cérémonie, avec leurs masques impressionnants.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

après ces dates, la tendance générale était d'accuser de pacte avec le démon les hommes exceptionnels, les inventeurs, les chimistes, etc. La foi étant divine, la science était, par opposition, plus ou moins nettement considérée comme diabolique. Des théologiens comme Albert le Grand, voire saint Thomas d'Aquin; des papes comme Sylvestre II et Grégoire VII; des savants comme Trithème, Agrippa, Raymond Lulle, tous ceux dont l'intelligence devançait les temps eurent toujours à se défendre contre l'odieuse accusation. Mais, surtout à partir de cette fin du xve siècle, on vit des sorciers partout et l'opinion eut tout pouvoir de les faire déférer aux tribunaux qui brûlaient beaucoup et ne relâchaient guère. Les livres de démonologie s'accumulent. Jean Bodin publie, en 1580, sa *Démonomanie des Sorciers;* Nicolas Remigius, sa *Démonolatrie*, en 1595; Del Rio, ses *Controverses Magiques*, en 1599; Boguet, son *Discours exécrable des Sorciers*, en 1602; De l'Ancre, en 1613, son *Tableau de l'Inconstance des Mauvais Anges* et, en 1622, son *Incrédulité et Mescreance du Sortilege...*, etc. Tous ces ouvrages, écrits par des juges, bourrés de rêveries insanes, nous révèlent d'ahurissantes procédures et de monstrueuses hécatombes.

En 1515, on brûle à Genève 500 sorcières en trois mois; à Bamberg, 600; à Wurtzbourg, 800. Grillaud, à Arezzo (1520), avoue 1.770 condamnations à mort. En France, le parlement de Toulouse, par un seul arrêt, alluma 400 bûchers. Nicolas Remigius, de Nancy, écrivait : « Ma justice est si bonne que, l'an dernier, 16 sorcières se sont tuées pour ne pas passer par mes mains. » Il n'en fit pourtant brûler, en seize ans, que 800, ce qui, par comparaison, peut sembler

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

modeste. Le même Remigius, halluciné, croyant l'Europe infestée de sorciers, voulait prêcher une croisade contre eux. Sa folie devint telle qu'il termina sa carrière *en s'accusant lui-même de sorcellerie*, ce qui est un comble! et qu'il fut brûlé sur ses propres aveux. Boguet, juge à Saint-Claude, commanda 600 supplices en 1602, et De l'Ancre tout autant, dans le Labourd, en 1609. Jean Bodin disait que les sorciers d'Europe pouvaient refaire une armée de Xerxès (1.800.000 hommes!) et souhaitait de les trouver réunis pour en finir d'un coup avec eux. J'ai sous les yeux une liste des procès de sorcellerie jugés en France depuis 1390 jusqu'à 1738. Il y en a plus de 500; beaucoup de ces procès amenaient à la barre des centaines d'accusés; et la liste n'en est, à coup sûr, pas complète. Les provinces où la moisson fut la plus abondante sont la Lorraine, la Normandie, la Franche-Comté, le Dauphiné, la Gascogne, la Flandre, soit que la contagion y sévît régulièrement, soit que les magistrats y fussent plus zélés. Le paroxysme de la maladie fut atteint dans les soixante années qui séparent 1580 de 1620.

Les juges ordinaires des procès de sorcellerie étaient les lieutenants de bailliage et les seigneurs haut-justiciers; le parlement intervenait en appel. Dans des cas exceptionnels d'affaires collectives ou qui intéressaient plus ou moins la politique, le Parlement ou le roi dessaisissait le juge ordinaire et conférait tout pouvoir à des commissaires délégués. C'est ainsi que la grande affaire des sorciers du Labourd (1609) fut jugée par les conseillers Despagnat et De l'Ancre; celle d'Urbain Grandier, par Laubardemont; celle des Poisons (1676), par La Reynie.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Nous rappellerons que le pacte démoniaque était admis comme base de toute sorcellerie. Ce pacte est *exprès* ou *tacite*. Toute personne qui fait les œuvres du démon est réputée par cela même, n'y eût-il aucun engagement écrit, avoir accepté son vasselage. La conséquence du pacte est le reniement du baptême. Il était convenu que Satan effaçait la trace des onctions baptismales et y substituait sa marque, le *punctum diaboli,* reconnue à son insensibilité. Le pacte obligeait le sectateur du diable à assister à des réunions où les cérémonies officielles étaient parodiées, et à accomplir des crimes et des maléfices. Cette nuisance du sorcier devait originairement, et raisonnablement, entraîner seule les poursuites; mais on fut entraîné à incriminer non seulement les œuvres, mais, en quelque sorte, le caractère même du sorcier, ses relations prétendues avec ses congénères et avec les esprits.

L'instance était introduite soit à la suite d'une plainte de la victime maléficiée, soit après une enquête spontanée et discrète du juge contre les suspects désignés par l'opinion publique. Toute personne pouvait dénoncer un sorcier; les dénonciations anonymes étaient reçues. Aucun dénonciateur n'était tenu de prouver la véracité de ses allégations et, au XVIIe siècle, il y en eut même qu'on rétribua. Les ecclésiastiques faisaient en chaire des *monitoires* obligeant les fidèles à signaler les sorciers de leur connaissance. Enfin on tenait le plus grand compte des indications de complices vrais ou — plus souvent — supposés.

L'indice le plus léger motivait l'arrestation : il suffisait d'avoir un sorcier parmi ses ascendants, d'avoir eu une conversation avec un individu louche, de s'être promené nuitamment près d'un cimetière ou des

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

fourches patibulaires. La laideur rendait suspect. Boguet faisait arrêter les gens dont le nom lui semblait « extravagant et peu honnête » ; il conduisit jusqu'au bûcher certaine femme, pour la seule raison que la croix de son chapelet était ébréchée, ce qui, à défaut d'autre preuve, lui parut un signe certain de pacte diabolique. Telle autre accusée dut son arrestation à une tendresse immodérée pour les chats errants. Enfin le bruit commun, toujours d'après Boguet, était « presque infaillible en matière de sorcellerie ». On pouvait arrêter un suspect en tout temps et en tout lieu, même la nuit, même le dimanche, même dans le lieu saint. Il ne trouvait d'asile nulle part; aucune restriction de la loi ne le protégeait. Aucun bruit, aucune protestation ne s'élevait dans l'assistance, pour qui l'arrestation était déjà une présomption de culpabilité. Et, le seuil de la prison une fois franchi, il était exceptionnel qu'un inculpé fût relâché complètement absous. Ceux qui y entraient laissaient toute espérance.

En même temps, les plus grandes précautions étaient prises pour empêcher le diable de défendre et de sauver ses adeptes. Car il était avéré que les magiciens noirs portaient communément sur eux des onguents qui rendent insensible à la torture, des *pactes de taciturnité* qui ferment la bouche aux aveux, des moyens occultes de fuir et de se suicider. Ne vit-on pas souvent le diable étrangler de ses mains des prisonniers pour leur éviter le supplice! Aussi les dépouillait-on sans retard de leurs vêtements et soumettait-on toutes les parties de leur corps à de méticuleuses investigations. Une prompte visite domiciliaire saisissait chez eux tous les objets douteux, poudres, pommades, balais, cheveux, os, crapauds, etc.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Un premier interrogatoire portait sur l'ascendance du prévenu, sur la provenance et l'usage des objets saisis dans sa demeure. On notait ses attitudes, d'ailleurs avec une telle prévention d'esprit qu'elles étaient, quelles qu'elles fussent, tournées à sa confusion. On recueillait, en outre, ses aveux spontanés. Bodin avait accoutumé de lui promettre fallacieusement l'élargissement et la vie sauve, estimant que mentir à un mécréant est chose permise. Del Rio, qui avait plus de scrupules, se retranchait derrière la restriction mentale et jurait patelinement au sorcier docile de lui faire bâtir, en récompense de ses aveux, « une maison neuve », en sous-entendant que cette maison serait un bûcher.

Trois preuves étaient requises : le *fait notoire et permanent,* les *témoignages* et l'*aveu.*

Le fait notoire et permanent de sorcellerie n'existait pour ainsi dire jamais. Mais on acceptait pour tel des choses aussi peu probantes qu'il est possible. Il est évident que des juges qui croyaient d'avance aux maléfices, au sabbat, à la secte des sorciers, devaient facilement tout interpréter dans le sens de leurs croyances. L'inculpé expliquait-il malaisément ses sorties nocturnes, — et il ne les expliquait jamais au gré de ses juges, — il devenait établi qu'il fréquentait le sabbat. Avait-on découvert sur lui ou dans sa maison des barbouillages incompréhensibles, c'était un pacte ; y avait-on trouvé des pâtes, des remèdes, des os, des cheveux, on ne doutait plus qu'il ne s'en servît pour des maléfices. D'autant que l'Église interdisait formellement d'expérimenter les effets des substances suspectes, pour la raison que les charmes magiques ne sauraient réussir que par l'intervention du démon et

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

que, tenter une expérience, c'eût été l'appeler à son aide. Tout objet d'usage inconnu était donc magique *a priori,* sans contrôle possible.

Un autre fait notoire et permanent était, quand on pouvait la trouver, la marque ou *sigillum diaboli.* La recherche en était longue et difficile. On découvrait le corps du sorcier, on le rasait, on le piquait méticuleusement d'aiguilles en tous endroits. « Quelle que soit toute trace à la peau, si minime soit-elle, dit Jacques Fontaine, professeur à l'Université d'Aix, du moment qu'elle est insolite, c'est-à-dire que chacun n'en porte pas également, — elle doit être tenue en crainte. » L'éraillure en coup d'ongle dénote la possession récente; une tache brune ou un épaississement, la possession ancienne. Une rougeur avec œdème, une tache noire et surtout velue, sont des signes éminemment diaboliques. S'il y a insensibilité, la preuve est accablante. « Une accusée, dit Boguet, portait à la cuisse gauche une enfonçure de la largeur d'une tête de clou quarré où l'on introduisit une épingle de fil de fer de bonne grosseur, de la longueur de trois petits doigts, sans que l'accusée en sentît aucune chose, sans qu'il en sortît sang quelconque ni que l'épingle en sortît ensanglantée. » Le sorcier Jean de Vaux portait un petit chien noir insensible dans le dos; Guillaume Proby, au cou, un petit denier brun; la Belcuenotte, brûlée à Besançon, une tache saillante au-dessous du nombril... En somme, il s'agit de nœvi, de verrues, de lentilles, de tannes, de loupes, de plaques d'urticaire ou de sclérodermie, de cicatrices, et surtout de plaques anesthésiques habituelles aux hystériques. Quelquefois la marque était bien cachée, entre les lèvres, sous la paupière, etc. et il fallait toute la sagacité et la patience

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

de l'opérateur pour trouver quelque chose d'insolite. Les juges iniques d'Urbain Grandier, désespérant de découvrir quoi que ce fût, feignirent de le piquer mais n'en firent que le simulacre ; après quoi ils s'écrièrent qu'il n'avait rien senti et que leur conviction était faite. Trois-Échelles, sorcier du Maine, condamné en 1621, et gracié sous condition qu'il dénoncerait les personnes qu'il rencontrait au sabbat, les reconnaissait à des marques insensibles de la forme d'une patte de lièvre, ou plus simplement encore, en les regardant entre les deux yeux. On fut, par parenthèses, obligé d'arrêter ses révélations qui compromettaient trop de gens, et des plus haut placés. En 1644, dans l'affaire des sorciers de Bourgogne, un berger, qu'on nommait le Petit-Prophète, dénonçait sur l'inspection des prunelles des yeux. Au demeurant, s'il n'y avait pas de marque, l'accusé n'en devait point prendre sujet d'espérer ; car si la marque est un signe positif de sorcellerie, l'absence de marque ne prouve rien de contraire. Les juges savaient bien, parbleu ! que le Diable efface les marques quand il lui plaît, pour sauver les gens qu'il aime. Les plus grands sorciers, dit Boguet, sont ceux qui ne sont pas marqués ! ! ! Claude Deffay, procureur du roi à Ribemont, vit la marque de Jeanne Hervilliers, sorcière, « et le jour ensuyvant, la marque se trouva effacée ». En résumé, si vous êtes marqué, vous êtes un sorcier dangereux ; si vous ne l'êtes pas, vous êtes beaucoup plus à craindre ! Tirez-vous de là.

Enfin l'épreuve de la pesée était considérée comme très significative. Je ne sais trop quelle théorie avait conduit les démonologues à penser que les sorciers, habités de l'esprit satanique, étaient beaucoup plus

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

légers que les autres êtres humains de même taille et de même corpulence. « Une sorcière même obèse, dit Del Rio, ne saurait peser plus de 14 ou 15 livres. » Par une conséquence du même principe, certains tribunaux — l'usage n'était point général — soumettaient les accusés à l'expérience de l'immersion. Ceci se passait principalement en Flandre et en Allemagne. Toute liée qu'elle fût, la sorcière ne coulait jamais au fond, disait-on. En France, les juges de Braguelone ayant imposé cette épreuve à une patiente en 1641, celle-ci mourut noyée. On commençait à en revenir de ces histoires de sorciers ; le Parlement déclara les magistrats coupables d'homicide et les condamna bel et bien à mort. En 1707, on pesait une sorcière en Angleterre, et comme on la trouvait trop légère pour être innocente, elle allait être condamnée. Un homme d'esprit eut l'idée de proposer qu'on la plaçât dans l'un des plateaux d'une balance, et la Bible dans l'autre. Naturellement, l'inculpée pesait plus lourd que la Bible. « Si la légèreté est diabolique, proclama triomphalement l'homme d'esprit, une sorcière ne saurait avoir plus de poids que le Livre divin. » La femme fut acquittée. Quelles ruses subtiles ne fallait-il pas inventer pour arracher au bourreau ses victimes !

La seconde preuve dont on arguait contre les sorciers était fournie par les témoignages. Tous les témoins étaient reçus, quoique peut-être on leur accordât des valeurs diverses. Les parents étaient appelés à déposer contre leurs parents, les serfs contre leurs maîtres, les laïcs contre les prêtres et réciproquement. Bodin conseille de faire accuser les sorcières par leurs filles d'un âge tendre ; et, de fait, on vit des bambins de sept ou huit ans dont les paroles inconsidérées

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

firent condamner leurs mères au dernier supplice. La déposition d'un ennemi mortel, d'une possédée sans raison, des mots vagues échappés à un fou servaient de preuves. Les personnes notées d'infamie pouvaient être appelées en témoignage, pour cette raison qu'on « ne saurait rien autrement du sabbat, où ne vont pas les honnêtes gens ». Nous avons déjà remarqué que les dénonciations faites par des condamnés au moment de la mort prenaient aux yeux des juges une considérable valeur. On trouvait d'ailleurs légitime de violenter les témoins pour forcer leurs dires et, ce qui révolte particulièrement la conscience moderne, il n'était pas donné à l'accusé connaissance des témoignages apportés contre lui.

Quant aux aveux, dernière preuve, ils étaient obtenus presque immanquablement, grâce à un effroyable machiavélisme. Le juge usait d'abord d'insinuations douces et astucieuses, entourait le prévenu d'embûches savamment dressées. Des compagnons de cachot étaient postés pour recueillir toutes les paroles compromettantes et pour les dicter au besoin. Le courage du malheureux s'usait peu à peu à lutter contre toutes les ruses d'une argumentation captieuse et scolastique. On le confrontait sans relâche avec des inconnus qui, soit mauvaise foi, soit folie, le désignaient pour leur complice. Il prenait l'air affolé du gibier traqué; perdait, par suggestion, de jour en jour, la certitude de son innocence. S'il résistait, les rigueurs de la détention s'augmentaient progressivement, la nourriture se raréfiait, le sommeil était troublé par des ordres brusques et inattendus. On le mettait aux fers, sans lumière, dans un terrible isolement qui achevait de ruiner sa raison.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Puis les menaces intervenaient. L'attitude du prisonnier devenait hésitante devant son juge. Il se contredisait, il ne savait plus. Ses variations étaient prises comme indices. Paraissait-il audacieux? on le disait cynique; suppliant et humilié? c'était le remords qui le tenaillait. La misère le poussait-elle à la manie furieuse et au blasphème? le diable s'agitait en lui. Ses larmes étaient compromettantes; mais s'il gardait les yeux secs, le lieutenant de Ribemont disait que c'était une forte présomption de culpabilité et que certains sorciers ne pouvaient que verser trois pleurs de l'œil droit. Il ne lui servait de rien de dire qu'il ne croyait pas aux sorciers : c'était les justifier; et s'il invoquait un alibi, on lui répondait tout simplement que, les suppôts du diable ayant le pouvoir d'être en deux endroits à la fois, son excuse n'était point valable. Quoi qu'il dît ou fît, les interrogatoires aboutissaient à un commencement de preuve justifiant la torture.

La torture ou la *question,* en France, était triple. Il y avait le *chevalet :* le patient étant couché sur le dos, on lui ingurgitait de l'eau, à l'aide d'un entonnoir, jusqu'à ce que son corps n'en pût contenir une goutte de plus. Et l'on ne se doute pas de ce qu'un estomac distendu peut contenir de liquide! « Tant d'eau, gémissait la Brinvilliers, pour un corps si petit! » Il y avait les *brodequins;* c'était des planches de chêne attachées aux jambes par des courroies serrées. On forçait le serrage en enfonçant des coins à coups de maillet, entre les planches. Au troisième coin, les os étaient broyés. Il y avait enfin l'*estrapade :* on suspendait l'accusé par les poignets et on le chargeait aux pieds de poids de plus en plus lourds jusqu'à faire craquer les articulations. Et durant le supplice, le juge

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

interrogeait, harcelait sa victime de questions jusqu'à ce que, vaincue par la douleur, elle avouât tout ce qu'on voulait lui faire dire. Imaginez même un innocent, épuisé déjà par la torture morale d'une interminable instruction, affolé par le cachot, l'inanition, l'insomnie ; imaginez cette loque humaine distendue par vingt litres d'eau, broyée par les brodequins, les membres arrachés par l'estrapade... Et ne vous étonnez pas de ses aveux. Pourtant il y eut des sorciers endurants, soit qu'ils fussent naturellement anesthésiés par une maladie nerveuse, soit qu'ils possédassent une merveilleuse énergie, qui restaient muets sous la torture. Ceux-là étaient soupçonnés d'avoir fait avec le diable le pacte de taciturnité !

Il faut dire, à la décharge des magistrats, que la confession arrachée par la torture n'était valable que si elle était postérieurement confirmée. Mais, lorsque l'accusé revenait sur ses aveux, il n'était point quitte. On guérissait ses plaies et on le torturait de nouveau. Les forts subissaient la torture jusqu'à trois fois. Il était d'usage qu'une troisième rétractation entraînât l'acquittement. Mais l'énergie humaine pouvait-elle aller jusque-là ?

Ensuite venait le jugement. Il n'y avait pas de plaidoyer. Un avocat qui se fût hasardé à défendre un sorcier eût bientôt pris sa place au banc des prévenus ; cela aussi était un crime. La sentence était prononcée par sept juges. Ils n'acquittaient pour ainsi dire jamais ; rarement ils traduisaient leurs doutes par une absolution provisoire... et ce *provisoire* n'était jamais *définitif ;* au moindre soupçon la main de la justice s'abattait de nouveau sur le suspect, et, cette fois, ne le lâchait plus. Quelquefois le châtiment se bornait à

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

l'exposition publique sur le pilori, à l'amende, à la bastonnade, au bannissement. Normalement, presque toujours, un procès de sorcellerie se terminait par le supplice du feu, avec ou sans strangulation préalable. On brûlait même des tout petits. De l'Ancre disait qu'un enfant de six ans pouvait être déjà un sorcier conscient et punissable.

Et le sorcier n'était pas aussitôt délivré par la mort. Ainsi qu'un vendangeur remet le marc de raisin, déjà épuisé de suc, sous le pressoir, pour en extraire jusqu'à la dernière goutte, on reconduisait, avant l'exécution, le condamné à la torture pour qu'il lâchât encore le nom de quelque complice oublié. Cela s'appelait la *question préalable*. En cette occasion, le malheureux, n'ayant plus rien à perdre, livrait tous ses ennemis, compromettait de grands seigneurs, des personnes royales. Il y gagnait parfois le soulagement d'une mort plus prompte : les personnes intéressées à son silence corrompaient le bourreau pour qu'il l'achevât, comme par maladresse, avant qu'il n'eût parlé. Pour tout le monde, il n'avait pu supporter la torture...

Ceux qui n'avaient pas usé de cette ruse agonique, étaient menés en charrette, en chemise, pieds nus, la corde au cou, coiffés d'une mitre de papier où leurs crimes étaient inscrits, jusqu'au parvis de la prochaine église. Un lourd cierge à la main droite, ils appuyaient leurs genoux brisés sur la pierre du seuil en lisant une formule d'amende honorable. Puis ils étaient liés au poteau, sur le bûcher, et, la flamme éteinte, leurs cendres étaient jetées au vent.

Nous avons raconté, chemin faisant, au cours de cet ouvrage, maint détail caractéristique des plus célèbres causes. Au XVIIe siècle, l'affaire d'Urbain Grandier,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

manifestement scandaleuse et entachée de politique, commença à discréditer les procès de sorcellerie. Les gens de Loudun s'en souviennent encore comme d'un effroyable déni de justice, et la culpabilité de Grandier, qui conservait quelques partisans dix ans après sa mort, n'en a plus aucun. Le procès de Louviers, qui suivit celui de Loudun, fit pousser des cris de dégoût et d'horreur. Madeleine Bavent et d'autres pauvres folles avaient accusé conjointement de maléfices deux de leurs aumôniers, Picard qui était mort, Boullé qui était vivant. Le jugement de cour ordonna de déterrer le mort, de l'attacher au vivant, et de les brûler ensemble, dans cet horrible embrassement !

La conscience des peuples s'éveillait enfin à l'aube du grand siècle et le haut clergé employait lui-même toute sa puissance incontestée à terminer l'ère de ces parodies judiciaires qui ne se sauvaient du ridicule que par l'atroce. Vint, en 1668, l'affaire de la Haie-du-Puits, en Normandie. Un nommé Jacques Noël, idiot notoire dans le pays, dénonçait une foule de personnes qu'il avait, disait-il, rencontrées au sabbat. L'action judiciaire fut ouverte et déjà nombre d'accusés étaient sous les verrous, lorsqu'un édit royal interrompit brusquement ce procès grotesque. Le Parlement de Normandie, attaché aux coutumes, fit des remontrances. Mais le ministre d'alors était Colbert ; il tint bon. Le 6 juillet 1672 un arrêt du Conseil d'État enjoignit d'élargir immédiatement tous les accusés s'il n'y avait contre eux d'autres chefs d'accusation que la sorcellerie. Et le parlement provincial dut s'incliner.

C'eût été la fin de l'épidémie, si l'Affaire des Poisons n'avait éclaté en 1676. Au milieu de l'émotion produite par l'exécution de la Brinvilliers, — empoi-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

sonneuse dont l'histoire n'entre pas dans notre sujet, — un billet dénonciateur trouvé dans un confessionnal de l'église des Jésuites, rue Saint-Antoine, révéla une vaste association d'empoisonneurs. On arrêta Louis Vanens, Robert de la Mirée, sieur de Bachimont, puis Nail, les femmes la Brosse, la Vigoureux, Lagrange. Nail et Lagrange furent exécutés le 6 février 1679. Sur ces entrefaites, les aveux de Catherine Deshayes, femme du joaillier Monvoisin, firent subodorer des crimes si nombreux et si sensationnels qu'on institua, sous la présidence de la Reynie, un tribunal ou Chambre Ardente, siégeant à l'Arsenal (16 avril 1679).

Les débats amenèrent de grosses surprises, firent connaître des tentatives contre la vie du roi, du dauphin, de Colbert, de Mmes de La Vallière et Fontanges. De grands personnages étaient compromis, le comte de Clermont, la duchesse de Bouillon, le duc de Luxembourg, Mme de Montespan. Il y eut 246 accusés, 36 condamnés à mort. Le roi, effrayé d'une ignominie qui éclaboussait jusqu'à son trône, fit cesser les poursuites et supprima la Chambre Ardente en juillet 1682.

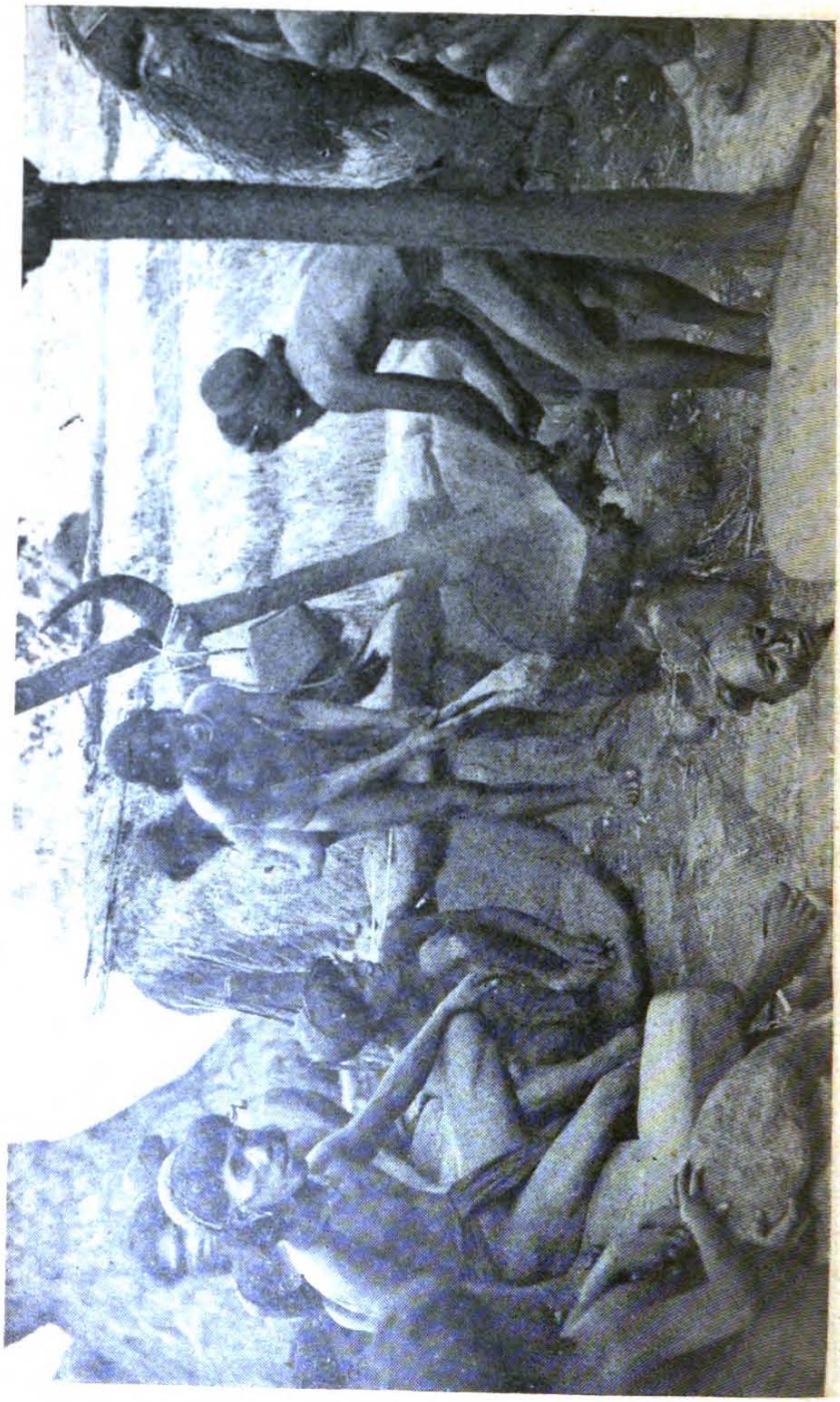
Ce qui nous intéresse en cette cause célèbre, c'est que la plupart des gens de bas étage qui y furent impliqués — le nom de la Voisin, exécutée le 22 février 1680, et celui de ses acolytes ne sont pas nouveaux pour nos lecteurs — se prétendaient sorciers pour mettre leur clientèle en confiance et dramatisaient, par des cérémonies sacrilèges empruntées au rituel de la magie noire, des pratiques de toxicomanie bien autrement dangereuses. Ils battaient monnaie avec les croyances superstitieuses encore fort répandues, même dans la société policée et élégante qui se

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

groupait autour du grand Roi à Saint-Germain, à Fontainebleau et à Versailles. Par là le procès de l'Arsenal appartient encore, ou du moins se rattache aux autres procès de sorcellerie, mais par des liens secondaires. Il met fin à la liste, car, après les débats de la Chambre Ardente, il ne fut plus possible de voir, dans les soi-disant sorciers, que des imposteurs et des criminels.

De fait, il y eut bien encore, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, dans les provinces éloignées, quelques tentatives de restaurer l'ancienne procédure des Jean Bodin, des De l'Ancre et des Boguet. Mais elles avortèrent. Au temps où le Régent se vantait, avec un sourire sceptique, d'avoir dépensé cent mille écus en pure perte pour voir le Diable, les actions de la Cour Infernale étaient définitivement tombées au-dessous du pair et la superstition, qui est tenace et peut-être immortelle, cherchait à se faire un masque plus scientifique pour ne pas prêter à rire à Voltaire. Les procès de sorciers qui furent jugés, au milieu de l'inattention générale, de 1682 à 1738, date, je crois, du dernier, et qui n'aboutirent point à des sentences capitales, furent comme ces gouttes d'eau qui persistent à tomber; clairsemées et sans force, alors que l'orage est passé.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY



Les Igorrotes (indigènes de l'intérieur de Luçon, îles Philippines) pratiquent encore le cannibalisme, la sorcellerie et l'envoûtement. Au premier plan, la tête d'une victime.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

tales. Une barrière solide s'élevait entre les choses à jamais inattingibles par la raison, que la religion ordonne de croire, et ces autres choses soumises à notre contrôle mental, dont la science nous ordonne de douter jusqu'à l'évidence. Depuis ce moment court sur le monde un grand vent continu qui n'a point, suivant l'expression célèbre d'un orateur moderne, éteint les étoiles du ciel, mais qui a soufflé bien des feux follets et balayé bien des poussières.

Les traditionnels évocateurs du diable, les ballerines du Sabbat perdirent beaucoup de leur importance dès qu'on ne les persécuta plus. Le guérisseur empirique, le « jeteux de sorts » émigra dans le fond des campagnes illettrées; il y est toujours, il recule toujours dans plus d'ombre et de mystère; il fait paisiblement un métier toléré, presque accepté, dont la multiplication des écoles raréfie quelque peu les bénéfices. Il y a toujours des fous, mais l'obsession diabolique n'est plus assez forte pour alimenter leur délire; les mystiques sont légion dans les asiles, mais ils ne rêvent plus de sabbats — ou du moins pas ordinairement; le Diable a été remplacé par une foule de succédanés.

Mais la société du XVIIIe siècle n'en fut pas moins superstitieuse, au contraire. Il faut dire simplement que la magie changea de forme, ou plutôt — car elle ne créa guère de nouveau — délaissant les vulgarités empiriques et les grimoires, elle se retrempa aux sources de la tradition initiatique, s'appuya sur des métaphysiques subtiles, fut raisonneuse, savante, étrangement érudite.

Il existe, en effet, à côté de l'enseignement de vérités acquises par l'étude, enseignement que les géné-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

rations se transmettent au grand jour, qui évolue avec la pensée, se réforme sans cesse et sans cesse se complète, auquel nous devons tout le progrès de nos idées et de nos sciences pratiques, un autre enseignement occulte, dogmatique, qui prétend rester toujours identique à lui-même et fournir définitivement la raison de toute chose. C'est l'ésotérisme traditionnel qui s'oppose aux sciences évolutives, une sorte de Sagesse originelle et révélée, antérieure à toute acquisition humaine, qui saurait d'avance les mots de toutes les énigmes cherchées. Chacune des religions connues a bien à sa base une révélation de ce caractère, mais la sagesse ésotérique les unifie toutes; elle en fait la synthèse. Si vous ôtiez à toutes les religions ce qui les particularise et les rend inconciliables, il resterait un noyau unitaire, le même pour toutes et pour toutes les époques, une ontologie essentielle qui est justement l'objet de l'enseignement occulte et qui ne peut varier. A la vérité, cet enseignement est trop vaste et trop simple pour qu'on le communique de maître à élève. Le maître *initiait*, c'est-à-dire qu'il *commençait* l'éducation du disciple en lui mettant en mains certaines méthodes et en se fiant à son intelligence et à sa méditation personnelle pour les rendre productives. Dans un coin retiré des sanctuaires de la Chaldée, de l'Égypte, de la Grèce ou de l'Inde, on appelait quelques hommes choisis pour leur génie; on leur disait : « Nous donnons au vulgaire un enseignement à sa portée; avec ce que nous laissons tomber de notre science, il se fait une religion. Nous livrons la vérité, mais voilée. Mais pour vous, voici quelques symboles qui sont des clefs et qui ouvrent l'entendement. Méditez-les; tirez-en les idées qu'ils renferment. Vous n'en au-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

rez jamais fini, car ils sont inépuisables, ils sont la figure du Tout universel. Mais suivant l'ordre d'idées sur lequel vous les interrogerez, ils vous répondront par une vérité. » Et l'initié, visitant quelque sanctuaire de quelque religion que ce fût, retrouvait partout les mêmes symboles peints sur les murailles, et reconnaissait pour ses frères tous les hommes d'élite qui en avaient, comme lui, l'entendement. Si la signification en était jalousement tenue secrète, c'était pour éviter que l'ignorance populaire ne la défigurât, ne rendît, avec le temps, l'image inintelligible.

Les symboles initiatiques ont traversé les siècles et les révolutions scientifiques et religieuses; on les trouve partout, dans les livres sacrés, dans la liturgie, dans la décoration de nos temples. Ils se diversifient sans perdre leurs caractères. C'est un fonds immuable de figurations philosophico-mystiques que les cultes perpétuent, que les arts et les littératures adoptent par tradition, sans même s'en rendre compte. Et de la même façon se continue obscurément, à l'insu du monde qui en détourne les yeux, la chaîne des initiés, soudant sans cesse des anneaux nouveaux à ses anneaux anciens, chaque adepte transmettant ses secrets à un ou à plusieurs disciples chéris. J'en connais qui feraient volontiers remonter directement leur filiation à Pythagore ou à Apollonius de Tyane, car ils ne répugnent pas aux généalogies romanesques. Ils reconnaissent à de certains signes pour appartenant à leur fraternité la plupart des plus grands génies de la poésie et de l'art, notamment Dante, Léonard de Vinci, Shakespeare et Cervantès, Honoré de Balzac et Richard Wagner, arguant qu'il est impossible de pousser l'intuition aussi haut, de créer des œuvres

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

aussi initiatiques que le *Paradis*, le *Bacchus*, la *Tempête*, *Don Quichote*, *Louis Lambert* et la *Tétralogie* si l'on n'a reçu de quelque maître le précieux dépôt de la tradition mystérieuse. Plus ostensiblement, des chercheurs du moyen âge et de l'âge moderne se réfèrent à cette tradition dont ils sont les exégètes; des médecins comme Paracelse, des alchimistes comme Flamel, des philosophes comme Claude de Saint-Martin, des sociologues comme Fourier, des mathématiciens comme Wronski, qui sont en quelque sorte les *classiques de l'occulte* et dont je ne finirais jamais de donner la liste. Ils appliquent sur l'énigme du monde, comme une grille cryptographique, les symboles synthétiques de l'initiation et en retirent des systèmes ingénieux, mêlés à beaucoup de rêveries, car ici les interprétations individuelles interviennent. Tout étant dans tout, et les symboles étant des *pantacles*, c'est-à-dire l'image réduite du Tout, on peut, avec leur aide, indifféremment, construire une métaphysique ou une maison, guérir les maladies de l'âme ou celles du corps, faire un chef-d'œuvre de l'art ou faire de l'or. C'est très beau... et très illusoire, car tant vaut le scientiste, tant vaut la science. Cela est grand comme l'Himalaya, et cela accouche souvent d'une souris.

J'éprouve un tout religieux respect pour cette vieille Sagesse, nonobstant qu'elle ressemble parfois à la Folie; et je n'entends pas lui faire place près des superstitieuses billevesées qui font le sujet de ce livre et qu'elle supporte trop souvent qu'on confonde avec elle. Tout compte fait, l'occultisme philosophique est de la pensée et je vénère les spéculations d'un esprit assez haut pour se perdre dans les nuages.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Mais on n'eût pas compris la magie du XVIIIe siècle sans ce préambule. Ce fut, en effet, l'époque où les sociétés secrètes initiatiques prirent leur plus grand développement. Elles étaient, peut-on dire, à la mode et l'accès en fut facilité à des gens du monde qui n'avaient d'autre raison d'y entrer que la curiosité du mystère, une curiosité frivole ou intéressée. En somme, le nouveau rationalisme philosophique et la rigueur des nouvelles méthodes scientifiques laissaient insatisfait un certain besoin de merveilleux que les doctrines occultes contentèrent. Après le règne de la foi superstitieuse, venait, à une époque scientifique, celui de la science superstitieuse; c'était logique. L'histoire des sociétés secrètes ne nous appartient pas; la plupart, du reste, se détournèrent de leur voie purement idéaliste et mystique, sous couleur de venger les Templiers et les autres victimes de l'intolérance, et se consacrèrent définitivement à des revendications sociales; la Révolution fut leur triomphe. Mais à leur ombre, des esprits naïfs et superficiels se documentaient sur un symbolisme qu'ils ne comprenaient qu'à moitié, piochaient plus ou moins vaguement les classiques de l'occulte dans le but d'acquérir, non plus du démon, mais d'une science rare et cachée, des pouvoirs merveilleux. Jamais peut-être tant de fourneaux alchimiques ne furent allumés. On cherchait dans les figures de Flamel, dans les légendes maçonniques, dans les textes hébraïques ou arabes le secret de la transmutation des métaux; le cardinal de Rohan, celui du Collier, demandait à Cagliostro de lui faire de l'or, et plusieurs charlatans se firent la réputation d'y avoir réussi. Jamais on ne parla tant d'élixirs de longue vie. On se piquait d'être kabbaliste, c'est-à-dire de posséder à

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

fond la pensée des théosophes juifs initiés, pourtant bien défendue par son obscurité contre la curiosité des intelligences médiocres. Aussi les doctrines occultes qui sont, en réalité, une philosophie voilée sous des images, tournaient-elles en pratiques magiques et divinatoires, ne rendaient que leur déchet. Le petit jeu de consulter le destin sur les bagatelles ordinaires de la vie s'appelait — l'expression est dans les mémoires du temps — *faire une kabbale!* Casanova, qui avoue du reste s'être copieusement moqué de son prochain, feignait de deviner au moyen de certaines tables kabbalistiques des secrets qu'il connaissait par d'autres voies. Il rendit tout à fait folle une vieille Mme d'Urfé, qui l'était déjà plus qu'à moitié, dont il prétendait opérer le rajeunissement par des cérémonies bizarres, sous l'empire de je ne sais quelles conjonctions d'astres. Il n'était bruit que d'esprits astraux et d'esprits des éléments. L'abbé de Villars raillait les kabbalistes dans son opuscule, *le Comte de Gabalis*, où il est question des mœurs des salamandres, des sylphes, des gnomes et des ondins, livre dont M. Anatole France s'est souvenu dans sa *Rôtisserie de la Reine Pédauque*.

Quel âge d'or pour les devins et pour les pythonisses! On dit : superstitieux comme un joueur. C'est au siècle des tripots que nécessairement devait être inventée la divination par les cartes. Un coiffeur du nom d'Alliette qui, ayant retourné son patronyme, se faisait appeler le Grand Etteilla, parut très à propos pour rappeler que les cartes à jouer étaient les feuillets disjoints et à peine défigurés d'un très vieux livre de l'initiation égyptienne, et pour proclamer que, par conséquent, les combinaisons de ces feuillets pouvaient tout aussi bien, et plus facilement, rendre des oracles.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

que les textes, choisis au hasard, de tous les autres livres sacrés. Les victimes du jeu n'avaient-elles pas déjà remarqué que les cartes, étant des figures de nombres, se prêtaient à des combinaisons presque infinies? que le hasard — pseudonyme de la destinée — les assemblait, en vertu de lois indiscernables, donc occultes, pour la fortune ou la ruine? Que la chance et la malechance se distribuaient curieusement par séries? Etteilla expliquait tout cela par l'origine des cartes incontestablement magiques, et imaginées, tout comme la table de Pythagore, par des génies inspirés. La table de Pythagore ne rend-elle pas des oracles mathématiques reconnus pour véridiques par le consentement universel? Bien sûr, les réponses des tarots, étendues par de fantaisistes interprétations, ne sont pas, à beaucoup près, de même poids, mais elles bénéficièrent, dans les esprits, de quelque confusion avec les résultats des opérations mathématiques. On fut satisfait de légitimer des rêveries par un faux semblant de science exacte et l'art divinatoire fut pourvu d'un instrument nouveau, plus maniable que tous les autres.

Chaque découverte des sciences, en projetant une vive lumière sur un domaine nouveau, laissait en marge de la région éclairée une zone de pénombre où les esprits imaginatifs groupaient aussitôt des fantasmes tout neufs. C'est ainsi qu'à l'heure où l'on commençait à étudier sérieusement les phénomènes physiques, le Souabe Frédéric Mesmer prétendit guérir toutes les maladies et notamment les maladies nerveuses par accumulation sur le corps des malades du fluide universel des occultistes, ce qu'il appelait le *magnétisme animal*. Venu de Vienne à Paris en 1778,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

il attira en son hôtel, par un formidable battage d'estrade, des foules de croyants auxquels il faisait des attouchements avec une baguette de fer, et des passes magnétiques. En même temps, il publiait des théories qui suscitèrent un tel enthousiasme qu'on fonda — c'était la mode ! — une société secrète, *les Amis de l'Harmonie,* pour l'initiation au nouvel évangile. Le nombre des clients augmentant toujours et devenant trop considérable pour que l'opérateur pût les magnétiser individuellement, il imagina de les traiter en masse, au moyen du *baquet* demeuré légendaire. C'était une cuve où l'on avait disposé une couche de limaille de fer et de verre pilé sur laquelle reposaient des bouteilles pleines d'eau en symétrie rayonnée. La cuve était elle-même remplie d'eau et fermée d'un couvercle que traversaient des tiges de fer tenues en main par les malades. Ceux-ci, debout en cercle tout autour et se touchant par les pouces, s'appliquaient eux-mêmes l'extrémité de la tige sur l'organe souffrant. La guérison s'annonçait par une crise nerveuse toute semblable à celles qui avaient secoué précédemment les possédées et les convulsionnaires, pour l'excellente raison que les névropathes qui hantaient la clinique de Mesmer eussent été, cent cinquante ans auparavant, les clients des exorcistes et que la crise, dans l'un et l'autre cas, était une attaque d'hystéro-épilepsie éveillée par l'action psychique du magnétiseur. Il ne faut pas douter que la méthode produisît des guérisons apparentes ou réelles, définitives ou simplement provisoires. Dans cet ordre de phénomènes psychiques et nerveux, notre science bégaie et s'étonne ; elle n'est pas au bout de ses étonnements. Mesmer avait, sans contredit, l'attitude et les mœurs d'un charlatan ; ses

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

théories étaient aventurées et chimériques, non pas de la science, mais de l'*avant-science*, comme l'alchimie était de l'*avant-chimie*. Mais la *crise* qu'il provoquait est au moins un effet physique qu'on ne peut nier; et, pour le soulagement qui la suivait, la confiance naïve du malade dans le remède y aida sans doute souvent très efficacement. Une commission royale en 1784, et la Société de Médecine condamnèrent le mesmérisme tant pour des raisons scientifiques que pour le scandale causé en public par les contorsions des malades en crise. Mais cet arrêt ne fit point taire la renommée bruyante du magnétiseur. L'enthousiasme populaire le vengeait des savants; sa clientèle suait de l'or. Il magnétisa un arbre du boulevard, pour que les pauvres eux-mêmes pussent, en le touchant, obtenir la guérison de leurs maladies; et les milliers de gens qui se bousculaient autour de cet arbre miraculeux lui faisaient une belle réclame! Les personnes de qualité avaient chez elles leur petit baquet individuel. Naturellement, des concurrents se levaient partout, faisant commerce de magnétisme; et quelques personnages de la science officielle furent eux-mêmes séduits, notamment Deslon, régent de la Faculté de Médecine, qui s'était fait le disciple de Mesmer.

Cette vogue eut le sort de toutes les vogues. Mesmer vendit très cher son secret à une société de souscripteurs qui se proclama dupée et dénonça la mauvaise foi du vendeur; il s'enfuit à l'étranger, sous les quolibets. C'en était fini de ses jongleries.

Mais Laurent de Jussieu, qui s'était personnellement opposé à la condamnation académique du faux grand homme, estimait que Mesmer avait ouvert la voie à une vérité féconde. Et, de fait, dans le siècle qui suivit

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

ce fantaisiste précurseur, le magnétisme animal, perdant son nom et dépouillant peu à peu ses ornements magiques, son instrumentation cocasse, ses théories nébuleuses, aboutissait à la science vraie de Charcot, d'Azam, de Broca : l'hypnotisme.

Des métaphysiciens, des moralistes, des théosophes penchés méditativement sur les livres ésotériques, il y en avait beaucoup au XVIIIe siècle, comme il y en a encore beaucoup. Notre œil ne plongera pas dans leurs laboratoires. Mais à ne regarder que la superficie de la société, ce qui se remue, ce qui intrigue, ce qui parle et s'extériorise, on comprend qu'en ce temps-là l'occultisme fut une mode comme le menuet et les bouquets à Chloris. Les salons faisaient fête à d'aristocratiques chevaliers d'aventures, magiciens prétendus et véritables héros de romans, dont le comte de Saint-Germain, Lascaris et le comte de Cagliostro furent les plus célèbres.

Le premier parcourait le monde, venant on ne sait d'où, d'autant plus mystérieux qu'on ignorait tout de lui et de ses origines. On le disait fils de dona Maria de Neubourg, la veuve de Charles II d'Espagne, mais, pour d'autres, c'était un juif portugais. Ramené d'Allemagne par le maréchal de Belle-Isle en 1750, il éblouit dix ans la cour et la ville par son élégance, son érudition, sa faconde et sa beauté. Il savait unir, dit Éliphas Lévi, le babil d'un roué aux extases d'un théosophe, faisait de l'or et des pierres précieuses, était un magnifique illusionniste tout comme les magiciens des *Mille et une Nuits*. Éliphas Lévi dit encore qu'il avait eu un Rose-Croix pour père adoptif et qu'il avait pénétré les arcanes les plus profonds de l'Illuminisme allemand. Il fonda la secte mystique et secrète de

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Saint-Jakin. Mais ce qui piqua le plus la curiosité, au point que Louis XV et Madame de Pompadour le voulurent voir, c'est qu'il affirmait avoir vécu plusieurs fois et gardé le souvenir de ses vies successives. Il avait beaucoup connu, disait-il, la reine de Saba et avait été en familiarité avec Cléopâtre. Il donnait des détails très circonstanciés sur le caractère de ces illustres personnes. Il avait vu le concile de Trente, conversé avec François Ier et Henri IV, et la gravité avec laquelle il débitait ces folies défiait les sourires. Brusquement, en 1760, il quitta Paris pour aller étonner les Londoniens, puis devint, en Russie, le favori du prince Orlof, visita l'Allemagne et l'Italie, se montra partout. Des auteurs le font voir fuyant la vengeance des Illuminés dont il aurait trahi les mystères. Toujours est-il qu'il disparaissait soudainement de ses successives demeures et que les bruits les plus contradictoires courent sur sa mort, puisque des auteurs de mémoires disent qu'il fut assassiné par les Rose-Croix au château de Ruel et qu'une version qui paraît plus vraie le fait s'éteindre paisiblement dans le Sleswig, chez le landgrave Charles de Hesse qu'il instruisait dans les sciences occultes. Au temps où il brillait à Paris, un autre aventurier de son espèce, Lascaris, faisait aussi son tour du monde. Celui-ci se donnait pour un archimandrite d'Orient, chargé de recueillir des aumônes pour un couvent grec. Mais ce singulier mendiant, qui paraissait tantôt dans la force de l'âge, tantôt accablé de vieillesse, avait l'apparence de répandre plus d'or qu'il n'en recueillait; car, en quittant les disciples qu'il formait sur son passage, il leur laissait quelques pincées d'une certaine poudre de projection qui changeait en or les plus vils métaux.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Cagliostro, de son vrai nom Joseph Balsamo, était né à Palerme en 1743. Moine de la Miséricorde, il s'était fait chasser de son couvent et de son pays pour inconduite et escroquerie. Il ne vint à Paris qu'en 1785, après avoir laissé dans toutes les principales villes d'Europe la réputation d'un excentrique, d'un merveilleux médecin et d'un magicien insigne. Un roman de Dumas a rendu son souvenir beaucoup plus durable que celui du comte de Saint-Germain dont il retrouva tous les succès et dont il réédita toutes les rêveries. Adepte du rite templier, il fonda lui aussi une secte secrète nouvelle dont il était le chef, le grand *Cophte*. Il officiait dans des cérémonies magiques, coiffé comme un sphinx de Thèbes, rendait des oracles, avait, disait-il, vécu plusieurs siècles. On l'appelait le divin Cagliostro. C'est lui qui fit voir à la dauphine Marie-Antoinette, dans la transparence d'une carafe, la silhouette encore inconnue de la guillotine et qui prédit leur genre de mort à beaucoup des personnages du temps. Impliqué avec le cardinal de Rohan dans la fameuse affaire du Collier de la Reine, il fit quelque séjour à la Bastille et dut quitter la France en 1786. L'opinion s'étant retournée, on ne vit plus en lui qu'un intelligent fripon, qu'un charlatan, qu'un homme de mauvaises mœurs. En 1789, à Rome, l'Inquisition le condamna à mort, comme agent des sociétés secrètes, et la peine fut commuée en celle de la prison perpétuelle.

En résumé, ces inconnus dont les aventures sont si semblables et qui passaient en semant un or dont les rêves alchimiques les dispensaient d'expliquer la provenance, qui groupaient partout des disciples sous couleur de les initier aux mystères de la kabbale,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

n'étaient point les inoffensifs plaisants qu'ils semblaient être. Ils étaient les commis voyageurs d'une politique ténébreuse et, tandis qu'ils amusaient le tapis par leurs jongleries, ils sapaient les fondements du vieux monde. Mais s'ils avaient choisi la magie pour paravent, c'est justement que l'occultomanie avait succédé à la démonomanie et qu'ils eurent l'esprit d'abuser le siècle par ce goût du merveilleux qui était son faible.

Il y aurait toute une étude psychologique à faire sur *la folie du secret*. Même les politiciens qui trouvaient dans l'occultisme un alibi et poursuivaient tout autre but que le Grand Œuvre hermétique, à plus forte raison les disciples qu'ils agrégeaient se montraient jaloux de posséder une science rare qu'on n'enseigne pas dans les Académies, de détenir des secrets dérobés à l'attention du *profanum vulgus*, d'avoir acquis par l'initiation un pouvoir, ou tout au moins l'apparence d'un pouvoir qui dépasse la nature, d'appartenir à une élite très restreinte qui prétend diriger le monde comme une divinité cachée et qui se reconnaît à des indices ténus, à des mots de passe. O ce rêve de puissance masquée, de facultés étranges, de communications avec l'Invisible, d'associations silencieuses joignant dans l'ombre pour une action synergique des individus de tous les pays, de tous les cultes et de toutes les classes, toutes les imaginations romanesques l'ont fait! Voyez plutôt ce que le peuple lit, depuis et avant *Rocambole*, et le genre de films cinématographiques qui retient sa faveur : fraternités secrètes de malfaiteurs, de policiers, de francs-juges, de providences voilées; trappes, oubliettes, maisons truquées, apparitions... Mystère! mystère! mystère!

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Ce rêve devient folie quand on le veut vivre; et les innombrables occultisants du XVIIIe siècle vivaient cette folie du secret, transportaient le roman fantastique dans l'existence. L'appétit du *mystérieux* conduit logiquement au *mysticisme*. Il y eut, vers la Révolution, toute une floraison d'illuminés. Le prophète et thaumaturge suédois Emmanuel Swedenborg, mort à Londres en 1772, avait fondé l'Église de la Nouvelle Jérusalem et annoncé qu'il était possible de communiquer avec le monde surnaturel par le moyen de la catalepsie et de l'extase. L'illuminisme allemand faisait éclore les fantômes; un curieux monument nous en reste en la *Mystique divine, naturelle et diabolique* de Görres, qu'on croirait écrite en plein moyen âge. Les dessous de la Révolution française fourmillent eux-mêmes de merveilleux : c'est le propre des époques troubles, et la dernière guerre nous l'a fait bien voir, d'enfanter les superstitions, de remettre en honneur les prophéties, de pousser les multitudes affolées chez la tireuse de cartes et le vendeur d'amulettes.

En 1772, un habitant de Saint-Mandé, nommé Loiseaut, eut plusieurs visions. Saint Jean-Baptiste lui apparaissait, tantôt au naturel sous la forme d'un homme basané et barbu, tantôt décapité, la tête baignant dans un plat sanglant et roulant des yeux terribles au milieu d'un nimbe rougeâtre. L'apparition lui dit un jour : « J'attends les têtes des rois et celles des courtisanes des rois. J'attends Hérode et Hérodiade. » Et le saint farouche prédisait une foule de malheurs à venir pour la monarchie et l'église de France. Le voyant fit part de ses rêves étranges à quelques personnes qui fondèrent ensemble la secte

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

mystique des johannites. Ils se réunissaient en secret, formaient un cercle en se tenant par la main et attendaient l'apparition de saint Jean qui ne manquait pas de se produire au milieu d'eux. Plongés dans un sommeil magnétique, ces adeptes voyaient alors dans le futur les images fuligineuses du grand cataclysme. A la mort de Loiseaut (1788), la secte se sépara en deux tronçons : l'un, sous la conduite de dom Gerle et de Catherine Théot, adoptait les idées révolutionnaires ; l'autre, dirigé par Françoise André, en tenait pour le droit divin des rois. Catherine Théot, guérisseuse et somnambule, vit un jour une couronne teinte de sang sur la tête de Maximilien Robespierre et l'acclama comme le pontife de l'ère nouvelle. Cette prédiction fit du bruit. Les ennemis de Robespierre en profitèrent pour l'accuser de mysticisme et affectèrent de voir dans ce cénacle de malheureux hallucinés un foyer de conspiration où se préparait la dictature du tribun. L'Incorruptible, pour sauver sa réputation, laissa emprisonner d'aussi compromettants fanatiques. Catherine Théot, qui se faisait aussi appeler la Mère de Dieu, mourut à la Force peu de temps après thermidor. Dom Gerle fut relâché. Pendant ce temps, Françoise André et ses disciples prédisaient la restauration monarchique de Louis XVII et sauvèrent plusieurs fois en rêve l'orphelin du Temple. Martin (de Gallardon) et les néo-johannites du XIXe siècle recueillirent toutes les superstitions qui se rattachaient à la destinée mystérieuse du Dauphin, et plusieurs faux Louis XVII se levèrent successivement parmi eux. Il faut rattacher aux traditions johannites la secte du voyant Sratanaël-Élie Vintras (1850) dont nous avons déjà prononcé le nom à propos des messes noires.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

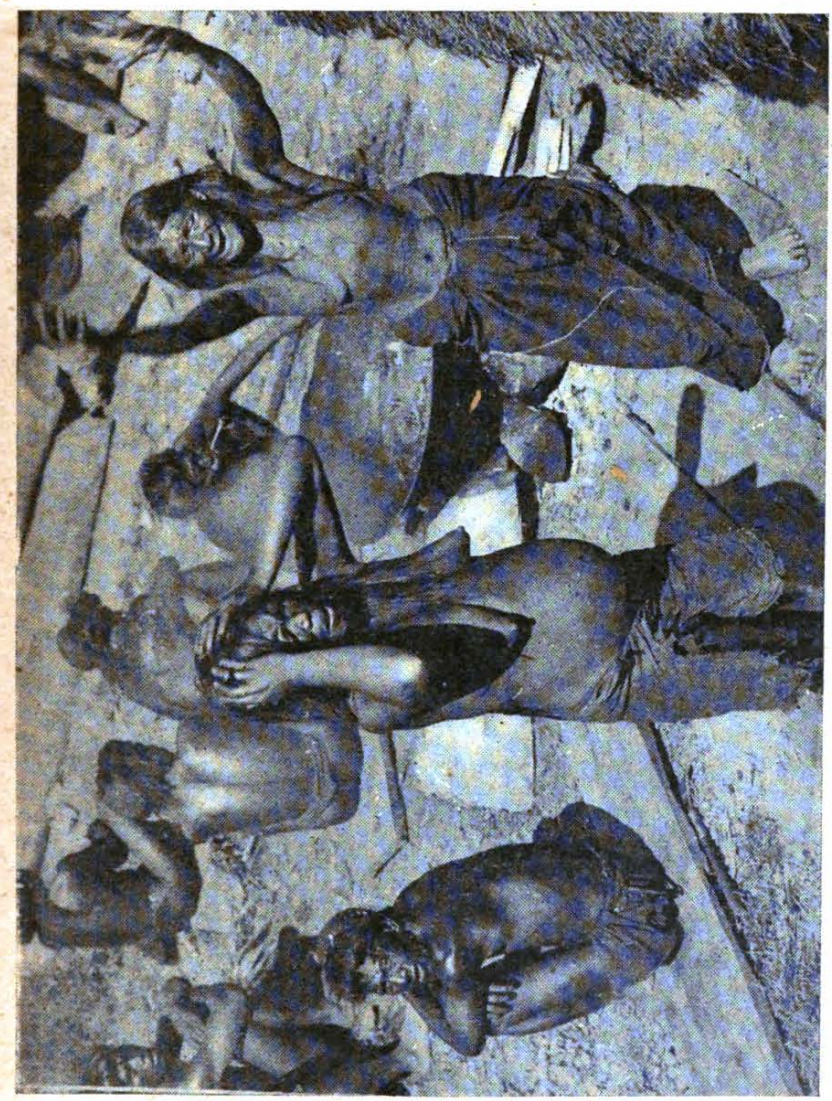
Vintras avait reçu aussi, par révélation, des preuves de la survivance du Dauphin. Louis XVII fut, pendant plus d'un demi-siècle, la hantise des mystiques français.

Cependant les sectes d'outre-Rhin poussaient encore plus loin l'orgie fantasmagorique. Eckartshausen a écrit qu'elles provoquaient les apparitions par un machinisme compliqué où la lanterne magique jouait un grand rôle et que l'abus de parfums et de breuvages hallucinants maintenait leurs adeptes dans un état quasi permanent de somnambulisme qui les disposait à voir les choses les plus invraisemblables. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume assistait lui-même à des évocations et la peur, qui lui procurait de fréquentes défaillances, ne le guérissait pas de sa curiosité insensée. C'est un illuminé, Karl Sand, qui assassina Kotzebue en 1819. Un autre illuminé, Stabs, avait tenté d'assassiner Napoléon. Il y eut la société des Mopses, dont les réunions secrètes se passaient en danses et en festins et visaient à copier l'antique Sabbat, sauf que le bouc traditionnel était remplacé par la figure d'un chien en carton qu'on baisait au derrière comme son prédécesseur, et que les sorcières étaient vêtues.

Il est bien à supposer que Gœthe avait la mémoire toute fraîche de ces folies quand il écrivit son *Faust* immortel, et que nous leur devons, avec les *Contes* d'Hoffmann, le goût des Romantiques pour la magie et les héros ténébreux, le satanisme de Baudelaire. Mais ce sont des influences que l'Histoire néglige de noter.

On reproche à Tite-Live d'avoir complaisamment hébergé dans son Histoire de Rome toutes les idées

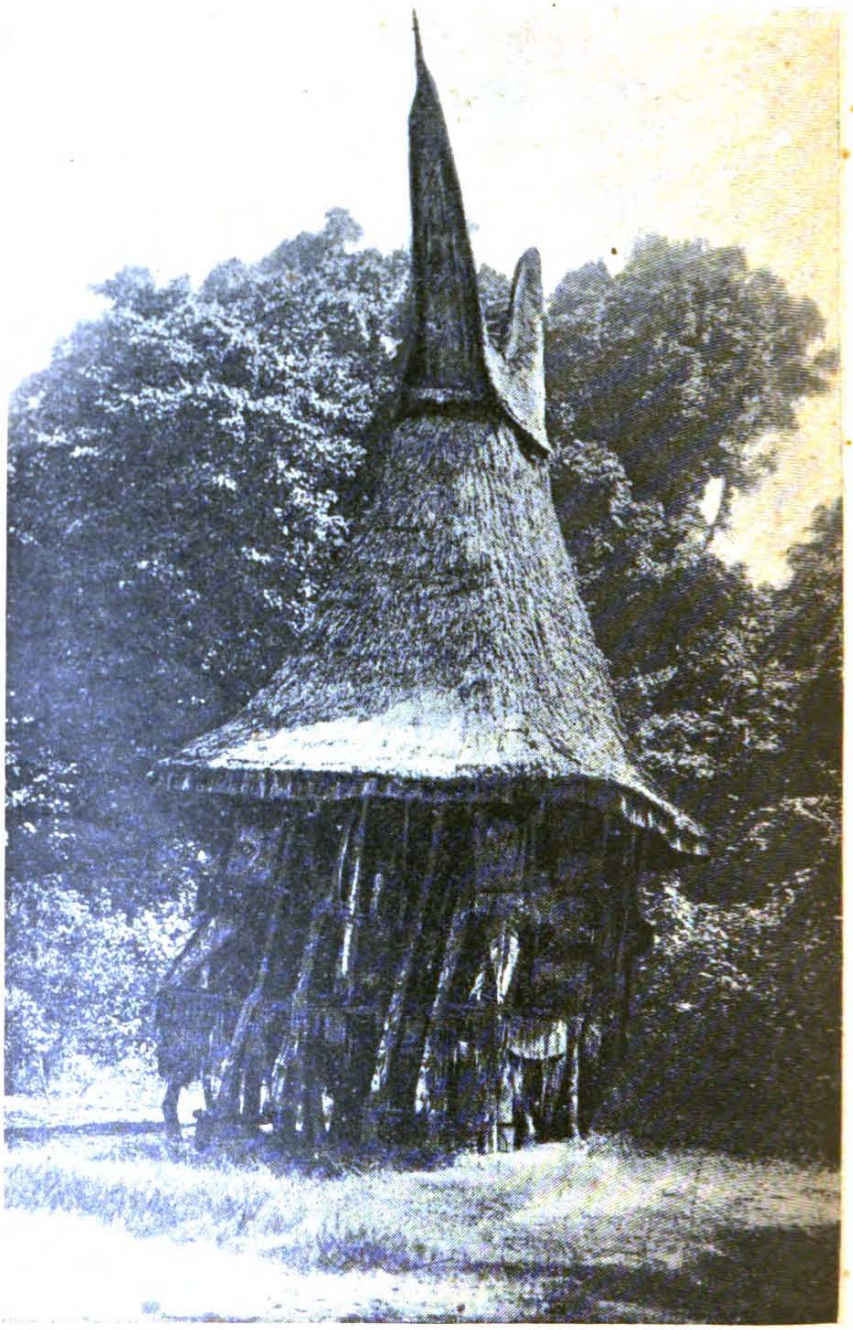
Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY



La femme et la mère du malheureux que les cannibales viennent d'enlever hurlent leur désespoir. Cet instantané a été pris par un fonctionnaire américain chargé d'instruire la lugubre affaire.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY



Temple fétichiste dans l'intérieur de l'île de Bornéo
(Indes Néerlandaises).

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

fausses qui eurent cours parmi ses concitoyens. Pourquoi ne l'aurait-il pas fait, puisque ces idées, ainsi qu'il apparaît par les mouvements qu'elles causaient dans l'âme des peuples et des généraux, durent souvent décider des événements, amorcer les victoires des Romains et plus tard leur décadence?

Les croyances superstitieuses ne sont pas indifférentes à la destinée des empires. Dans l'enthousiasme que causa l'avènement de Napoléon Ier, on lui appliqua mainte prophétie retrouvée. C'est ainsi que le *Liber mirabilis,* publié en 1524, vaticinait : « L'aigle volera par le monde et se soumettra plusieurs nations. » On lisait dans les *Centuries* de Nostradamus :

Un empereur naîtra près d'Italie,
Qui à l'empire sera vendu bien cher;
Mais il doit voir à quels gens il s'allie,
Qui le diront moins prince que boucher.

De soldat simple parviendra à l'empire,
De robe courte parviendra à la longue;
Vaillant aux armes, en l'Église au plus pire,
Traitera les prêtres comme l'eau fait l'éponge...

Et cætera... Le Corse superstitieux, qui croyait en son étoile, mari de la superstitieuse Joséphine, ne put-il pas, jusqu'à un certain point, être influencé et affermi par ces oracles qu'il réalisa? On sait qu'il consultait, ou que Joséphine consultait pour lui une cartomancienne, cette grosse et laide demoiselle Lenormand qui eut la vogue pendant tout l'Empire et la Restauration, et qui, au retour du congrès d'Aix-la-Chapelle, publiait en tête d'un livre une vignette la représentant au milieu de rois respectueux et tremblants. Il y a quelquefois dans les coulisses de la

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

politique de singuliers personnages, des occultisants qui savent jouer d'un prestige insoupçonné. S'il ne faut pas exagérer l'influence de Mlle Lenormand sur Napoléon, ce grand homme lui-même put se prouver par sa propre infortune le pouvoir des conseillers mystiques. C'est la baronne de Krudener, illuminée, swedenborgienne, qui détacha de lui l'empereur Alexandre, son allié de la veille, et lui inspira d'être le promoteur de la Sainte-Alliance.

Et, comme pour nous rappeler par un coup de foudre que la magie superstitieuse n'est point morte, s'est dressée devant nos yeux mêmes la silhouette immonde et satanique de Raspoutine, entraînant dans une ronde sabbatique les derniers des Romanoff.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE XI

L'OCCULTISME CONTEMPORAIN

Les occultistes traditionalistes. — Phrénologues et physiognomonistes. — Les spirites. — Les sorciers des campagnes et le charlatan des villes.

De nos jours le mot de *sorcellerie* fait sourire. Celui de *magie* est à peu près aussi décrié et tombé dans le vocabulaire des prestidigitateurs. Éliphas Lévi, qui écrivait sous le second empire, et ses disciples sont les derniers réalisateurs pratiques du vieil ésotérisme qui aient consenti à s'appeler des magiciens ou des magistes. Lorsqu'un spirite évoque les morts, si vous lui disiez qu'il fait de la magie, vous lui feriez pousser les hauts cris et il se jugerait gravement offensé. Il vous répondrait que la magie est une vieille erreur ridicule, appuyée sur une science vaine dont il se fait honneur d'ignorer le premier mot; que, pour lui, il est un esprit positif, que ses expériences ont la rigueur de celles de Claude Bernard ou de Berthelot et qu'il n'est pas plus surnaturel de communiquer avec un mort par le

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

moyen d'un médium que de causer avec un habitant de New-York par l'intermédiaire du téléphone. Et pourtant, sans rien préjuger de la qualité de ce qu'ils nous offrent, il faut bien un terme générique pour désigner tous ces gens dont notre époque pullule, qui se dédaignent mutuellement mais se rencontrent souvent sur le même terrain, qui s'occupent du même ordre de choses mystérieuses que les écoles officielles refusent d'admettre pour vraies, et qui, toutes différentes que soient leurs méthodes et leurs doctrines quand ils en ont, sont pourtant unis par une indéniable parenté. Mystiques, kabbalistes, théosophes, bâtisseurs de systèmes ou de religions hétérodoxes; alchimistes, astrologues et devins; magnétiseurs, guérisseurs; évocateurs d'esprits, illusionnistes, haschischins, etc.; les grands et les petits, ceux qui semblent sages et ceux qui semblent fous, on leur donne communément le nom d'*occultistes*. C'est un mot avantageux : son sens est vague et sans limites. Nous nous y tiendrons.

Il est malaisé de faire le tableau de l'occultisme contemporain, pour la double raison qu'on voit mal les objets placés trop près de l'œil et que toutes sortes de convenances s'opposent à ce qu'on en juge librement, l'enquête d'ailleurs n'étant point close. On aurait tort de railler les faiseurs d'or avant que la chimie ait déclaré péremptoirement qu'on n'en peut pas faire. Il y a des genèses obscures d'idées, dans ce marécage de l'occultisme; du moins, il y en a eu; tout ce que nous savons fut, à l'origine, entrevu, deviné, embrouillé de rêves. Quand nous remontons l'histoire de chacune de nos connaissances, nous trouvons toujours un mythe fécond dont elle s'est dégagée. Le

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

marais est encore là, opaque, bourbeux, plein de superstitions, de choses mortes. Mais parmi les formes qui dorment dans ses profondeurs, pourquoi n'y aurait-il plus de ces vérités embryonnaires dont la maturation veut des siècles, qui produiront tige et qui affleureront un jour à la surface? Gardons-nous de confondre dans le même mépris ce qui s'obstine à naître et ce qui s'obstine à ne pas mourir.

On peut hardiment, comme je l'ai fait, dénoncer l'absurdité et la folie des démonomanes et des magiciens empiriques anciens, et de ceux qui continuent à présent de remâcher leurs vaines formules. Pour les autres occultistes, ceux qui ont des conceptions raisonnées, il faut, si incrédules que nous soyons, et, à défaut de pouvoir démêler précisément le bon et le mauvais de leurs prétentions, les faire bénéficier de quelque doute. Le plus excentrique des contemporains, du moment qu'il se réclame des droits de la pensée, mérite du respect et du crédit. Comme le disait Laurent de Jussieu à l'endroit de Mesmer, il est peut-être sur la voie d'une vérité féconde. Dans le domaine du psychisme, notamment, presque tout est à découvrir; la psychologie expérimentale officielle ne date que d'hier. Si, par exemple, j'éprouve une insurmontable répulsion pour les théories des spirites et si je me méfie de la valeur de leurs expériences, je ne puis douter qu'à labourer toujours le même champ, ils n'y découvrent — ou n'y fassent découvrir — des choses précieuses qu'un passant indifférent n'eût pas soupçonnées. En poursuivant des fantômes, il arrive qu'on se trouve soi-même, et c'est déjà quelque chose, voire la principale des choses.

Ceci dit, je rangerai les occultistes de notre temps,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

un peu artificiellement, en trois grandes catégories : les traditionalistes, les expérimentateurs para-scientifiques et les empiriques.

Les premiers sont les pontifes et les tenants de l'antique sagesse ésotérique. Ces *initiés* prennent en pitié les laborieuses acquisitions de la science positive qui part de l'examen méticuleux des faits pour ne remonter qu'à leurs causes les plus prochaines, et qui n'aboutit qu'à un certain progrès dans l'ordre inférieur et mécanique. Combien serait-il plus profitable, selon eux, si l'on s'attachait, par une méthode inverse, à connaître d'abord le premier principe de tout, les causes secondes qu'il engendre, les lois de l'harmonie universelle! Il ne s'agirait plus que de les faire jouer suivant nos désirs, pour créer, pour jouir d'une puissance illimitée; ce serait le véritable empire de l'esprit sur la matière, et le simple usage de la volonté ferait des miracles. Or, disent-ils, cette science de l'Absolu a existé; l'homme la perdit par sa faute au commencement des temps. Mais elle a laissé des traces. Les livres inspirés de toutes les religions, les hymnes orphiques, les monuments construits par de grands hommes assez anciens pour avoir gardé quelques souvenirs des Origines, sont des documents à déchiffrer. La Science n'y est pas écrite *en clair,* mais, sous les textes littéraux, il y a des sens profonds et superposés; les lettres mêmes sont des symboles, les nombres des arcanes. Et puis des Maîtres sont venus, à toute époque, qui en ont eu une compréhension plus ou moins étendue, qui ont prouvé leur savoir par des réalisations surprenantes, des miracles; et ces Maîtres ont enseigné des disciples, leur ont transmis le flambeau; *et quasi cursores vitaï lampada tradunt.* Les

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

principes du savoir se donnent de bouche à oreille. Mais quand on les a reçus, tous les textes s'éclairent. Ceux d'abord de l'Ancien et du Nouveau Testament, directement inspirés. Et puis les *Vers Dorés* des Pythagoriciens, le *Phédon* et le *Timée,* les dialogues du Trismégiste, les traités des Gnostiques et des Kabbalistes, ceux des Hermétistes et des Néo-Platoniciens de Florence, ceux des Philosophes Inconnus du XVIIIe siècle... etc. etc. Quand je dis que ces textes s'éclairent, j'exagère un peu; c'est une simple fluorescence, ou des étincelles sur un fond obscur, car l'écrivain, qui est un homme après tout, entremêle les vérités éternelles et les erreurs de sa génération. L'étudiant en occultisme se plonge toute sa vie dans l'examen de cette matière épaisse; il en tire d'abord une rare érudition; et puis sa ferme espérance est qu'une *illumination* soudaine vienne d'en-haut récompenser son effort. C'est un esprit religieux.

Tant vaut l'homme, ai-je déjà dit, tant vaut la doctrine. Il y a, dans ces cénacles d'initiés, beaucoup d'hommes de bien, de belles âmes de mystiques et d'artistes, des cerveaux bien pesants; il y a aussi des têtes légères, des érudits de surface, des cabotins, des charlatans : ce sont ceux qui paraissent et se font valoir. Je n'en ai vu aucun faire des miracles; il suffit à plusieurs de laisser croire qu'ils en font.

Éliphas Lévi, Stanislas de Guaïta, Saint-Yves d'Alveydre, Papus, Péladan, pour ne citer, parmi les Français, que des morts et des plus connus, étaient de cette école ésotérique de tradition judéo-chrétienne. Une autre théosophie, de tradition hindoue, révélée à l'Europe et à l'Amérique par Mme Blavatzky, groupe à l'heure actuelle, dans les deux continents, des milliers

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

de fidèles. Passons sans nous arrêter : ce n'est pas là notre affaire.

J'appelle occultistes *para-scientifiques* ceux qui, plus ou moins détachés des traditions ésotériques, ont été influencés par l'évolution des sciences positives et, pleins d'admiration pour les perspectives qu'ils y découvrent, prétendent en élargir indéfiniment le champ en transportant leurs méthodes d'investigation dans des domaines mystérieux singulièrement écartés de l'objet ordinaire de ces sciences. C'est ainsi que Mesmer admettait, par analogie avec le fluide magnétique, un certain fluide humain sur le même modèle, soumis aux mêmes lois; et l'on ne peut s'empêcher de remarquer que l'appareil qui lui servait à accumuler ou à disperser ce fluide humain ressemblait au moins superficiellement à une batterie électrique. Et ceci, coïncidence ou prescience, assure à Mesmer une certaine considération; car si Franklin avait découvert en 1747 l'électricité des nuages, Galvani ne commença à se faire connaître qu'en 1786, et il était encore moins question de Volta.

Dans un autre ordre d'idées, c'est en étendant le champ de l'anatomie descriptive jusqu'à la psychologie, que Lavater a voulu découvrir, et a découvert en effet jusqu'à un certain point, dans l'étude des linéaments du visage, les signes extérieurs des habitudes acquises de l'âme et de ses aptitudes innées; que Gall et Spurzheim ont pensé un peu témérairement les retrouver par l'examen des bosses du crâne; que Desbarrolles et le chevalier d'Arpentigny les ont cherchés dans les lignes de la main et dans la forme des doigts.

Mais de tous les occultistes para-scientifiques, les

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

plus nombreux et les plus audacieux sont les spirites qui, sans crainte d'associer des choses et des mots qui jurent d'être ensemble, veulent avoir acquis les preuves *matérielles* de l'existence des *esprits* et résolu l'éternel problème de l'immortalité de l'âme par les méthodes expérimentales, tout comme un problème de physiologie. « Ils osent parler de *mains* et de *pieds* d'esprits! » disait Éliphas Lévi avec indignation.

Le spiritisme est une école nouvelle, inaugurée vers le milieu du XIXe siècle. Mais les phénomènes singuliers qui font l'objet de son étude ne sont pas sans précédents dans l'histoire ou la légende : on a toujours parlé de revenants, d'invisibles présences manifestées par des bruits et des déplacements d'objets; d'apparitions lumineuses. Nos pieux ancêtres avaient, sur ces invasions du monde surnaturel dans le nôtre, leur conviction faite : par la permission divine, de saints personnages, des âmes en peine — ou des démons — pouvaient exceptionnellement visiter les vivants pour les aider de leurs conseils, réclamer leurs prières — ou les tourmenter. Mais une terreur bien compréhensible empêchait d'examiner le phénomène de trop près; on ne se familiarisait pas avec lui; *a fortiori* eût-on craint de le provoquer. Partant, on le connaissait bien mal, et les rumeurs qui couraient dans le voisinage des maisons hantées, terrifiant les crédules, faisaient rire les sceptiques et n'attiraient pas les curieux.

Il fallait, pour émouvoir l'opinion de façon durable, que les *esprits* émigrassent sur un continent neuf et se manifestassent à une population sans passé, sans ancêtres, sans légendes séculaires, pour laquelle une apparition constituait un fait nouveau et sensationnel.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Le peuple américain a ceci de bizarre et de profondément incompréhensible pour nous, qu'il est à la fois mystique et positif. Il garde une telle capacité de foi qu'on lui voit encore et constamment inventer de nouvelles religions dans l'instant où l'Europe ne peut plus guère qu'affaiblir ou détruire les anciennes; mais d'autre part, il lui plairait que l'objet de sa foi fût tangible, mesurable, d'un poids défini et que sa présence agitât l'aiguille du galvanomètre. Il devait bien accueillir des esprits qui frappent durement sur les tables, qui jouent de la mandoline, dont les mains et les pieds laissent des empreintes. Le spiritisme, maintenant mondial, a gardé la marque de son origine transatlantique : oserai-je torturer la langue en disant que c'est un spiritualisme... matérialiste?

Les premières manifestations dont on s'occupa eurent pour théâtre une petite maison d'Hydesville, dans l'État de New-York, en 1848. Les demoiselles Fox, habitantes de cette maison, entendaient retentir des coups violents dans les murailles, et parfois des mains froides et rudes les saisissaient, tiraient sur leurs vêtements. A la longue, elles n'eurent plus peur de ce qui les avait d'abord effrayées et imaginèrent même un moyen de converser avec leurs hôtes invisibles. Elles interrogeaient, et les esprits répondaient intelligemment en marquant, par le nombre de coups frappés, la place alphabétique de chaque lettre qu'ils voulaient communiquer. C'est ainsi qu'un certain Charles Rosna, citoyen de l'autre monde, révéla qu'il avait été assassiné dans cette maison et qu'on trouverait ses ossements enfouis dans la cave; ce qui depuis fut vérifié. Le royaume entier des ombres se pressa bientôt autour de ces pauvres filles, comme autour

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

d'Ulysse quand il eut égorgé des brebis noires au pays des Kimmériens. Les esprits disaient qu'ils venaient apporter au monde une vérité nouvelle, et l'un d'eux, celui de Benjamin Franklin, le grand homme de l'Amérique, appuyait cette promesse de sa grande autorité. Les curieux affluèrent, enjoignant, non sans importunités et violences, les sœurs Fox de faire connaître au grand public ce second Évangile. Elles durent consentir à donner au Corinthian Hall, à Rochester — je dis le mot sans ironie — des *représentations* auxquelles les Désincarnés voulurent bien prêter leur concours en répétant devant la foule assemblée les phénomènes qu'ils avaient d'abord produits dans la plus stricte intimité.

Les demoiselles Fox, qui usèrent leur santé à ce jeu, étaient des *médiums*. Pour faire comprendre ce mot nécessaire, nous devons esquisser la théorie du spiritisme; on y retrouvera d'ailleurs une conception connue, celle du périsprit ou corps astral. La mort, disent les spirites, est sans doute un événement d'importance, mais pas aussi considérable qu'on l'avait toujours cru, soit qu'on la regardât comme un saut dans le néant, soit qu'on en fît un passage vers un monde surnaturel. Un homme qui est mort est toujours existant et n'a pas cessé d'appartenir à l'espèce humaine. Il continue à vivre aux mêmes lieux, si c'est son plaisir. Il n'est ni meilleur ni pire qu'auparavant et la mort en elle-même ne lui a rien appris. S'il était sot, il reste le même. Bien entendu, il n'a pas vu Dieu ni le diable et conserve à leur endroit sa foi ou son doute. En résumé, il n'a fait que dépouiller une coque grossière, le corps, ce vêtement usé que nous pensions nécessaire à l'existence et qui ne l'est pas plus que les

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

cheveux ou les ongles. A un genre de vie naturel a succédé un autre genre tout aussi naturel de vie, qui est différent, et préférable. On est transparent, on n'a plus de poids, on est libre; tous les besoins physiques ont disparu; et dans cet état particulièrement favorable à l'instruction, puisqu'on y voit l'envers des choses dont on ne connaissait précédemment qu'un côté, on continue à acquérir de la science et des mérites.

Ce qui pourrait causer du souci aux esprits désincarnés, c'est la difficulté de lier des relations avec ceux qui restent emprisonnés dans leur corps. Ils ne peuvent habituellement nous faire signe, ils ne sont pas visibles; en voulant nous toucher, ils passent au travers de nous sans que nous en ressentions le moindre choc... Or les esprits ne se désintéressent pas de nous; les bons, qui furent nos amis, voudraient bien nous donner des conseils d'aînés, nous faire part de leur expérience, tout au moins dissiper nos craintes à l'endroit de la mort; les autres — il y a des mauvais plaisants partout — aimeraient nous mystifier et nous faire des niches. La difficulté est réelle; elle n'est pas insurmontable. Il faut savoir qu'un esprit n'est pas une âme immatérielle complètement nue; il le sera peut-être après un autre avatar, une seconde mort dont les spirites n'osent point parler. Pour l'instant, l'enveloppe matérielle tombée, il lui en reste une autre, *semi-matérielle,* le périsprit, qui peut s'épaissir momentanément jusqu'à devenir visible et tangible, opaque et consistant, et prendre la figure du corps qu'il doublait pendant la vie mortelle. C'est ce qu'on appelle la matérialisation du périsprit. Elle ne peut s'opérer qu'aux dépens d'un corps d'homme vivant dont l'esprit soutire les particules les plus subtiles

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

pour en fortifier son enveloppe. Cet homme vivant qui possède la faculté de prêter de sa substance aux esprits est le *médium*. Les femmes y sont généralement plus aptes, parce que plus impersonnelles, plus passives. On est quelquefois médium par disposition naturelle : c'était le cas des sœurs Fox ; d'autres fois on le devient par une sorte de gymnastique en développant son automatisme ; tout le monde peut ainsi devenir un médium plus ou moins docile. Et les spirites affirment avec force que tout le phénomène se réduit à un transport de matière du médium au désincarné ; ils ont vu le médium s'épuiser, perdre du poids à mesure que l'Esprit s'affirmait plus nettement ; la *trance* du médium est un évanouissement causé par une grosse perte de substance. Lorsque l'esprit Katie King apparaissait à William Crookes, si parfaitement matérialisé qu'on l'eût confondu avec les autres personnes présentes, son médium, miss Cook, tombait comme une pauvre poupée molle et vide de son.

L'exemple des sœurs Fox, les expériences dont elles suggérèrent l'idée, firent se révéler de nombreux médiums. Les manifestations les plus communes et les plus élémentaires étant des déplacements d'objets mobiliers et des coups frappés sur une matière sonore, la table de bois fut dès l'origine adoptée comme l'instrument et en quelque sorte l'autel des modernes évocations. Même maintenant, alors que les spirites ont considérablement perfectionné leurs techniques, il est traditionnel et rituel qu'ils s'assemblent, en joignant leurs mains pour totaliser leurs individuelles médiumnités, autour d'une table que l'esprit vient animer et soulever, dont il fait craquer le bois et frapper les pieds. La table n'est d'ailleurs pas indispensable.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

La présence des esprits se révèle par des faits de deux ordres, les uns purement physiques, les autres plus strictement imputables à une cause intelligente.

Parmi les faits physiques, outre les bruits, les chocs, les attouchements de mains invisibles; outre les phénomènes lumineux, les apparitions de fantômes, je signalerai les *lévitations* et les *apports*. Le sénateur Tallmadge vit le premier, à Washington, une table, après des mouvements désordonnés, s'élever dans l'air et s'y maintenir sans appui, comme soustraite à l'influence de la pesanteur. Il n'est pas un expérimentateur qui n'affirme avoir été maintes fois témoin de pareilles lévitations qui semblent, désormais, communes et banales. Quelquefois c'est le médium lui-même, ou une personne quelconque de l'assistance qui est ainsi soulevée. Le jeune Henry Cathcart, fils d'un notable de l'État d'Indiana, était fréquemment transporté au plafond et jouait dans cette situation paradoxale sans l'appréhension d'aucun danger. Devant le savant W. Crookes, chimiste célèbre et radiologiste, le 16 décembre 1868, à Londres, le médium Home s'envola par une fenêtre, comme porté par les ondes de l'air. Le médium Slade donna un spectacle analogue, à Paris, le 27 mai 1886, à Paul Gibier, préparateur au Muséum... etc. Il est aussi singulier de voir subitement apparaître, au cours d'une réunion spirite, soit sur la table, soit entre les mains du médium, des objets venus d'ailleurs par on ne sait quelle voie; par exemple, en plein hiver, des brassées de narcisses et de jacinthes où la rosée perle et qu'on vient manifestement de cueillir au pays de l'éternel printemps.

Ce sont là des œuvres de mystérieux artisans; ils

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

prouvent leur intelligence par d'autres effets. Les esprits tiennent des conversations par coups frappés, dictent des pages de morale, annoncent des événements éloignés ou futurs, s'expriment en des langues inconnues du médium et de l'assistance, donnent des garanties de leur identité... Pour faciliter la conversation, les spirites ont inventé certaine instrumentation, notamment un petit chariot à roulettes sur lequel le médium pose la main et qui se déplace sur un tableau où sont inscrites les lettres de l'alphabet. Les esprits font mieux encore : ils écrivent. Le baron de Guldenstubbé plaçait du papier et un crayon dans le tiroir de la table. On entendait, dans le silence, le crayon courir tout seul sur le papier, et, rouvrant le tiroir, on y trouvait des pages remplies d'une écriture serrée. D'autres expérimentateurs, avec le médium Slade, interposaient un crayon entre deux ardoises ficelées et scellées ensemble; lorsqu'on rompait les sceaux, il y avait des phrases écrites sur les faces intérieures des ardoises. Crookes voyait des mains lumineuses descendre du plafond, pour tracer, au vu de tous, des caractères intelligibles. La plupart du temps, l'esprit n'intervient pas ainsi directement ; il dirige la main du médium et la fait courir sur le papier. Le médium écrit comme un automate, en causant de choses indifférentes; il a la sensation d'avoir l'avant-bras serré, engourdi, paralysé, et, si peu versé qu'il fût dans l'art d'écrire, on a souvent qualifié de chefs-d'œuvre les proses ou les vers qui naissaient sous son crayon. De cette façon, l'ombre de Dickens dicta au médium James, en l'espace de sept mois (1872-1873), un roman entier, *The Mystery of Edwin Drood*.

Des personnes illustres se sont entretenues avec les

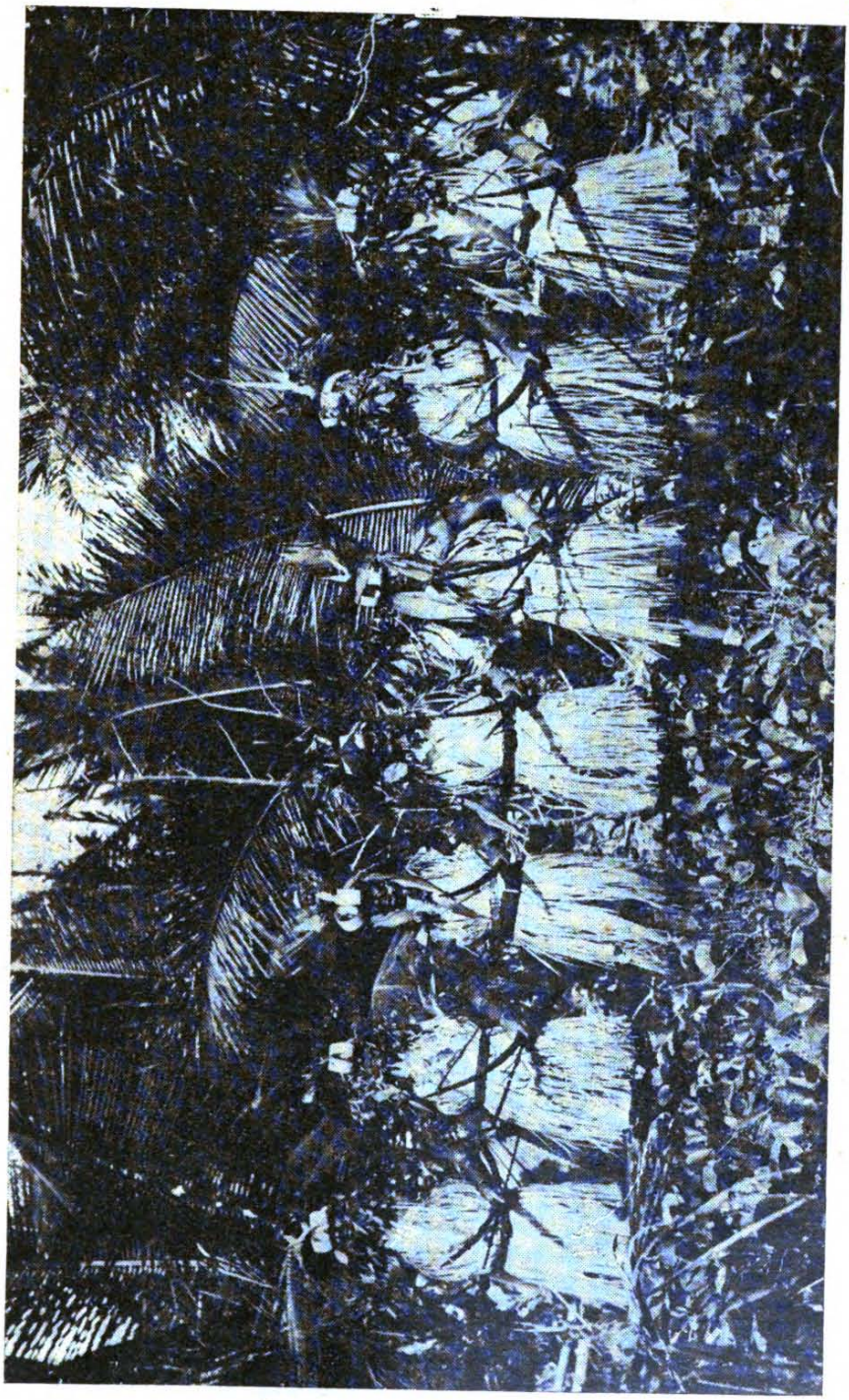
Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

esprits. La famille de Victor Hugo, convertie à la nouvelle doctrine par Mme Émile de Girardin, occupait les loisirs de l'exil à des séances de spiritisme. Le Maître ne dédaigna pas d'adresser aux désincarnés des discours en vers, auxquels ceux-ci répondaient tellement sur le même ton et avec la même Poétique, que Victor Hugo eût pu mettre sa signature au bas de leurs réponses. Ce qui ne manqua pas d'être relevé par les sceptiques.

Les esprits conduisaient la main de Victorien Sardou et lui faisaient tracer des dessins compliqués, des fantaisies calligraphiques assez amusantes à l'œil et d'une incroyable difficulté d'exécution, mais, il faut l'avouer, sans queue ni tête. Je préfère les mystérieux portraits crayonnés par le médium Hugo d'Alési, à l'aide d'une technique aussi curieuse que paradoxale de clown-dessinateur. J'en eus entre les mains, dont on m'affirma qu'ils reproduisaient méticuleusement les traits de personnes mortes que le médium n'avait point connues...

Des médiums se prêtent à tous les genres de phénomènes. D'autres se spécialisent, sont exclusivement producteurs d'effets tout physiques, ou écrivains, ou dessinateurs, ou musiciens automatiques. Les expériences sont incroyablement variées. Des célébrités du spiritisme, Mme Piper, Hélène Smith, sont rangées parmi les médiums à *incarnations;* c'est-à-dire que les esprits ont coutume de s'emparer subitement de leur corps, ainsi que les démons étaient jadis supposés entrer dans celui des possédés. Tout à coup, à leurs attitudes qui changent, à leur voix qui s'assourdit ou s'éclaircit, surtout à leur langage et aux nouvelles aptitudes qu'elles montrent, on comprend que leur

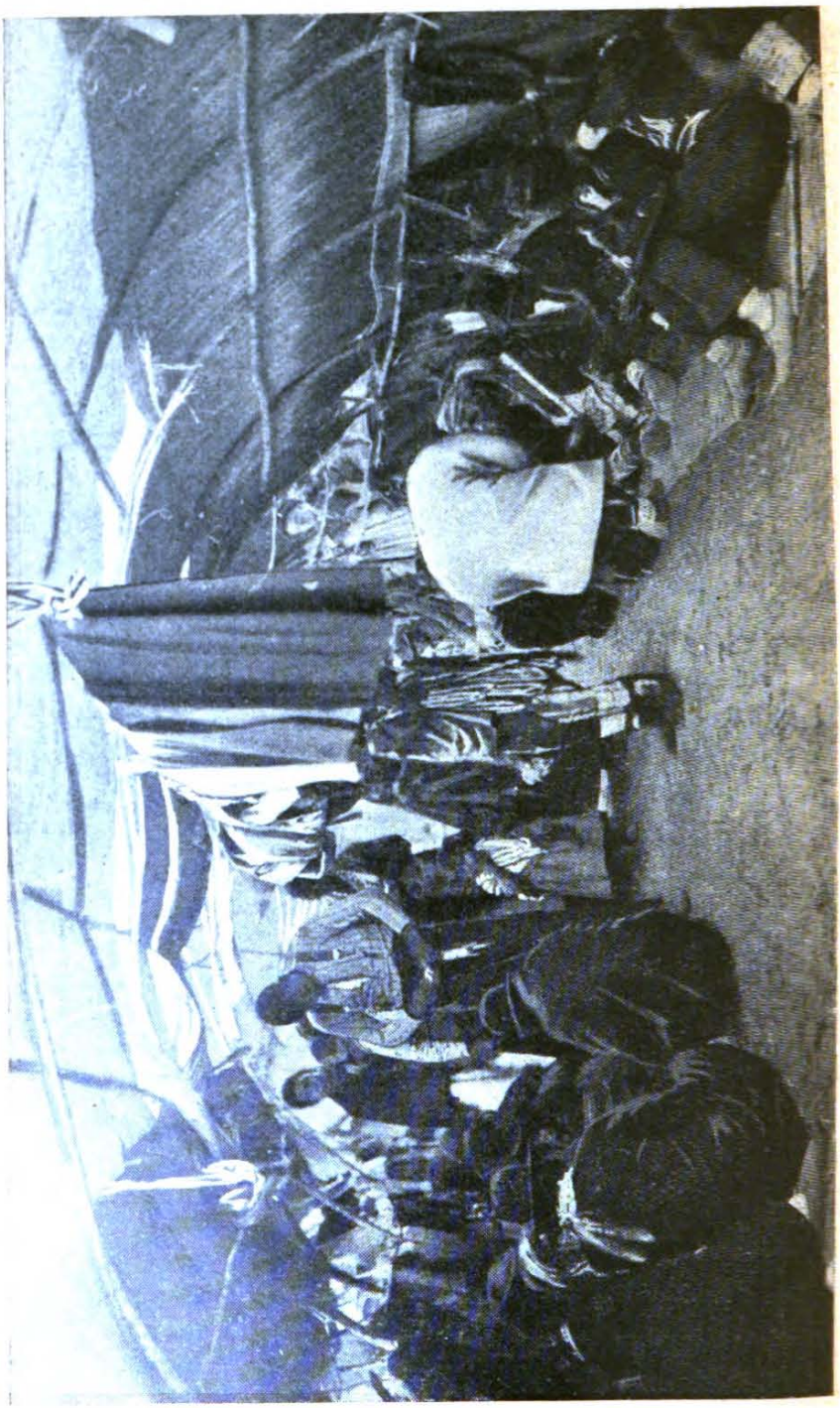
Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY



Une séance de sorcellerie dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée. Les Papous, très superstitieux, sont la proie de leurs sorciers.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY



Une réunion de « médecine men » chez les Indiens de l'Utah. Ils sont à la fois prêtres, sorciers et médecins.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

personnalité a cédé la place à une autre. Ce n'est plus le médium qui parle, c'est un esprit. Il se nomme, il révèle des particularités de son existence antérieure, se caractérise par telle mentalité, par telle éducation qui sont étrangères au sujet *intrancé*. Mme Piper, observée à Londres par les professeurs Lodge, Myers, Hodgson, W. James, Hyslop, hébergeait alternativement dans son corps quatre esprits : *Imperator*, *Rector*, *Doctor* et *Prudens ;* ainsi se faisaient-ils appeler. Hélène Smith, vue par M. Flournoy, professeur à l'Université de Genève, se transformait psychiquement en une jeune Hindoue qui avait vécu au XIIe siècle.

Plusieurs médiums produisent des matérialisations visibles d'esprits. Quand Florence Cook tombait en trance, l'esprit Katie King apparaissait, causait avec W. Crookes, se laissait palper, semblait parfaitement matériel et vivant, pouvait être photographié, avait un cœur qui battait, aurait à la rigueur bu et mangé. On a conservé des morceaux de sa robe (taillée dans quelle étoffe ? et par quel couturier ?). On pouvait voir ensemble l'esprit et le médium. On demanda un jour à Katie King de se dématérialiser devant tout le monde, en pleine lumière, et, comme on la regardait, ses traits se déformèrent et elle *fondit comme une cire*.

Les spirites signalent bien d'autres merveilles qu'il serait trop long d'énumérer. Les esprits leur suggèrent eux-mêmes des expériences ahurissantes et si propres à entraîner la conviction qu'il y a quelque héroïsme à demeurer sceptique. On a notamment coulé un cube de paraffine parfaitement homogène, et, lorsqu'on fendait le bloc après une visite d'esprit, on avait la surprise de découvrir au centre de cette substance

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

l'empreinte en creux d'une main ou d'un pied. Le bertillonnage le plus minutieux démontrait qu'il ne s'agissait point de la main ou du pied du médium, qui, d'ailleurs, eût laissé sur l'un des côtés du bloc de paraffine la trace de son entrée et de sa sortie. L'extérieur du cube étant lisse, il fallait bien admettre que le pied, ou la main s'était formée et évanouie également dans l'intimité de la substance même. A moins que — c'est encore une explication — la paraffine ne fût préparée à l'avance...

Malheureusement, la plupart de ces belles choses doivent être crues sur témoignage, et, quelle que soit la valeur du témoin, il est toujours possible de le supposer ou trompeur, ou trompé. Si même on était personnellement témoin de faits aussi surprenants, on devrait mille fois douter de soi-même avant de s'incliner. Je ne suis pas de ceux qui, systématiquement, refusent de s'associer aux expériences et en nient *a priori* les résultats ; tout au contraire, j'accueille avec empressement les occasions d'étudier le fait spirite, Mais si je fus parfois troublé par des phénomènes inexplicables, la grâce ne m'a point touché. J'ai adhéré, par curiosité, à des cercles spirites ; j'y fus comme un visiteur impartial et grave, sans jamais communier de sentiment avec ceux qui y fréquentaient. Mes yeux ont vu, ma raison n'a pas pris parti.

Faut-il raconter, entre mille, quelqu'une des expériences dont je fus témoin oculaire ?

J'eus la bonne fortune d'assister à une séance privée du célèbre médium Eusapia Paladino, de passage à Paris. Nous étions six ou sept, la plupart incroyants. L'occasion était belle de voir de très près cette Napolitaine énigmatique. connue de l'univers entier depuis

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

les mémorables entrevues qu'elle avait eues avec Lombroso, Charles Richet, Flammarion, le colonel de Rochas, et depuis les prodiges stupéfiants qu'elle avait accomplis. C'était une vieille petite femme à l'œil ardent et noir, au visage grimaçant de sorcière ou de fanatisée, qui vint un soir chez l'un de nous, au bras de sa nièce. On avait préparé le salon sur ses indications. Les meubles inutiles avaient été enlevés, les lampes électriques pouvaient être recouvertes de plusieurs épaisseurs de gaze sombre afin d'obtenir cette relative obscurité nécessaire aux évocations spirites comme aux manipulations photographiques. D'un coin de la pièce, on avait fait un réduit triangulaire fermé par deux rideaux de cotonnade noire, d'ailleurs légère et transparente, et dans ce réduit, *le cabinet des esprits*, étaient disposés, sur une chaise, une mandoline et un tambour de basque. La table des évocations, en bois blanc léger, avait été commandée à un menuisier, tout exprès pour la circonstance. Eusapia s'assit à cette table, en tournant le dos au réduit, où certainement il n'y avait personne. Deux de nous se placèrent à ses côtés, emprisonnant ses mains dans leurs mains et appuyant leurs pieds sur ses pieds de façon à surveiller tous ses mouvements ; les autres invités complétaient le cercle autour de la table. Pour moi, je demeurai debout tout près des rideaux, plongeant de temps à autre mes regards dans le réduit, et très attentif à saisir tout ce qui se passerait d'insolite. L'éclairage, faible, était suffisant pour qu'on pût distinguer nos visages.

Je vis d'abord les rideaux se gonfler comme si un vent léger eût soufflé du réduit; le tambour de basque frémit, résonna et chut à terre. Les cordes de la man-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

doline chantèrent, pincées par des doigts mystérieux ; l'instrument lui-même sortit d'entre les rideaux et se promena dans l'air au-dessus de nos têtes en rendant de vagues sons musicaux, et, par jeu, s'en alla heurter tour à tour et violemment le crâne de chacune des personnes présentes, comme si une main l'eût brandi en guise de massue. La chaise elle-même qui avait été mise dans le *cabinet* se rua sur moi en me bousculant. En même temps, nous étions pincés aux bras, aux flancs, par des doigts prestes. A plusieurs reprises, je pus saisir les phalanges de ces doigts, qui me parurent enfantins et échappèrent brusquement à la pression des miens, non sans que j'eusse le temps de constater leur toute matérielle consistance. A mesure que la soirée s'avançait, les phénomènes se renforçaient sans changer de nature, les impressions visuelles s'ajoutant seulement aux impressions tactiles. Tout au sommet des rideaux et les écartant gentiment l'un de l'autre à deux mètres environ au-dessus de la tête d'Eusapia, apparurent de très jolies petites mains d'une blancheur fluorescente, des mains d'enfants de cinq ou six ans, qui se tournaient en divers sens, en agitant les doigts, comme pour se faire admirer ou « jouer les marionnettes ». Pour finir, la table des évocations se leva brusquement d'entre les personnes qui y étaient appuyées et se maintint en l'air, sans appui visible, durant l'espace de vingt-cinq secondes.

En résumé, le Monde Invisible me sembla, ce soir-là, habité par une population gracieuse et puérile qui s'amusait innocemment de nous. J'ajoute que, quel que fût mon désir de prendre Eusapia en flagrant délit de fraude, quoique je me rendisse insupportable par mes précautions, jusqu'à ce point que je la tins pres-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

que constamment embrassée par les épaules, tandis que mes amis s'assuraient de ses mains et de ses pieds, je ne pus rien découvrir de suspect. Eusapia Paladino a pourtant, dit-on, triché souvent; et qui peut tricher une fois est légitimement soupçonné de toujours tricher. Conclurai-je donc qu'elle fut très habile, et moi bien aveugle?

Dans une autre circonstance, le médium Miller fit apparaître successivement une trentaine de fantômes devant cent personnes, dont j'étais. Il y en parut des grands et des petits, de tout âge et de tout sexe, et l'on en voyait souvent deux à la fois. La salle était plongée dans une obscurité presque complète; à peine y distinguait-on les visages des assistants comme des taches blanchâtres. La façon dont s'annonçaient les spectres était assez singulière. Dans cette nuit, au-dessus de l'estrade où Miller était en trance, on percevait une luminosité vague flottant au plafond et assez comparable à un flocon d'ouate de la grosseur du poing. Le flocon descendait lentement jusqu'à toucher le sol, puis soudainement, il s'épanouissait en une grande forme humaine enveloppée de gaze légère. Et cette forme parlait, disait son nom, d'une voix lointaine et comme de rêve. Une conversation s'engageait avec elle. Je me souviens d'un Hindou colossal, dont le diadème et les bracelets brillaient comme des diamants. Il arpentait l'estrade à grandes enjambées en marmottant des paroles inconnues et, sur la blancheur phosphorescente de son vêtement, on distinguait une grosse natte noire que les brusques mouvements du spectre faisaient osciller. Une négresse — son visage faisait un trou noir dans la candeur des voiles — demanda une chanson ridicule que toute cette assem-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

blée naïve se mit à chanter en chœur pour réjouir l'Esprit ! Un petit fantôme de fillette dansa... « Bonsoir, mes enfants. Je suis heureuse de vous voir réunis ! » dit un autre spectre en s'avançant. Et tous les gens qui étaient là, habitués d'un même groupe spirite, reconnurent ensemble, et sans hésiter, la défunte madame de Noggerath qui avait vécu parmi eux et qu'ils chérissaient comme une aïeule. « Bonsoir, grand'mère ! » répondirent-ils d'une même voix joyeuse. Et l'on se mit à causer avec elle, tout familièrement, comme avec une amie quittée la veille, et à échanger toutes les petites banalités en usage dans notre monde. Mon Dieu ! pensais-je, c'est déjà beaucoup d'ôter à la mort son horreur ; faut-il aussi lui ôter sa gravité ? Ce solennel passage est-il donc si peu instructif que nous devions nous retrouver après, comme avant, de petits bouts d'hommes amusés de vétilles ?

Une chose frappe, dans ces révélations spirites. A supposer qu'il s'agisse, en effet, d'Esprits, ils semblent jamais ne pouvoir montrer une mentalité plus élevée que ceux qui les évoquent. Depuis que l'on cause avec eux, ils se sont montrés impuissants même à nous renseigner sur les conditions de leur existence, et encore plus à nous apporter quelque lumière sur les éternels problèmes qui nous préoccupent, encore qu'ils doivent être plus près que nous de leur solution. Chose étrange ! les anciens revenants des pays catholiques étaient catholiques : ils réclamaient des messes pour les délivrer du Purgatoire ; et les revenants contemporains affectent un déisme qui ne se rapporte plus à aucun culte, tout comme la majorité de leurs évocateurs dont ils paraissent décidément suivre l'évolution

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

religieuse. A ce compte-là, les vieux fantômes, ceux qui disaient souffrir la torture et qui demandaient des messes, se trompaient donc ? et dans l'autre monde on n'est donc pas plus fixé sur rien que dans le nôtre ? En réalité, les Esprits, muets sur eux-mêmes et sur ce qui, seul, importerait, sont fort occupés des vanités d'une existence qu'ils ont laissée. On voudrait au moins qu'ils fissent avancer d'une année, d'un jour ou d'une heure les découvertes scientifiques, qu'ils fussent les guides de l'humanité laborieuse; et l'on n'obtient rien d'eux que l'on ne puisse avoir sans eux. Exclusivement attentifs à contenter des curiosités individuelles, ils peuvent sans doute étonner le consultant en lui disant combien il a de pièces de monnaie dans sa bourse ou quelle est la date précise de sa naissance, ou qu'il fera prochainement un petit voyage, et en cela ils sont des succédanés de la tireuse de cartes; mais qu'on leur demande des choses plus sérieuses, ils se taisent. Je sais bien que plusieurs ont dicté de grandes pages de philosophie et de morale et que les spirites font grand cas de l'élévation de leurs idées. Je n'ai pas été sans lire beaucoup de ces pages-là. Ce sont des morceaux d'éloquence, parfois très confus, souvent nobles, mais non pas étonnants, et l'on en ferait infiniment moins de cas si on les tenait moins mystérieusement d'un homme vivant. Je me fais fort de faire admirer n'importe quelle page d'un auteur médiocre en disant qu'elle me vient d'un esprit. Il est naturel qu'on écoute avec plus de déférence et qu'on revête d'autorité quelqu'un qu'on ne connaît pas et qu'on ne voit pas. Mais cette autorité est factice. Bien des Esprits s'annoncent par de grands noms et soutiennent plus ou moins mal leurs prétentions. Mais je n'ai jamais constaté qu'aucun

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

d'eux ait dicté quelque chose rappelant, même de loin, une Pensée de Pascal. Quand un homme de génie s'approchera d'une table d'évocation, peut-être l'esprit évoqué montrera-t-il du génie. A Hauteville-House, les esprits écrivaient des vers de Hugo...

En somme, si quelque chose doit retenir l'attention dans le phénomène spirite, ce sont les effets physiques obtenus par les médiums. Je ne me sens pas le droit de les expliquer systématiquement par la fraude. Les spirites eux-mêmes produisent des arguments assez convaincants pour écarter, dans bien des cas, cette explication. Et si, très souvent, le plus souvent, les expérimentateurs appartinrent à cette grande partie de l'humanité qui est plutôt disposée à croire qu'à douter et qui est aisément convaincue, il semble bien que certaines expériences aient été conduites avec autant de rigueur qu'il était possible. Il ne faut pourtant pas s'incliner sans objection devant les témoignages des trois ou quatre savants dont les spirites affichent les noms comme ceux des Victoires qu'on brode sur les drapeaux. L'argument d'autorité, puissant en matière de foi, ne compte pas pour la science. Des savants comme Crookes et comme Richet ne sont pas tout d'une pièce; quand l'un parle de chimie et l'autre de physiologie, il faut, certes, les écouter avec respect sinon avec soumission; pour tout le reste, ils sont naïfs et aussi facilement séduits que les autres hommes par les apparences.

Mais peu importe. Il est supposable que des hommes de cette valeur ne dépouillent jamais tout esprit scientifique et qu'à vouloir les mystifier, un médium exposerait grandement sa réputation.

A la vérité, toutes les fraudes ne sont pas délibérées

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

et conscientes. J'ai observé cent fois que des expérimentateurs, fermement convaincus, aidaient naïvement d'un coup de pouce à la production du phénomène; il est très ordinaire aussi que, de bonne foi, tout un groupe innocemment complice s'échauffe au point de grossir des résultats médiocres et douteux et de leur attribuer une portée persuasive qu'ils n'ont pas. Combien de procès-verbaux de séances, apparemment véridiques, ont reproduit infidèlement la physionomie de certains faits, rien qu'en omettant des circonstances qui les eussent fait paraître beaucoup moins merveilleux !

Mais quand on aura largement fait leur part à ces fraudes, à ces naïvetés; quand on aura attribué une aussi large part aux forces psychiques émanées des opérateurs eux-mêmes aux mouvements de leur *inconscient* et de leur *personnalité seconde;* quand on aura donné aux lois d'une physique inconnue ce qui leur revient, les spirites espèrent qu'il restera assez de phénomènes inexpliqués pour que la plus rigoureuse critique soit forcée d'admettre la présence des Esprits désincarnés. L'indifférence hostile des corps savants les stupéfie. « Des doctrines chimiques, physiques, physiologiques sont admises sans résistance. Aucune d'elles n'est, plus que la doctrine spirite, solidement assise sur des bases expérimentales. D'où nous vient donc tant de défiance? » A cette question des spirites, je répondrai timidement par d'autres questions : « Êtes-vous bien sûrs que votre méthode soit celle de la Science? La Science part ingénument à la poursuite des faits sans savoir à quelle conception ces faits vont la conduire. Si elle se permet une hypothèse, fondée sur ses premières observations, *mais non pas anté-*

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

rieure, elle n'y tient pas absolument et est disposée à tout moment à l'abandonner. *Elle est indifférente aux résultats de sa recherche* et les accepte quels qu'ils soient. Mais pour vous, sont-ce les faits qui vous ont enseigné la survivance des âmes? N'était-ce point plutôt votre croyance, antérieurement à toute recherche, une croyance à fondements sentimentaux? Et si vous avez accueilli avec autant d'enthousiasme tels phénomènes insolites, si vous avez travaillé à les multiplier, n'est-ce point parce qu'ils semblaient propres à vérifier votre préconception et à contenter votre désir passionné? Si vos expériences avaient abouti ou menacé d'aboutir à une conception toute contraire, qu'auriez-vous sacrifié, les expériences ou la croyance? La réponse est facile à imaginer. Je m'incline donc devant votre foi, mais je refuse le respect à votre science. Votre docilité devant le fait, l'impartialité de votre jugement me sont suspectes; votre recherche est viciée : vous avez vu sans doute quelque chose, mais vous *vouliez* le voir. Vous ne convaincrez de cette sorte que les gens déjà convaincus. Tenez! supposons que vous n'avez rien fait depuis trois quarts de siècle et recommençons par l'observation du fait élémentaire, à pied d'œuvre, sans rien dire... »

Cette proposition, des hommes de science l'ont faite, en somme, aux spirites. Ils les ont défiés de leur faire voir, *sous certaines conditions de contrôle,* une table soulevée sans appui à quelques centimètres de terre. C'était le moins qu'on pût leur demander : cela se voit, prétendent-ils, couramment. Or, voilà tantôt dix ans que le défi a été porté; il n'a jamais été relevé!

Le spiritisme est la forme religieuse adoptée par de

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

modernes croyants, moins fermes en leur foi que leurs devanciers et réduits par l'influence du siècle à se chercher des raisons de croire. Ce sont de fort honnêtes gens, bien pensants et bien voulants, qu'on aurait tort de supposer capables de diableries. C'est bien ridiculement, en effet, qu'on insinua, à leurs débuts, que le diable était dans l'affaire; et les gens les plus superstitieux, qui gardent encore la mentalité du moyen âge, ont apparemment dû abandonner cette idée saugrenue. Le diable se faisant, contre l'athéisme et l'incrédulité, champion de l'immortalité de l'âme, voilà qui, de sa part, ne serait pas très malin.

Satan, du reste, — je veux dire le vieux faux-dieu traditionnel, avec ses cornes, ses griffes, ses ailes membraneuses et onglées de chauve-souris, — est un épouvantail hors service, réfugié dans les légendes du folklore; et les *empiriques*, dont j'ai fait la troisième catégorie des occultistes modernes, sont les seuls à entretenir quelques restes de son culte; encore ne le rapportent-ils pas toujours à son objet. La plupart de ceux qu'on continue dans les campagnes à appeler des sorciers sont effectivement, en général, de bénins guérisseurs qui ne font de tort qu'aux médecins diplômés et qui ne croient pas sérieusement mettre leur âme en péril lorsqu'ils traitent les maladies « par secret ».

Cette magie est si constamment semblable à elle-même qu'elle use encore des formules du moyen âge et qu'on peut se reporter à ce que j'en ai déjà dit avec abondance. Le sorcier, comme le faisaient son père et son aïeul, guérit « les sangs tranchés », « le brechet chu », « l'inflexion de l'os péronnelle », « les infections de la moelle pépinière », etc., à l'aide de remèdes anodins dont il défigure également les noms :

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

« sang de dragons », « baume de Paul de Kock » (opodeldoch), et qu'il assaisonne de prières latines, lesquelles, continuant à travers les siècles à se déformer par l'usage, sont devenues totalement intraduisibles. Il saupoudre les cancers de cendres de crapauds, fait égorger des pigeons vivants sur le crâne des méningitiques et assèche l'hydropisie *(l'utropisie)* en faisant boire le sang chaud d'un faisan qu'il se réserve d'ailleurs de manger. Accepté désormais par le milieu où il vit, et même assez bien noté à cause de ses services, il lui suffit, pour accroître son autorité, d'entretenir parmi ses pratiques une vague crainte des sortilèges. Il reste admis que les événements défavorables, les maladies des hommes et des bêtes dont on n'a pu préciser ni la nature ni l'origine, sont dus à des maléfices. Mais on en accuse moins communément le sorcier du village que les bohémiens, les mendiants, les rôdeurs, et le sorcier n'entre en scène que pour y porter remède, ce qui est la source de ses plus importants bénéfices. C'est ainsi que dans la Brie, où le sorcier est très en réputation, il est fréquemment appelé à désensorceler les étables en enterrant sous le seuil une fiole pleine d'argent-vif. Au bout de huit jours, il déterre la fiole, se fait apporter un réchaud de charbons, y place, dans une casserole, un mélange de bon vin, de cannelle, de girofle, etc. Quand la vapeur échauffée du vin prend feu, il montre victorieusement la flamme bleue : « Le voilà parti, le sort ! Vous l'avez-t'y vu aussi ben que moi ? A présent, soyez tranquilles. » Et, après avoir barbouillé le mufle des animaux de l'excellent vin chaud, il boit le reste et tend la main pour les honoraires.

N'empêche que sa tranquillité est instable et à la

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

merci d'une panique. Survienne quelque grosse calamité, on lui en demandera raison : il n'est sorcier si bienfaisant qui ne sente un peu le soufre. Et puis, ce qui met l'opinion en défiance contre lui, c'est qu'il ne saurait désensorceler personne sans passer le sort à un autre, en sorte que, si l'on n'est pas son obligé, on peut être sa victime. Ce transport du sortilège s'appelle, en Gascogne, l'*escuminje*. Il faut bien se garder d'accepter quoi que ce soit d'un sorcier, fût-ce un verre de vin accompagné d'un sourire, car ce présent savoureux est peut-être l'*escuminje!* Si toutefois on y était pris, il y aurait encore la ressource de faire célébrer la messe de Saint-Secari, dont la vertu est de tuer lentement celui qui a envoyé le sort. Cette messe se dit à minuit, dans les ruines d'une église, à la lueur de sept cierges; l'officiant revêt les ornements rouges et commence l'office par la fin... Seulement le prêtre qui la dit est damné sans rémission; aussi n'a-t-on pas grand'chance de trouver un célébrant bénévole; il en est de la messe de Saint-Secari comme de beaucoup d'autres choses qu'on raconte sans les avoir jamais vues...

Les loups-garous et autres galipotes se raréfient; mais on en signale encore un peu partout. En Vendée, il y en a toute une collection : bête bigorne, chevau-léger, chien à la grand'queue, etc. La nuit, des bêtes parlent, de singuliers chevaux passent leurs cous démesurés par la fenêtre entr'ouverte des chambres où l'on dort et poussent d'effrayants éclats de rire. Ce sont des sorciers qui purgent leur condamnation. Autrefois, en effet, le clergé *lançait* contre eux, du haut de la chaire, *des monitoires*, c'est-à-dire des sentences de proscription. Le peuple, abusé par une expression qu'il ne

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

comprenait pas, croyait que le prêtre *lançait* en effet quelque chose qui atteignait les magiciens, une sorte de contre-sort qui les métamorphosait en animaux. La coutume est abolie, mais la croyance demeure : la galipote est un sorcier sur qui est tombé *le moulitoire*.

Parfois c'est le diable lui-même qui prend la figure de la bête de nuit. J'ai ouï conter qu'un sorcier soupait avec sa famille lorsque des coups violents furent frappés à la porte. L'homme pâlit et se mit à trembler. « N'ouvrez pas ! » criait-il aux siens, d'une voix assourdie par l'épouvante. Quelqu'un eut l'imprudence de soulever le loquet. Un grand chien noir se précipita dans la maison, fit trois fois le tour de la table et disparut. C'était Satan qui venait avertir le sorcier que son contrat expirait dans trois jours. Effectivement, trois jours après, cet homme mourait et, au moment où il exhalait son dernier soupir, il sortit de sa bouche une poule noire couverte de poils qui s'encourut en criant : « Qu'é t'o qué m'vut ? » Ce qui signifie : « Qui est-ce qui me veut ? » Le démon, mis en liberté, cherchait un nouvel engagement.

Mais l'apparition la plus redoutée du paysan vendéen est la *garache*, sorte de sinistre et hideux fantôme drapé d'un long suaire, dont on ne sait pas au juste si c'est un démon, un sorcier déguisé ou un revenant vampirique. La garache hante la nuit le bord des eaux, les rivières, les canaux, les biefs de moulins ; c'est dire qu'on est exposé à la rencontrer partout dans ce pays de vastes marécages nus et mélancoliques. Une nuit de novembre, on en vit une qui guettait par le trou d'un évier les derniers soubresauts d'un moribond, pour happer son âme au passage !

C'est volontairement que j'écarte les légendes bre-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

tonnes toujours vivantes. Le Breton vit en plein merveilleux et nulle part ailleurs le surnaturel n'est plus familier et plus quotidien. Mais le plus copieux florilège serait incomplet et misérable; et je me persuade, au surplus, qu'aborder ce merveilleux-là serait entreprendre un sujet assez différent de celui que je traite présentement. Il n'y eut pas de procès de sorcellerie dans la Bretagne bretonnante; la magie diabolique y joua un rôle effacé. On y craint le Diable, on ne pactise pas avec lui; on vit avec les morts, on ne les évoque point par des cérémonies défendues. La légende s'alimente de mythologies antérieures à l'ère chrétienne (fées, lutins, génies locaux), de faits miraculeux attribués aux saints et d'innombrables histoires de revenants inspiratrices de religieuses terreurs. S'il s'y mêle quelques superstitions nettement magiques — et il en est certainement — ce sont celles de toutes nos campagnes et leur importance est assez faible pour qu'on ne leur fasse pas une place à part.

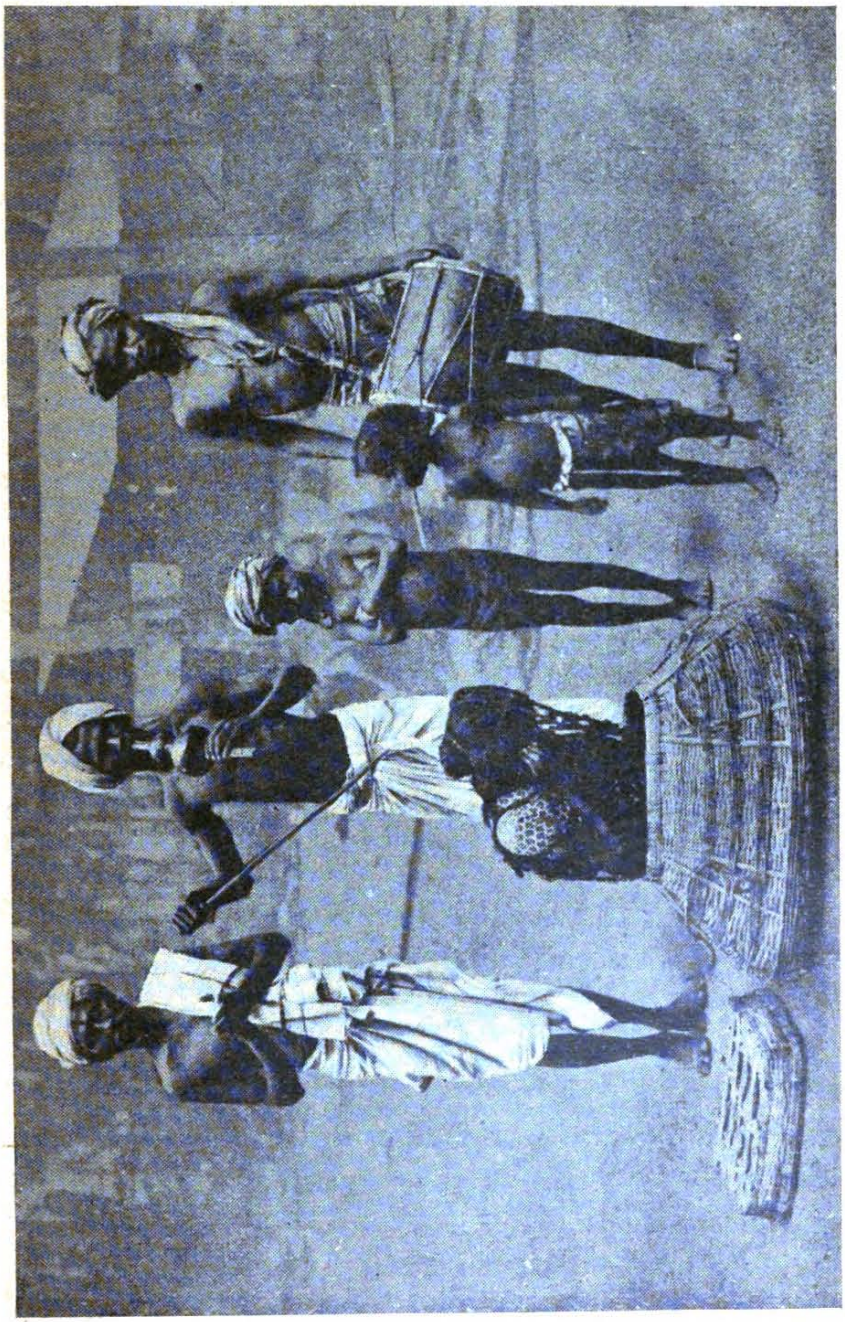
Le souvenir de la grande épidémie diabolique persiste surtout, et naturellement, dans les provinces où l'on brûla jadis les sorciers en masse. L'atmosphère y est encore obscurcie par les images de ce qui fut. Toutes les révélations étranges des vieux procès, transmises par tradition orale, amplifiées, défigurées, continuent à hanter l'âme du peuple. Les jeunes gens apprennent peu à peu, à l'école, à l'atelier, à la caserne, à rire de tout cela; il y a encore des vieillards qui croient et qui, dans l'imprécision de leur mémoire, s'imaginent avoir eux-mêmes vu ce qui leur fut raconté tant de fois et ce qu'ils ont tant de fois rêvé. Stanislas de Guaïta reçut d'un paysan lorrain la confidence suivante : « Cela s'est passé dans mon enfance, mon-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

sieur; je pouvais avoir cinq ou six ans... Un soir que le ciel était comme de l'encre, nous causions en famille près du foyer de notre cuisine, quand une *musique* d'un caractère *tout drôle* se fit entendre dehors. C'était comme le chant de quinze ou vingt personnes qui, toutes, pour la circonstance, auraient pris une voix fine et grêle. L'air, modulé sur deux ou trois notes seulement, ne manquait pas de charme; sa monotonie même était impressionnante. Je m'élançai dehors et ne vis rien. Les voix semblaient venir d'une très grande hauteur; elles devenaient sensiblement plus nettes comme si le chœur se fût rapproché de nous. J'eus grand'peur et les paroles de ma mère ne furent pas pour me rassurer. *Prenez ouate* (garde), *mo feu* (mon fieu), *c'est la Haute-Chasse* (le passage des sorcières). Me raidissant contre la frayeur, je me mis à *chiner* ces monstres et à leur crier des injures; le chant soudain s'éteignit. Comme je me disposais à rentrer chez nous, un os de cadavre humain tombant sur ma casquette faillit m'assommer; je m'étais accroupi pour le ramasser, mais je ne pus me résoudre à le prendre dans ma main tellement la puanteur en paraissait affreuse. Je trouvai ma mère aussi terrifiée que moi : des charognes sans nom étaient tombées dans l'âtre jusqu'à ses pieds, par le trou de notre cheminée... »

En Bresse, un tisserand qui revenait d'une fête, rapportant dans sa poche un morceau de tarte, et passait de nuit auprès d'un étang, fut saisi, renversé et privé de l'usage de ses membres. Dans cet état, il entendait la vielle et voyait danser au-dessus de sa tête des femmes habillées de rouge. C'était, dit-il, les sorciers de la *synagogue*. Au jour il rentra chez lui et

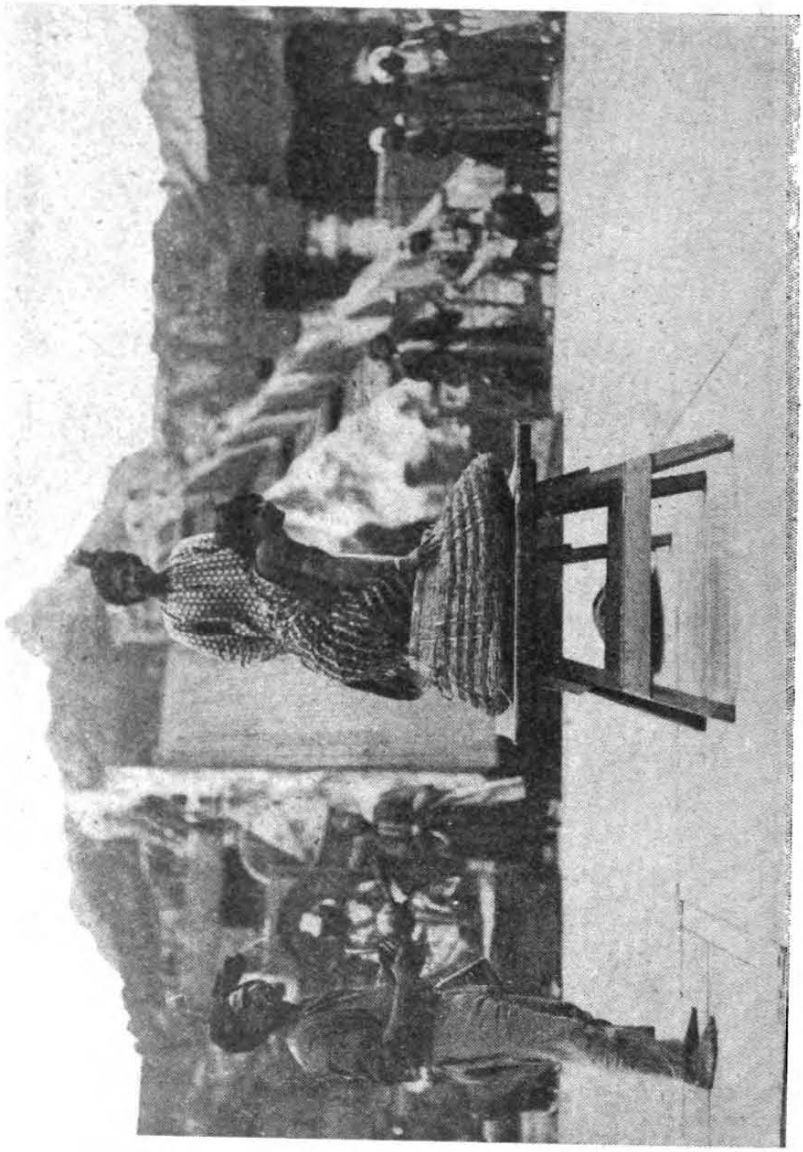
Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY



Les sorciers des Indes sont réputés universellement pour leurs tours de prestidigitation souvent inexplicables. Celui-ci vient de transpercer un panier où était une femme sans la blesser.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY



Voici la suite du « tour ». La « victime » sort souriante de son panier, et l'on se demande comment elle a pu s'y loger.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

trouva dans sa poche, en place de la tarte, une bouse de vache. Toute nourriture de chrétien, conclut-il, se change en fumier à l'approche du sabbat... Peut-être bien aussi qu'à la fête le brave homme avait bu plus que de raison et que des mauvais plaisants lui avaient joué un tour.

Ces réminiscences du Sabbat ne franchissent pas l'enceinte des villes. Mais les citadins ont aussi leur naïveté. Et peut-être sont-ils plus dangereusement en butte aux mystifications intéressées des charlatans et des escrocs qui se disent magiciens. Les empiriques de toute sorte, marchands de talismans et d'amulettes, magnétiseurs, diseurs de bonne aventure, ont encore une grosse clientèle, et pas seulement de menu peuple, dont les arrêts des tribunaux n'entament pas la confiance.

J'ai eu entre les mains un curieux grimoire édité par une boutique clandestine de magie noire et blanche. A des formules ridicules d'incantation, à des recettes, à des rituels de cérémonies est annexé le prix-courant de la maison, laquelle tient à la disposition des amateurs tous les accessoires et substances nécessaires à la cuisine des sorcières. Je relève, en ce catalogue, qu'on peut se procurer un cœur de hibou pour trois francs, un clou de vieux cercueil également pour trois francs, un miroir magique pour un louis, la moelle du pied gauche d'un loup pour dix francs... Et des baguettes magiques, des cierges bénits, des parchemins vierges, des pierres précieuses, des poisons comme l'arsenic et l'euphorbe, des graisses, des huiles, des têtes de huppe, des yeux d'aigle, des dents de loup-cervier, de l'urine de jument, du vitriol, etc., etc., sont cédés à des prix défiant toute concurrence.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

Le nombre des gobeurs est incalculable, et les cabinets des cartomanciennes, des chiromanciennes, des somnambules extra-lucides sont plus achalandés que ceux des plus grands médecins. Leurs réclames s'étalent ostensiblement à la quatrième page des journaux et il faut vraiment que ces vendeuses d'illusions commettent des fautes bien lourdes pour que la justice mette son nez dans leurs affaires. A-t-on même pensé à les imposer pour des bénéfices de guerre qui durent être considérables? En temps de guerre, on achète de l'espoir à tout prix, et le commerce en est bon. Tout fortifie et rien n'ébrèche la croyance des gens crédules. Quand le hasard fait tomber la devineresse sur une vérité, sa science est proclamée surhumaine; se trompât-elle cent fois de suite, on l'excuserait sur l'infirmité du savoir humain; et d'ailleurs, en cet ordre de choses, le ridicule ne tue jamais. Si peu de personnes ont le sens du ridicule!

Mme de Thèbes est morte opulente et honorée, après avoir multiplié, sur la guerre, des prédictions dont pas une ne se réalisa.

Dans sa brochure *Peut-on envoûter*, Papus raconte l'entrevue d'une pythonisse avec une cliente.

Quartier des Halles, petite rue obscure, vieille maison. On monte un escalier sombre; on sonne au premier, devant une large porte garnie de multiples serrures. Une vague figure paraît à la vitre d'une chambre donnant sur la cour; puis la porte est ouverte. C'est là. Pas de bonne : la magicienne fait elle-même le service; c'est plus sûr. On entre, après un petit corridor, dans une vaste pièce bien éclairée. Au milieu, une grande table où s'empilent une foule de jeux de cartes de toutes dimensions. Dans les coins, deux ou

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

trois meubles de bois doré, souvenirs d'une existence somptueuse, supportant des assiettes et des plats en terre de fer. Dans la cheminée, un fourneau allumé sur lequel mijote le dîner de tout à l'heure.

« C'est pour les cartes, madame ?

— Non, madame, c'est plus sérieux : je voudrais savoir si l'on peut forcer un homme à épouser une femme... une de mes bonnes amies qui n'ose venir elle-même.

— Parfaitement, madame... l'envoûtement d'amour. Voulez-vous par talisman, par le cierge bénit, par le cœur de veau ou par la colombe ?

— Mais... je ne sais... Quelle est la différence ?

— Le talisman, c'est cinq francs ; le cierge, dix francs ; le cœur de veau ou la colombe, vingt francs. Plus le dérangement s'il faut aller à domicile.

— Les moyens de mon amie lui permettraient d'aller jusqu'à dix francs. Je choisirai donc le cierge. Mais êtes-vous sûre de la réussite ?

— Nous allons voir, madame. Coupez, tirez sept cartes de la main gauche en pensant à l'opération. Bien. Voici l'homme... distingué, ma foi !... Hésitation, grand désir, obstacles de la part d'une méchante femme... Victoire ! C'est trois francs, madame, et les cartes vous promettent la réussite. Car il s'agit de vous, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, je l'avoue. Mais c'est étrange comme vous voyez bien. Homme distingué ! Obstacles ! C'est étonnant... Voilà les trois francs, madame, et merci. Quand faut-il que je revienne ?

— Nous sommes aujourd'hui jeudi ; revenez demain vendredi à cinq heures, mais après avoir fait ce que je vais vous dire. Le matin, vous achèterez un cierge

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

d'un franc, sans marchander, telle rue, tel numéro. Ensuite, vous irez à la messe et présenterez votre cierge vers l'autel quand le curé bénira les fidèles. Avez-vous un gant de la personne mâle ?

— Non, madame, mais j'ai des lettres.

— Bien. Vous envelopperez le cierge dans les lettres jusqu'au soir et vous me l'apporterez à l'heure convenue.

— C'est entendu. A demain, et merci mille fois. Que vous êtes bonne, madame ! Au revoir et merci encore.

— N'oubliez pas la petite pièce de dix francs. Il est indispensable qu'elle soit en or : les écus nous gêneraient pour l'opération. Au revoir. N'oubliez pas : cinq heures, demain, jour de Vénus. Prenez garde au bas de l'escalier, il y a encore deux marches. »

... Le lendemain, cinq heures.

« Ah ! c'est vous, madame, qui êtes venue hier. J'ai eu peur d'être en retard. Figurez-vous que je viens de chez la duchesse de ***, qui me protège et me consulte dans toutes ses entreprises. Elle a même prié son cocher de me conduire jusque chez moi, de peur de me voir en retard. Avez-vous le cierge ?

— Voilà, madame.

— Parfait. Posons ce cierge, là, sur la cheminée. Maintenant, allumons-le ; mais plaçons la pièce d'or sous le cierge pour attirer les influences du soleil, car l'or et le soleil, c'est la même chose, madame, et je connais les trois cent soixante-cinq planètes qui dominent l'année *(sic)*. Avez-vous la pièce d'or ?

— Voici, madame.

— Très bien. Le cierge est allumé, la cire commence à fondre. Disons les prières : je dis toujours le

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

grand évangile de saint Jean... Mais auparavant, baptisons. Quel est le nom du sexe masculin?

— Jules.

— Et du sexe féminin?

— Hortense.

— Cierge bénit... (donnez-moi la main... là, comme cela, et pensez fortement à la personne...), Cierge bénit, ta cire est plus résistante que les obstacles qui séparent Jules de mon amour, et cependant ta cire va fondre à ta lumière, comme les obstacles s'écrouleront devant mon affection... Ta cire, je la baptise, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, du nom de mon bien-aimé Jules. Obéis au nom de la grande prière de saint Jean. — Maintenant, madame, pendant que la cire va fondre, nous allons dire ensemble l'évangile. Voici ma bible. Là. Voici la page. Lisez avec moi : « *Au commencement était le Verbe... Jean a donc rendu* « *témoignage de lui et a crié, disant :* Jules, tu es dès « maintenant uni à Hortense par la vertu de la grande « prière mystérieuse de saint Jean. » — Voilà, madame, c'est fini pour aujourd'hui. Plantez une épingle dans le cierge, là, le plus haut possible. Maintenant, écoutez-moi bien.

— Oui, madame, je suis tout émue et je sens que je vais réussir.

— Certainement, madame, et voici ce que vous allez faire. Rentrée chez vous, vous allumerez le cierge tous les jours à cinq heures pendant dix minutes, et vous direz la grande prière de saint Jean en disant bien, après : « Jean a crié disant : Jules, tu es main- « tenant uni... etc. » N'oubliez pas ces paroles. Vous ferez cela neuf jours de suite, en plantant chaque jour une nouvelle épingle que vous ôterez après l'opération

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

et que vous garderez précieusement. Le neuvième jour vous éteindrez le cierge et vous piquerez Jules au doigt avec la dernière épingle.

— Mais, madame, je n'oserai jamais !

— C'est indispensable pour l'opération. Dites à M. Jules que vous avez parié, que c'est un gage... que sais-je? Vous êtes intelligente. Vous trouverez. Quand il sera piqué et que la goutte de sang sera sortie, regardez-le fixement dans les yeux et vous serez obéie. Du reste, si vous avez besoin d'autres renseignements, vous pouvez venir. Nous consulterons les cartes et, si Jules résiste, nous le forcerons bien à vous aimer avec le cœur de veau.

— Oh ! madame, ce serait terrible. Mais j'ai confiance. Je vais faire tout ce que vous m'avez dit. Merci encore ; je suis bien heureuse et je donnerai votre adresse à toutes mes amies. Mais je songe encore... combien vous êtes clairvoyante ! Un homme distingué ! des obstacles ! comme c'est bien cela ! Au revoir, madame. Est-ce que cette opération servirait pour un autre homme?

— Non, madame ; revenez dans ce cas, sans quoi vous manqueriez sûrement. Chaque jour a sa planète et je les connais toutes.

— Au revoir, et merci encore, madame. Vous m'avez sauvé la vie... »

Papus appelle cela *suggestion de confiance*. Peut-être. Mais un juge d'instruction appellerait cela *abus de confiance*.

Digitized by Google

Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE XII

LA SORCELLERIE EXOTIQUE

La magie islamique. — La magie asiatique.
La magie chez les sauvages.

Résumons-nous. La superstition magique repose sur des principes immuables qui la font identique, à toutes les époques. Le premier de ces principes, dont les autres découlent, c'est qu'il existe des Puissances occultes, esprits, démons ou génies qui dirigent invisiblement les destinées de l'univers et de chacun, et dont les actes, moralement indifférents, peuvent être sollicités pour le bien et pour le mal, sans égard à la moralité du but. Ces Puissances sont différentes de la Puissance divine, au sens où nous l'entendons actuellement, non seulement en ce qu'un Dieu est toujours bon par définition, mais encore en ce qu'on ne les prie pas comme des divinités pour en obtenir des grâces, mais qu'on les oblige et qu'on les asservit soit par des conventions et des pactes, soit au nom d'autres êtres auxquels elles sont elles-mêmes soumises. La magie

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

est essentiellement cérémonielle et pratique. C'est dans un but de distinction et d'élimination que nous avons dit un mot en passant des ésotériciens qui sont des philosophes, et des modernes évocateurs d'esprits qui ne font que rechercher la preuve expérimentale de l'autre vie. Tous ceux-là ont des *idées* qui ressemblent fort à celles des magiciens ; ils n'en ont pas les *pratiques ;* ils croient aux esprits et, au besoin, les évoquent, mais ils ne se servent pas de leur puissance. Ces théoriciens constituent autour du monde des sorciers un monde marginal et mitoyen mais digne de respect ; car un système ne saurait être ni odieux ni ridicule comme les applications abusives qu'on en fait. Les sorciers sont des praticiens ; leur prétention invariable est de commander aux génies recteurs des événements et des formes, aux génies de la fortune, de l'amour, de la maladie et de la mort, par le pouvoir du mot, du signe, du geste cérémoniel, par la substitution du symbole à la chose ou à l'être signifié. Cette prétention étant invariable, les cérémonies magiques le sont aussi dans le fond ; et le magicien moderne de nos campagnes, quand il interprète les événements à venir, s'y prend à peu près comme Tirésias ; quand il ôte ou donne la maladie il n'officie pas autrement que les conseillers magiques des rois de Chaldée ; quand il envoûte d'amour il le fait tout comme un berger de Virgile.

Pourtant cet art immuable subit des modifications de surface. La sorcellerie, qui ne change point, s'*adapte* à travers les temps à un monde qui, lui, change et évolue. En passant d'un siècle à l'autre, comme d'un climat à l'autre, le sorcier en accepte les conditions particulières de vie. La magie, parasite des religions,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

comme les champignons le sont des arbres, puise tour à tour en chacune d'elles une sève différente et s'en accommode, s'en fortifie même. Elle troque docilement, pour se mettre au goût du jour, un vocabulaire désuet pour un autre plus nouveau; par exemple, la triple Hécate devient Satan, l'évangile de saint Jean remplace l'incantation de Thessalie... Et le fond reste le même. Quand les religions ne sont pas très définies, ainsi qu'il en est des polythéismes où les innombrables divinités reçoivent des cultes antagonistes et sont d'une indifférente moralité, les sorciers vivent dans l'ombre même des temples et réussissent plus ou moins à se confondre avec les prêtres. Quand le dogme, au contraire, sertit nettement l'ensemble des vérités à croire, le magicien est chassé, pourchassé; le culte officiel entre en lutte avec lui : c'est un dissident damnable et la persécution exaspère sa folie. Un banni devient, s'il ne l'était déjà, un criminel; la déconsidération et la haine vouent au diable, c'est positif. D'où la criminalité des sorciers au XVIe et au XVIIe siècle. Enfin, quand les croyances religieuses irraisonnées s'affaiblissent, la vitalité de la magie, qui en tirait, à la faveur d'une équivoque, toute sa force, s'affaiblit parallèlement. Elle a pour dernier refuge les cantons où la foi, mêlée d'ignorance, reste inattaquée; ou bien elle s'efforce désespérément de s'accrocher à la science, ou plutôt à l'au-delà encore mystérieux de la science.

Cette histoire que nous avons vue se développer dans le temps, nous pourrions dans l'espace en retrouver à rebours les différentes phases, par un voyage autour du monde contemporain, si, partant de nos contrées où la civilisation est arrivée à son plus haut degré, nous nous éloignions pas à pas vers des

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

peuples que les grands courants de l'esprit humain cessèrent de vivifier à un moment de leur histoire, ou n'ont pas encore atteints.

Dès le début de notre voyage, nous rencontrerions le vaste monde de l'Islam.

Les Arabes ont été des porte-flambeaux sous leurs grands Califes ; ils ont un instant enseigné l'humanité, inventé des mathématiques subtiles, créé la chimie, rénové la médecine. Ils furent les instituteurs de notre moyen âge. Et puis, tout à coup, le courant évolutif les abandonna pour pousser en avant d'autres peuples. L'esprit islamique s'est fixé à cette étape, que nous avons connue et dépassée, où la Science et la Foi ne sont pas encore libérées l'une de l'autre et ne s'opposent pas par leurs méthodes, où le dogme immuable impose à l'étudiant une discipline défavorable aux recherches, au contrôle et à la critique des faits naturels. On n'a point encore séparé nettement ce qui doit être *cru* de ce qui doit être *su*. Pour le Musulman, tout est dans le Coran, non seulement la vérité religieuse, mais encore toutes les vérités humaines. Une exégèse obstinée du Livre unique est occupée à en tirer les fondements de tout savoir, de toute philosophie, de toute législation. On n'a que faire d'observer et d'expérimenter : il n'est besoin que de croire. Il est naturel qu'à force d'être aussi aveuglément croyant on devienne crédule et que, dans les milieux populaires, une foi aussi absolue prépare le terrain où fleuriront toutes les superstitions. C'est ce qui arrive communément.

Mais la religion du Prophète, fondée solidement par un sage et un homme de génie, possède une orthodoxie bien définie grâce à laquelle elle défend son

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

dogme efficacement contre l'empiétement des superstitions magiques, tout comme la religion chrétienne s'en est défendue au moyen âge. Mahomet croyait à la puissance magique et au pouvoir des sorciers. C'est donc, dans l'Islam, un article de foi. Mais le Prophète a jeté l'anathème sur toute la magie, a retranché les sorciers de sa communion, a dit que les prestiges étaient diaboliques. La science maudite ne peut donc, ainsi que dans le paganisme, se cacher sous le masque de la religion. Comme pour un chrétien du XIIIe siècle, un sorcier est, pour le musulman, un *hérétique* et un satanisant.

On rencontre d'ailleurs un très grand nombre de ces hérétiques surtout lorsqu'on s'éloigne des capitales religieuses vers les frontières du monde islamique, là où les populations autochtones, converties au passage des Arabes, n'ont pas tout à fait oublié les rites d'un paganisme aboli et les ont plus ou moins greffés sur le culte plus nouveau. Ils pullulent en Afrique du Nord, et de tout temps les gens du Maroc, les Maughrébins ont passé pour de grands sorciers. Sorciers, les Aïssaouas, semblables à nos flagellants et à nos convulsionnaires; sorciers, les marabouts thaumaturges et illusionnistes, agitateurs politiques en outre, qui acquièrent par leurs prestiges tant d'ascendant sur les masses ignorantes. Et, comme dans notre moyen âge, tous les gens qui font profession de savoir ce que le vulgaire ignore, passent aussi pour sorciers : les médecins parce qu'ils guérissent ; les barbiers parce qu'ils sont chirurgiens et rebouteux ; les forgerons parce qu'ils sont vaguement vétérinaires. *Heddâd ben heddâd,* forgeron fils de forgeron, est une insulte.

Les vrais Croyants, instruits de leur religion, mé-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

prisent et détestent les sorciers. Mais ils croient en leur puissance et ils les craignent. Et le vulgaire se défend de leurs maléfices par des contre-charmes, sans s'aviser, dans sa naïveté, qu'un contre-charme est aussi de la magie et que la cérémonie qui détourne le sortilège n'est pas moins hérétique que celle qui le projette : il n'y a de recours légitime qu'en Allah le Rétributeur.

Ainsi le peuple musulman, comme toutes les plèbes ignorantes et plus encore, sans croire manquer gravement à sa religion, cultive à côté d'elle une foule de superstitions et d'hétérodoxies. La magie est toute mêlée à sa vie. A côté des rites protecteurs, il en est d'autres qui évoquent les djinns, qui découvrent les trésors cachés, qui brisent les chaînes et les serrures, qui font en un clin d'œil franchir des espaces immenses, qui sauvent ou perdent les navires, tuent ou guérissent... etc. Il est maint secret pour découvrir l'avenir, maint présage.

Le *mauvais œil* joue un grand rôle dans les préoccupations et l'on recourt à de nombreuses ruses ingénues pour en préserver les enfants au berceau, les belles jeunes filles, les nouvelles mariées. La main de Fatma est un talisman contre le mauvais œil ; on la porte au cou. Au besoin, on pourrait écarter la *jettatura* en tendant sa propre main ouverte vers l'individu suspect et en murmurant : « Mes cinq doigts dans ton œil ! »

Les talismans et les amulettes, sachets contenant des versets du Coran, plaques de métal, tatouages symboliques sont portés par tout le monde. On raconte qu'une femme laide possédait un talisman qui la rendait tellement désirable qu'un roi s'éprit d'une passion

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

violente pour elle. Cette femme étant morte, le monarque éploré vint pour donner à son cadavre un dernier baiser. Mais, ô déception! toute cette beauté d'emprunt s'était évanouie et la morte n'était plus qu'un objet de dégoût. Ce changement subit avait sa cause : la vieille servante commise à laver le corps s'était approprié le talisman et l'avait suspendu à son cou. Le roi, se retournant, vit un tel charme empreint sur les traits de cette laveuse de morts qu'il l'épousa et en eut deux enfants.

L'importance des nœuds, en magie sympathique, déjà reconnue par les Égyptiens antiques, se retrouve chez les Arabes. Le signe créant la chose elle-même, faire un nœud, avons-nous dit, c'est asservir, lier la volonté de l'ennemi, le frapper d'impuissance. Mahomet lui-même fut ensorcelé par les filles du juif Lobéid ben el-Açam qui soufflèrent et crachèrent sur dix nœuds qu'elles jetèrent dans un puits. Le Prophète tomba malade. Mais l'ange Gabriel lui dicta l'avant-dernière sourate du Coran : « Dis : je me réfugie auprès du Seigneur à l'aube du jour — contre la méchanceté des créatures — contre le mal de la nuit sombre lorsqu'elle nous surprend — contre la méchanceté de celles qui soufflent sur les nœuds — contre le mal de l'envieux qui porte envie. » Mahomet envoya Ali chercher les nœuds faits contre lui, récita cette sourate et la suivante, et à chaque verset un des nœuds se défaisait tout seul. Il fut guéri. En commémoration de ce fait les sorciers sont appelés *ceux qui soufflent sur les nœuds*. Les Arabes, partant en voyage, font des nœuds à leur barbe pour attacher le mauvais sort; lors d'une naissance, d'un mariage, il est au contraire interdit d'en faire, d'en porter, même de se croiser les

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

jambes. Le pèlerin de la Mecque ne doit avoir ni nœuds, ni anneaux sur soi ; on défend aux fiancées de se mettre une ceinture.

Tout cela, nous l'avons rencontré autre part. Ce qu'il faut dire pour rendre la physionomie de la magie des Arabes, c'est que chez aucun autre peuple les rites d'amour n'eurent une telle prédominance. L'envoûtement amoureux est sans doute essentiellement le même que partout, mais ici, l'amour étant la seule grande affaire, il absorbe presque toutes les pratiques magiques et les cérémonies se diversifient presque à l'infini.

Supposez une jeune fille africaine qui rêve de mariage et qui voudrait préciser ses espoirs. Elle se procure un grand peigne à carder la laine, l'habille des hardes d'un homme pieux, lui fait, de laine, des moustaches et de la barbe, le coiffe d'un turban et le met debout contre un mur. Puis on brûle de l'encens et l'on dit : « Monseigneur le Peigne, toi qui es près de la tête de la fille, émancipe-la par mariage. » Cette cérémonie se passe le vendredi, et, le soir, la jeune fille obtient par quelque cadeau au muezzin de monter au minaret et d'y chanter à sa place la prière. Ensuite, sur la terrasse de sa maison, elle pousse trois fois le cri du coq et va se coucher. Elle a passé la journée à visiter les sources, les puits, les hammams pour inviter les djinns à dîner. Dans un coin de la chambre, on a ménagé, entre des rideaux, un cabinet où un repas est servi. La nuit, tandis qu'elle dort, le peigne habillé se change en un petit vieux qui lui dévoile son avenir matrimonial. On trouve, le lendemain, le couscous grignoté et éparpillé.

Mais si cette fille tarde à se marier, c'est sans doute

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

que quelqu'un l'a maléficiée en lui jetant l'eau qui servit à laver un mort. Pour détruire le sortilège, la malheureuse va se mettre nue au bord de la mer, se couvre en guise de vêtement de bain d'un couffin dans lequel on transporta les déblais d'une tombe et se plonge dans sept flots en avalant sept gorgées d'eau. Ensuite, on l'encense avec les parfums puants, c'est-à-dire que l'on fait brûler autour d'elle du soufre, du crin, de la laine, des piquants de hérisson, des coquilles d'œufs, de la corne et sept poils de négresse. C'est l'usage de Mogador.

Peut-être a-t-elle déjà jeté son dévolu sur tel beau jeune homme qui ne pense point à elle... Dans un cas pareil, à Blidah, on va trouver une sorcière. Celle-ci allume un réchaud, y jette du benjoin en disant : « Salut sur toi, ô benjoin ! les gens t'appellent le benjoin, mais moi je t'appelle le djinn puissant : amène-moi un tel, fils d'une telle, de sept rues et de sept cafés. » Elle jette du sel : « Salut, sel bienfaisant, joyau véritable, toi qui demeures dans l'espace et le vent, toi que l'on charge sur les bêtes muettes, toi qu'achètent la musulmane et la juive ; amène-moi un tel, fils d'une telle ; qu'il vienne comme un chien à mes pieds. » Elle jette des orties : « Les gens vous appellent des orties, moi je vous appelle les djinns puissants... etc. » Elle jette du bois de peuplier : « Les gens t'appellent peuplier et moi je t'appelle djinn ravisseur ; accroche un tel, fils d'une telle, entre les épaules, comme le chat qui accroche les branches... »

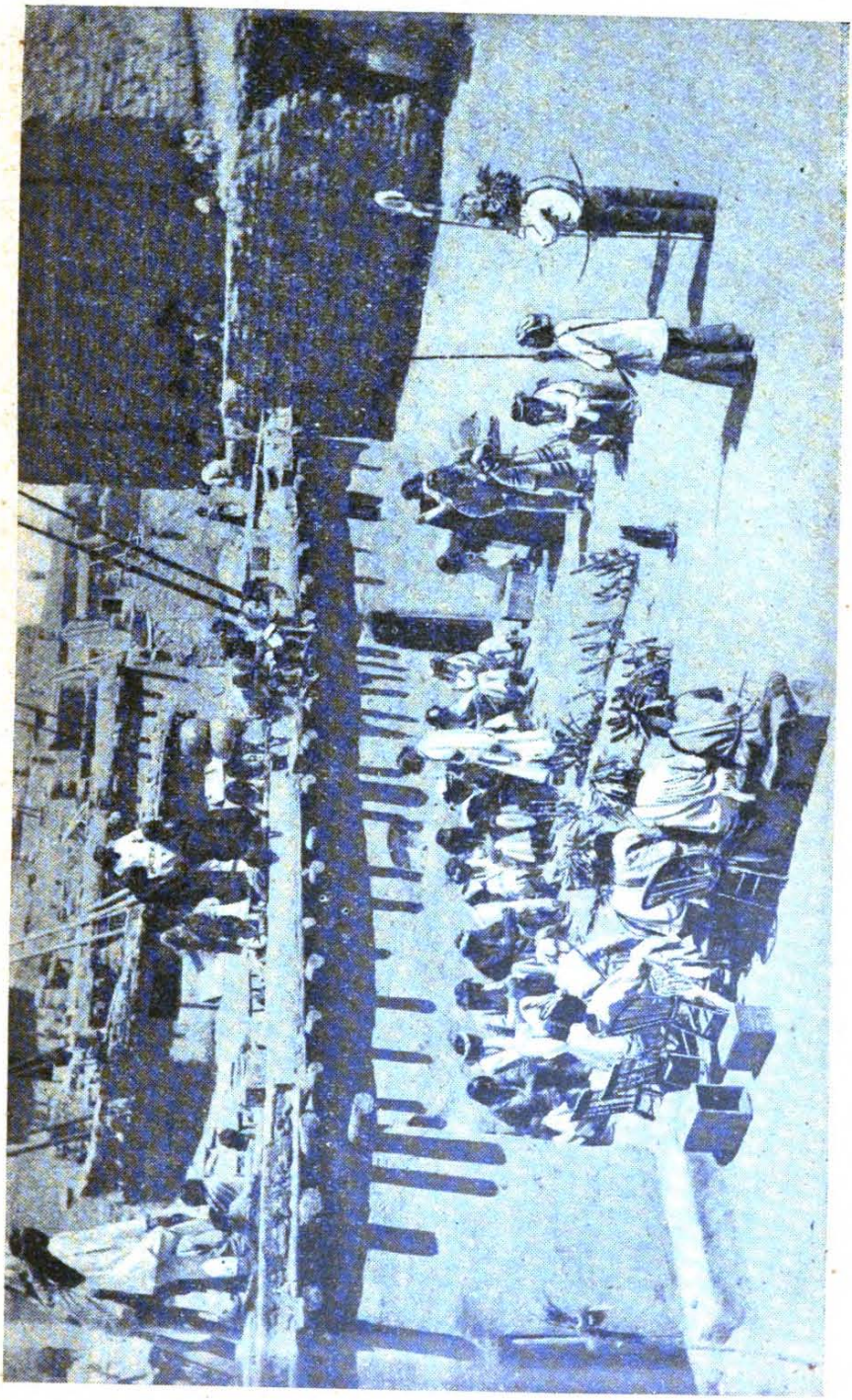
Mais voici que les vœux de la vierge sont accomplis. Elle est maîtresse dans la maison d'un époux. Cela n'est pas suffisant : elle veut s'en faire aimer démesurément. Autres cérémonies. Elle fait faire par une

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

négresse une pilule où il entre un peu de ses cheveux, de ses ongles, de sa salive, etc., et l'on mélange la pilule aux aliments du mari, sans qu'il s'en doute. On reconnaît bien là la magie sympathique! D'autres fois, l'épouse mêle un peu du sang de sa langue et de son front avec sept grains de sel, du miel qu'elle a fait couler sur sa face et un peu de terre ramassée au moyen d'une pièce d'argent dans trois empreintes de son pied droit. Cela aussi sera mangé par le mari qui en deviendra dix fois plus aimant.

Hélas! les joies du mariage sont traversées par mille soucis! Tantôt la femme est jalouse d'un époux inconstant; tantôt c'est elle-même qui rêve de dominer son seigneur et maître et d'endormir sa vigilance. Dans le premier cas, la jalouse porte suspendu à son cou un nouet où elle a enfermé des cheveux de son mari, de la boue prise à son pied droit, etc., et pense s'attacher tout l'homme en s'attachant ses reliques. Au Caire, elle écrit sur sa main le nom de sa rivale, disant : « O mon Dieu, efface l'amour d'une telle, fille d'une telle, du cœur d'un tel, fils d'un tel, comme ces caractères sont effacés, » et elle efface ce qu'elle a écrit, avec sa langue. Ailleurs, c'est sur des assiettes qu'on écrit des formules pareilles; on les efface de même façon en léchant. Ou bien, ce sont des papiers que l'on brûle ou qu'on avale. Dans des cas plus solennels, le nom du mari infidèle et celui de l'intruse sont écrits sur trois papiers. Le premier est placé dans le cœur d'une brebis putréfiée, avec cette formule : « Charogne, ainsi putréfie une telle, fille d'une telle, dans le cœur d'un tel, fils d'un tel, comme s'est putréfié ce cadavre de brebis... » Le second papier, frotté sur la poitrine de l'époux, et roulé en boulette, lui est

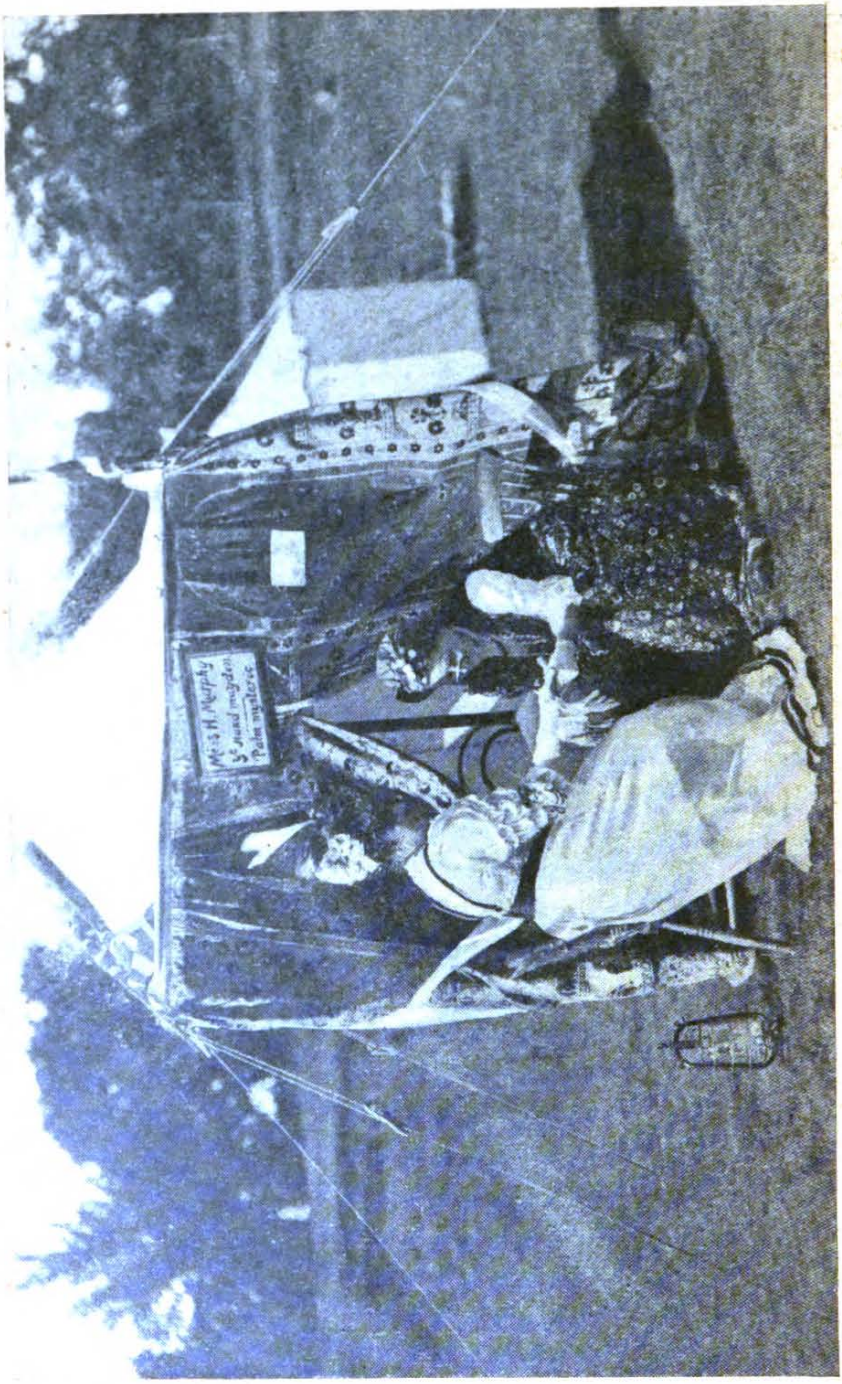
Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY



Cérémonie mystérieuse de la « Danse du soleil » pendant laquelle les sorciers indiens font danser sur le sol des groupes de petites poupées.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY



Les Gypsies sont habiles à prédire l'avenir par l'examen des lignes de la main.
C'est une « science » qu'ils tiennent des Indes, leur pays d'origine.

Digitized by Google
Original from
INDIANA UNIVERSITY

donné à avaler. Quant au troisième, on l'enveloppe dans un morceau de burnous noir, et on le place sous la tête d'un mort dans une tombe oubliée en disant : « Que la paix de Dieu soit avec toi, qui es couché dans cette tombe; ceci est le cœur d'un tel, fils d'une telle; garde-le près de ta tête jusqu'à ce qu'un chameau puisse passer par le trou d'une aiguille. »

Si, au contraire, l'épouse veut cacher sa propre inconduite aux yeux de son mari, elle lui fait, à Marrakech, manger la langue d'un âne avec un peu de son licol et de son bât. Par sympathie, le pauvre homme deviendra semblable, intellectuellement, à un âne entravé et bâté.

Il y a peu d'années, dans un cimetière de Blidah, deux femmes déterrèrent de nuit un cadavre qui venait d'être inhumé, et, lui prenant les mains, lui firent pétrir de la farine et de l'eau. Le mets ainsi préparé par *les mains du mort* était destiné à l'époux de l'une d'elles et devait le rendre docile, muet et aveugle — au figuré — comme un cadavre.

Décidément les musulmanes font avaler à leurs maris de bien singulières nourritures !

Il semble bien que l'envoûtement de haine, dans sa forme classique, soit moins en usage; mais il n'est pas inconnu : les Arabes savent modeler dans la cire des marmousets sur le corps desquels ils inscrivent, avec force signes mystérieux, le nom de la personne à maléficier et celui de sa mère. Ils évoquent les mauvais esprits, par des incantations, des parfums et des offrandes de mets variés pour leur livrer leurs ennemis. Les volts de cire sont enterrés près du feu avec de la chaux vive; ou bien on leur crève les yeux; et la personne envoûtée devient aveugle, souffre de si horribles

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

tortures qu'elle en meurt si l'on prolonge le supplice plus de sept jours.

Pour se rendre invisible, un sorcier égorge des grenouilles avec un couteau qui n'ait jamais servi à aucun homme nommé Mahdjoûb *(le Masqué, le Voilé)*. De leurs peaux, teintes en noir et cousues de soie noire, il se fait un bonnet sur lequel sont inscrits certains versets du Coran. Coiffé de ce bonnet, il se place debout au soleil et récite des formules consacrées jusqu'à ce qu'il voie disparaître son ombre.

Les nuits du naïf Bédouin sont remplies de visions mystérieuses : les djinns lui apparaissent ainsi que de ravissantes djinniyas dont les beautés font oublier l'amour des femmes. Des villes blanches et peuplées s'élèvent du désert, offrant à qui veut les prendre leurs trésors et leurs délices. Le jour, tout est présage, tout est signe, tout est magique : un chien se vautre sur des cendres, signe de pluie; un chat se lèche en regardant son maître, signe d'argent; un âne brait... l'ânier, pour conjurer le sort, s'écrie : « Je me réfugie près d'Allah. » La rencontre d'un juif, d'un forgeron, d'un bossu est funeste. Si l'on bâille, mauvaise affaire : Eblis entre dans votre bouche (Eblis, c'est le diable); si l'on éternue, tant mieux : on le crache. N'avalez pas du sang : vous avalez une âme; ne foulez pas du pied un sol sanglant : les djinns le hantent.

Aussi la magie est-elle, pour le musulman, quotidienne et familière. Mais les multiples objets de ses superstitions ne se confondent pas avec l'unique objet de sa dévotion; ce sont des choses à côté, point franchement mauvaises en général. Chez les ignorants, le besoin de croire est si grand qu'il déborde du dogme et se répand en puérilités. Nous connaissons cela aussi

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

dans les pays catholiques. Le minaret, comme le clocher, se dresse dans la lumière, mais l'un et l'autre portent une ombre dans laquelle croissent les herbes folles; cette végétation est d'ailleurs en dehors de l'église ou de la mosquée. Et si, dans les fumigations de nard, de benjoin et d'encens offertes aux djinns, apparaît l'ombre d'une corne ou d'un pied fourchu, le vrai Musulman se retrouve et s'écrie : « Qu'Allah maudisse le Lapidé ! »

Les sorciers professionnels, suppôts d'Eblis, il les redoute et les injurie; mais il ne les persécute pas systématiquement comme nous faisions au XVIe siècle, il ne rit pas d'eux comme nous faisons au XXe. C'est pourquoi j'ai dit que le monde de l'Islam représentait assez bien, dans sa mentalité, notre moyen âge.

Si nous pénétrions maintenant dans les profondeurs de l'Asie, ce serait comme si nous faisions un pas de plus vers le passé et nous retrouverions, avec quelques différences de couleur, la magie telle qu'elle était dans le monde antique. Quelque haute idée que l'on se fasse des religions asiatiques, telles qu'elles sont professées par les philosophes et les docteurs, il faut bien convenir que, pour la foule immense, elles se traduisent par une idolâtrie polythéiste très confuse. L'admirable enseignement du Bouddha lui-même n'a point résisté à l'influence corruptrice des masses. Je n'ai pas le loisir d'étudier ici chaque culte en son particulier et cela importerait peu d'ailleurs à mon sujet. Il me suffit de noter qu'en des pays comme l'Inde la religion et la magie ne s'opposent pas, qu'elles ne se différencient même pas, qu'elles sont une seule et même chose. C'est logique : il n'y a pas, à proprement parler, de diable qui ait la spécialité du Mal et

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

qu'on puisse opposer aux dieux bons. La divinité, les divinités plutôt, et les génies dispensent à la fois les biens et les maux; ils ont deux aspects, souriant et terrible, et sont adorés sous les deux aspects. En conséquence, il y a peu de vrais sorciers, il n'y a que des prêtres qui sont à la fois des hommes de prière, des conjurateurs, des médecins, etc.

C'est au prêtre qu'on s'adresse pour les cérémonies magiques, qui sont, en somme, des cérémonies religieuses, des sortes de sacrements. Il y en a pour toutes les circonstances de la vie. La magie prend l'homme dès sa naissance.

Aussitôt que l'enfant est né, le père respire trois fois au-dessus de lui et lui pose sur la langue un mélange de lait, de beurre et de miel. Au dixième jour, on lui impose deux noms, dont l'un restera inconnu de tous, sauf du père et de la mère, de peur que quelque ennemi ne s'en serve pour l'envoûter. L'enfant étant au giron de sa mère, on lui verse un filet d'eau et on lui attache un talisman de bois résineux en disant : « Prends possession de ce charme d'immortalité ; puisses-tu sans défaillance atteindre la vieillesse! Je t'apporte le souffle et la vie : ne va pas vers les noires ténèbres; demeure sauf. Vers la lumière des vivants, va devant toi; je t'anime pour que tu vives cent automnes; dénouant les liens de la mort et du maléfice, je te doue d'une longue vie étalée dans l'avenir. Du vent, j'ai retiré ton souffle; du soleil, ton œil; ton esprit, en toi je l'affermis; unis-toi à tes membres, parle avec ta langue sans balbutier... Je t'assigne l'inspiration et l'expiration, la vieillesse pour mort, la longue vie. Sois béni!... »

Plus tard, d'autres cérémonies marqueront le jour

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

de sa première adoration de la lune, de sa première sortie, de sa première dent, de ses premières boucles d'oreilles, de son entrée et de sa sortie de l'école, de son mariage... On lui donnera des charmes de vigueur, des préservatifs contre les dangers de la vie.

Il portera au cou une perle ou une coquille consacrée par cette hymne : « Née du vent, de l'espace, de l'éclair, du météore, puisse la coquille, née de l'or, la perle, nous défendre de l'angoisse! De par la coquille, reine des gemmes, née du sein de l'océan, nous tuons les démons, nous maîtrisons les êtres dévorants. De par la coquille, la maladie et la détresse; de par la coquille, les femelles malignes. Puisse la coquille panacée, la perle, nous défendre de l'angoisse! Née au ciel, née dans la mer, amenée du Sindhu, la voici, la coquille née de l'or, le joyau qui sauve la vie... L'os des dieux s'est fait perle; il prend vie et se meut au sein des eaux. Je te l'attache pour la vie et la vigueur et la force, pour la longue vie, la vie de cent automnes. Que la perle te protège! » *(Atharva Vêda)*.

Pour se faire aimer, il chantera l'hymne : « Comme de toute part la liane s'enlace à l'arbre, ainsi, ô femme, je m'enlace à toi afin que tu m'aimes, que tu ne te détournes point de moi... Que ta couche ignore le sommeil. La flèche cruelle de l'amour, je t'en perce le cœur. La flèche dont la penne est le souci, la pointe le désir, la hampe le vouloir, que l'amour l'ajuste droit et t'en perce le cœur... » Entre deux copeaux, dont l'un fut pris à un arbre, l'autre à la liane qui l'enlace, il triturera une hampe de flèche, des onguents, des herbes de bon augure, du bois de réglisse et du gazon déraciné par un orage, liera le tout avec du beurre et, de cette pâte, touchera la jeune fille. Dans

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

une deuxième rencontre, il lui pressera le doigt en redisant l'hymne. Retiré chez lui, il jettera au feu vingt et une épines à pointes tournées vers l'orient et vingt et une branchettes de jujubier liées d'un fil rouge. Trois jours durant et trois fois le jour, il fera chauffer de l'herbe de bon augure enduite de beurre. Enfin il se couchera sur son lit dressé à l'envers, pour symboliser son insomnie, et, ainsi couché, il fera osciller de ses gros orteils une bouilloire d'eau très chaude suspendue par trois cordons au pied du lit. Cette bouilloire représente le cœur de la bien-aimée s'élançant vers lui !

Il pourra aussi — l'envoûtement d'amour n'est-il pas partout le même ? — décocher une flèche au cœur d'une figurine de terre glaise.

Mais, après tout, choisir une épouse est chose sérieuse ! L'union sera-t-elle heureuse ? Pour s'en assurer on présente à la fiancée quelques mottes de terre exactement pareilles mais de différentes provenances. Elle en saisit une au hasard. Est-ce de la terre de cimetière ? elle mourra jeune ; de la terre de carrefour ? sa fidélité est bien douteuse ; de la terre de fourmilière ? c'est le bonheur assuré !

Hélas ! le malheur arrive. Que faire ? Conjurer celle qui l'envoie, Nirrti, la déesse sombre et énigmatique de la perdition. On va trouver le prêtre. La première nuit de pleine lune, celui-ci, vêtu de noir, monte dans un radeau de roseaux attaché à la berge d'un ruisseau, verse sur un brasier des libations de beurre, puis fait cuire une crêpe enduite de sampâta (résidu de graisses consacrées) et la mange. Il faut ensuite enterrer le radeau, jeter à l'eau le vêtement noir imprégné des poisons de Nirrti, asperger la place d'eau lustrale. On

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

revêt un vêtement neuf, des chaussures de cuir provenant d'un animal qui n'est mort ni de vieillesse, ni de maladie, et l'on rentre au village sans retourner la tête.

On peut également attacher un gâteau d'offrande à la patte d'un corbeau et le lâcher vers le sud-ouest qui est la région de Nirrti. L'oiseau emporte le malheur.

L'épilepsie est considérée comme une *possession*. Pour éloigner les démons, le brahmane fait marcher le malade à contre-courant dans un ruisseau en le criblant de poudres parfumées tandis qu'un acolyte l'asperge d'eau par derrière. Les démons suivront les parfums qu'emporte le courant.

Le prêtre guérit les maladies par des aspersions, des fumigations, des frictions, des amulettes, la récitation de longues séquences — et aussi de singulières pratiques de magie sympathique. C'est ainsi qu'on guérit la fièvre brûlante des impaludés par l'application d'une grenouille, parce que c'est un animal froid. Pour la lèpre, qui marbre la peau de taches blanches, on barbouille les plaques avec du suc de plantes, dans l'idée qu'en ôtant l'apparence de la chose, on ôte la chose elle-même. Un malade a-t-il la jaunisse ? On place près de lui des oiseaux jaunes, par une sorte d'homéopathie : la couleur jaune du malade s'en ira sur le plumage des oiseaux qui est son milieu normal. Il y a des remèdes analogues contre le venin des serpents, qui, dans ce pays, font mourir 20.000 personnes par an : on masse de haut en bas pour faire sortir le venin par les pieds.

Comme le prêtre est le médecin du corps, il est le médecin de l'âme. D'ailleurs le péché ressemble d'autant plus à la maladie qu'il peut être involontaire. On

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

est coupable par fatalité et il faut à tout moment se purifier. Le péché est une souillure qui jaillit sur vous au moment où vous y pensez le moins. Manger de la vache est une faute, mais rêver qu'on en mange est tout aussi grave. Un débiteur pèche si son créancier vient à mourir, etc. Le seul recours est d'aller vers le brahmane qui accomplira, moyennant de copieux honoraires, les rites expiatoires. On choisit tel jour de la lune. L'officiant, hābillé de neuf, s'est baigné et est à jeun. La cérémonie consiste à faire manger de certains mets au coupable, à brûler des bois odoriférants, à répandre dans le feu, en l'honneur des dieux, du beurre, des graines. Le patient aspire des fumées, hume de l'eau lustrale, s'en asperge et est frotté de haut en bas par le prêtre.

Le beurre joue un grand rôle dans cette magie religieuses et aussi les graines, les pâtisseries, la terre de fourmilière, les quatre sucs, les dix-sept végétaux et les vingt-deux bois de bon augure.

L'*Atharva Vêda* contient une belle poésie sur les plantes :

« Les brunes et les blondes, les rouges et les mouchetées, les Plantes au teint sombre, les noires, toutes nous les invoquons. Qu'elles sauvent l'homme que voici de la maladie envoyée par les dieux, elles dont le Ciel est le père, dont la Terre est la mère, dont l'Océan est la racine, les Plantes...

« Celles qui jonchent, les touffues, celles qui n'ont qu'une enveloppe, les Plantes qui vont rampant, je les invoque, elles y rayonnent, se divisent en nœuds, s'épanouissent en rameaux ; j'implore en ta faveur les Plantes qui relèvent de tous les Dieux, les puissantes qui font vivre les hommes...

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

« Aliment d'Agni, embryon des Eaux, elles qui croissent en rajeunissant les fidèles aux mille noms, qu'elles soient salutaires appliquées ici... Les libératrices, qui écartent le mal de Varuna, les puissantes qui détruisent le poison et celles qui anéantissent la consomption et celles qui neutralisent le sortilège, qu'elles viennent ici, les Plantes !...

« Miel en est la racine, miel la pointe, miel le milieu ; miel en est la feuille, miel la fleur ; pour qui les mange elles sont un aliment de miel et d'ambroisie : qu'elles se laissent traire et épanchent le beurre et tous les dons nourriciers de la vache.

« Toutes, tant qu'elles sont sur terre, que les Plantes aux mille feuilles me sauvent de la mort et de l'angoisse...

« Les plantes que je connais et celles que je vois de mes yeux, les inconnues et celles qui nous sont familières et dont nous savons l'indication. Toutes, toutes les plantes, qu'elles écoutent ma parole afin que nous tirions d'un mauvais pas l'homme que voici...

« Le sanglier connaît la plante, l'ichneumon connaît le simple ; les plantes que connaissent les serpents et les Gandharvas, je les appelle au secours de cet homme.

« ... Celles qui relèvent des Angiras et que connaïssent les aigles et les faucons célestes, celles que connaissent les oiseaux, les flamants et tous les volatiles, celles que connaissent les fauves des bois, je les appelle au secours de cet homme. Toutes celles que paissent les bœufs et les vaches, que paissent les chèvres et les brebis, puissent-elles t'apporter protection, appliquées ici ! Toutes celles où les hommes experts en l'art de guérir reconnaissent un remède, toutes ces panacées,

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

voici que je te les apporte. Celles qui s'épanouissent en fleurs ou en épis, celles qui portent des fruits et celles qui n'en ont point, toutes, qu'elles se laissent traire comme des mères, pour le salut de l'homme qui souffre ! »

J'ai dit que, dans l'Inde, le prêtre et le sorcier ne faisaient qu'un. Cela s'entend du prêtre inférieur, du bas clergé. Et encore la religion réglemente les relations avec l'Invisible. Il y a des rites défendus, proscrits ; ceux qui font du mal et qui attentent à la majesté des dieux. Ainsi, dans l'antiquité grecque et latine, étaient justement haïs les magiciens qui conjuraient les divinités noires de l'Hadès. Les magiciens hindous voués au culte des génies de cauchemar, des *rakshas* terribles et cannibales, forment déjà des églises hétérodoxes. Ils célèbrent une sorte de messe noire, dans des lieux stériles orientés au sud, région infernale. Tout au contraire des autres, ils portent le cordon des brahmanes de l'épaule droite au flanc gauche, font brûler des plantes et des bois de mauvais augure et leurs libations, au lieu d'être de beurre, sont d'huile. C'est l'ébauche d'un satanisme, d'une opposition de la magie noire à la magie blanche. Ils composent des talismans agressifs et sont de véritables envoûteurs soit qu'ils touchent leur ennemi pour lui nuire avec des roseaux pourris, soit qu'ils maudissent des crapauds et des lézards pour les enfouir sous son seuil, soit qu'ils jettent au feu la poussière ramassée dans la trace de ses pas, soit qu'ils décochent des flèches contre son ombre. Des empoisonneurs et des étrangleurs, qui sont aussi des sorciers, prêtres de la déesse Kâli, il y en a eu des légions, il y en a encore dans l'Inde.

Mais, mises à part les pratiques d'une nuisance ou

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

d'une mauvaise intention manifeste, il est, en somme, bien difficile, pour nous autres Européens, de démêler l'orthodoxie de ces religions chaotiques que l'apport des superstitions populaires va toujours compliquant et corrompant davantage, et de savoir s'il faut, avec la mentalité des Asiatiques, considérer comme des démoniaques ou comme des saints, ou comme de simples et habiles illusionnistes, des fanatiques qu'on a vus s'éventrer, se faire écraser, commettre mille actions de folie furieuse et délirante.

Au fait, la magie hindoue, conforme en cela à la magie antique, est *amorale,* indifférente au bien et au mal dans la plupart de ses pratiques. Le peuple est porté à considérer indifféremment comme des saints, et ceux dont la vie est pure, et ceux qui l'étonnent par des prestiges et la connaissance d'une science secrète évidemment révélée par un privilège des dieux. On ne peut faire des miracles sans être un saint. Et les miracles sont fréquents dans l'Asie brahmanique et bouddhique ; miracles sans portée moralisatrice qui semblent n'avoir pour effet que l'étonnement du peuple. Les missionnaires Huc et Gabet, de passage au Thibet en 1844, ont vu des fanatiques s'ouvrir le ventre, en sortir leurs entrailles et les réintégrer ensuite dans l'abdomen, sans que cette laparotomie, qui confond notre chirurgie, laissât même pour souvenir une cicatrice. Des navigateurs très nombreux et très dignes de foi affirment avoir été témoins de phénomènes inexplicables produits par les fakirs. Des graines mises en terre ont poussé devant eux, en quelques minutes, jusqu'à atteindre les dimensions d'un arbuste. Un magicien lance en l'air une corde qui y reste fixée à un invisible et mystérieux point d'appui ; la foule

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

assemblée peut voir l'homme grimpant à sa corde tendue, qui ne tient à rien ! Les attestations de cette dernière merveille fourmillent et récemment M. Van Gennep en a résumé quelques-unes dans le *Mercure de France*. Je tiens d'un officier de marine, témoin du phénomène, qu'ayant voulu photographier le fakir grimpant à la corde, il trouva sur la plaque l'homme tranquillement assis sur le câble roulé à terre, ce qui prouverait qu'il s'agit d'une suggestion collective déjà bien difficile à imaginer, mais, en tout cas, préférable à tout, autre tentative d'explication. Le penseur hindou ne proclame-t-il pas que l'agent des œuvres magiques est la *Maya*, l'illusion ?

Mais comment comprendre les phénomènes de mort apparente des Yoghis ? Je livre les faits de ce genre aux méditations des lecteurs ; et je choisis comme exemple, entre mille, celui qui eut pour témoin le rajah de Lahore Runjet-Sing, qui fut certifié par sir Claudius Wade, résident anglais, et dont on trouvera la relation dans le numéro du *Temps* du 31 octobre 1885. Un saint de l'hindouisme, le Yoghi Haridès, placé au milieu d'un linceul de lin, s'assied en direction de l'Orient, se recueille, fixe les yeux sur son nez, retourne sa langue dans la bouche, tombe en catalepsie. Ses disciples lui avivent et cousent les lèvres, ferment à la cire son nez et ses oreilles, réunissent au-dessus de sa tête les quatre coins du linceul sur lesquels le rajah appose son sceau. Le corps est introduit dans une caisse hermétiquement fermée et scellée, placé dans un caveau muré à trois pieds sous terre. Des sentinelles montent la garde jour et nuit autour de ce tombeau et leur vigilance est même superflue, car des milliers d'Hindous s'y relayent

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

pour prier. Au bout de dix semaines on ouvre le caveau en grande pompe, on en retire la caisse en observant que les sceaux en sont intacts. On développe le cadavre qui est froid, les yeux vitreux, les membres raides, la peau plissée sur les os, les artères sans battements. On lui verse de l'eau chaude sur la tête, on le lave, on le frictionne, on lui ouvre la bouche, le nez et les oreilles, on lui fait des tractions rythmées de la langue, etc. Et... au bout d'une demi-heure de soins, il se réveille en louant Dieu !

Voilà sans doute la chose la plus admirable qui ait jamais été attribuée à la magie. Mais, si on la tient pour vraie, que prouve-t-elle ? Qu'il serait possible naturellement d'interrompre la vie humaine, tout comme la vie de certains animaux, par exemple des poissons qui restent tout l'hiver pris dans les glaces et se ravivent au printemps. Cette expérience n'est pas magique, mais assez téméraire pour ne tenter aucun autre homme qu'un fanatique hindou indifférent à son sort. Il n'y a pas là de quoi confondre notre physiologie qui n'a pas poussé ses investigations aussi loin, pour la seule raison que le risque est trop considérable et le profit trop mince — et nos lois trop strictes — pour qu'on ose endormir un homme, même consentant, sans être certain de pouvoir le réveiller.

Détenteurs d'une science traditionnelle et secrète, mais surtout magnétiseurs et prestidigitateurs extrêmement habiles, les thaumaturges de l'Inde assurent par des prodiges leur autorité sur une foule incompréhensive, mais travaillent inconsciemment ainsi à ravaler de plus en plus vers des grossièretés foraines un idéal religieux qui fut, à l'époque védique, d'une grande beauté spirituelle et, à l'âge philosophique, d'une

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

splendeur morale comparable à celle des plus beaux temps de la philosophie hellénique. Par le lent processus de déformation qui lui est propre, le peuple ignorant s'accommode le monument édifié par les sages et en disjoint les matériaux pour toujours refaire le galgal informe des origines. Là où la raison avait péniblement bâti ces cités, la forêt des superstitions repousse sauvagement comme une Nature qui se libère. Dans le Laos où le Bouddhisme fut importé dans un peuple de paysans, cherchez ce qui reste de cette philosophie morale pratiquement athée, qui était devenue religion par la déification de son fondateur ! Vous ne retrouverez plus que le culte primitif des forces naturelles personnifiées par des génies, auquel l'idole de Bouddha nominalement préside. Le paysan laotien ne croit qu'aux *Pys*, petits démons de l'air, de la terre et des eaux, qui lui inspirent, tout comme à ses ancêtres antérieurs au bouddhisme, de constantes terreurs. Avant d'accomplir tout dessein, un mariage, un voyage sur les rapides du Mê-Kong, il se les concilie par des cérémonies éminemment magiques, offrandes comestibles, parfums brûlés, consécration de talismans, brins de coton bénits et attachés aux poignets ; et les prêtres, les bonzes de Bouddha, se prêtent à ces rites de grimoires ! C'est le *paganisme*, la magie religieuse des paysans, succédant au siècle de diamant de l'Orphisme et au siècle d'or de Périclès, qui se représente au fond de l'Asie, aux yeux d'un observateur attentif.

Et si nous voulions pousser encore plus loin, revoir la magie telle qu'elle fut dans la préhistoire, sans mélange de religion définie, le fétichisme des Océaniens et des Africains intertropicaux nous en fournirait sans

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

doute une image exacte. Plus l'humanité est sauvage, plus le culte religieux et la sorcellerie coïncident, plus le sorcier prend l'autorité du prêtre qu'il finit, aux frontières de l'espèce, par exercer sans partage. On pourrait dire qu'il n'y a plus de dieux mais seulement des démons, en donnant à ce mot de démons son sens le plus général et le plus vague de Puissances surhumaines, limitées par leurs attributs, ordinairement redoutables et sans bienveillance, mais qu'on peut corrompre, amadouer, contraindre, effrayer ou duper. Tout ce qui est mystérieux — et tout est mystérieux pour l'ignorant — tout ce qui est inconnu est un démon ; ainsi des astres et des météores, des éléments, des plantes qui sont des poisons ou des remèdes, de l'animalité farouche et formidablement vivante qui semble penser et cacher ses pensées. La maladie et la mort sont des démons. Chaque chose, concrète ou abstraite, possède une personnalité obscure et anthropomorphique. Pour mieux dire, il n'y a pas d'abstrait, car ce qu'il y a de plus abstrait, le *nom* d'une chose, est tout aussi vivant que la chose elle-même qu'il double et qu'il remplace ; au point que, si vous nommez une ordure, il faut cracher aussitôt, car ce nom vous souille la bouche comme le ferait l'ordure elle-même ; que si vous nommez une maladie, vous vous contagionnez, et qu'il est défendu de désigner autrement que par une périphrase — de peur de les évoquer — la bête nuisible, la mort, la foudre. Une âme vivante s'attache à toute représentation : le sauvage qui modèle un peu de terre en façon d'animal ou d'homme crée par là même un dieu et s'effraie de sa propre création au point de l'adorer.

Les esprits de ceux qui sont morts viennent grossir

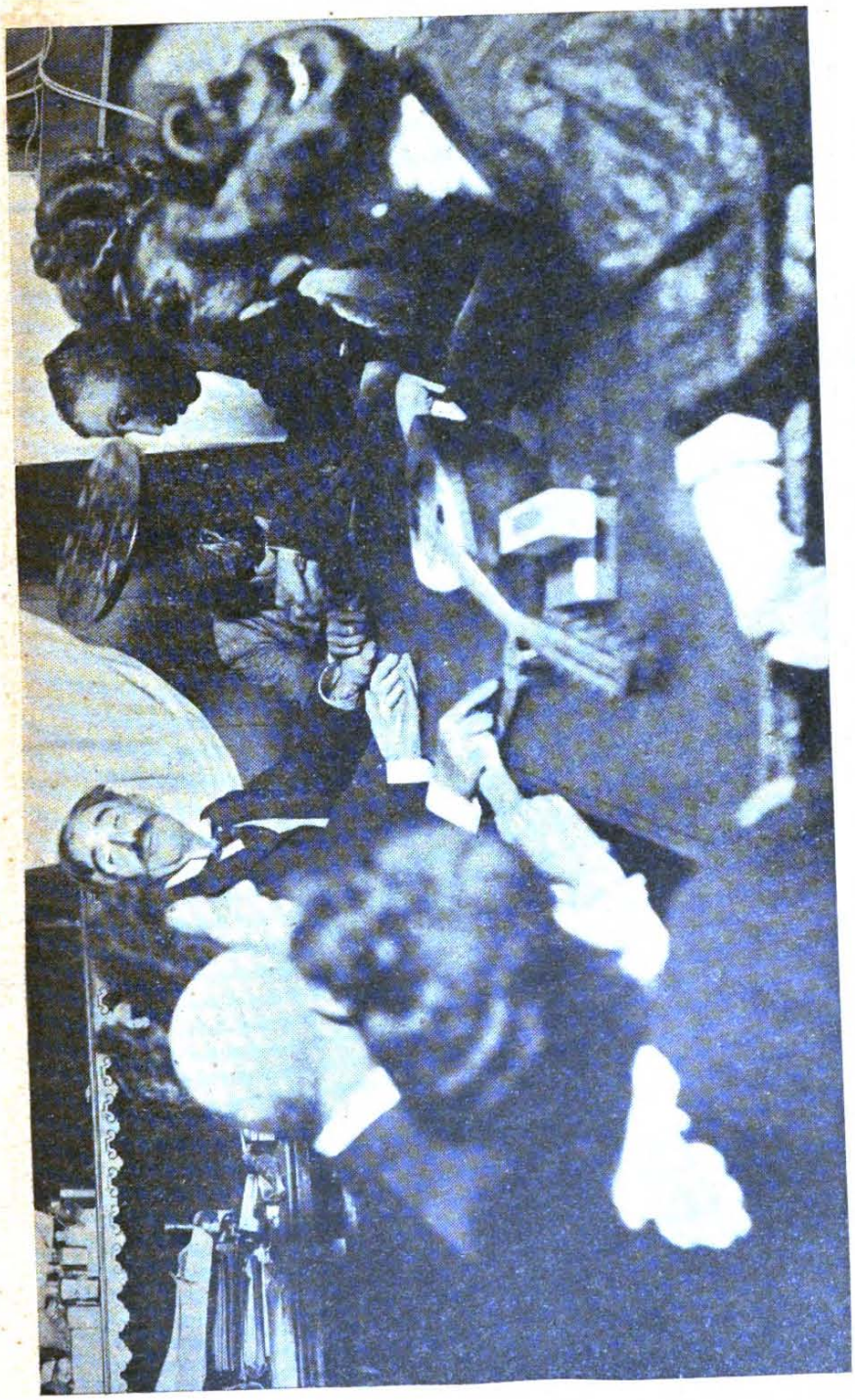
Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

encore ce *pandæmonium* et loin de protéger contre les autres démons ceux qui furent leurs semblables et leurs parents, ils paraissent leur être encore plus hostiles : l'ami mort devient un épouvantail; le père même et le frère, parvenus dans l'autre monde, ne pensent qu'à tourmenter les vivants, qu'à leur faire peur. Le culte assez général des ancêtres a pour origine non les regrets mais la terreur qu'ils inspirent.

En somme, tout cela qui est énorme et divin ne présente au sauvage qu'un aspect grimaçant et menaçant. Il lui faut constamment se défendre contre ses dieux acharnés à sa perte. Il y arrive par trois moyens : la protection du génie particulier à sa personne ou à sa race, les cérémonies magiques et l'observation des rites nombreux d'interdiction. Trois mots résument sa défense : le *totem*, la *sorcellerie* et le *tabou*.

Le *totem* est quelquefois une plante, le plus souvent un animal, non pas un individu mais une espèce, dont chaque famille humaine se réclame comme d'un dieu protecteur et d'un ancêtre. C'est pour nous très difficile à concevoir. Ainsi, telle tribu sera nommée la tribu du Crocodile; telle autre, la tribu du Sanglier. Cela voudra dire que l'une reconnaît pour ancêtre et protectrice toute l'espèce des crocodiles, l'autre toute l'espèce des sangliers. On se perd en conjectures sur l'origine de cette idée bizarre que toutes les races humaines semblent avoir eue à certain stade de leur évolution, comme une intuition enfantine et cocasse des théories transformistes. Chez les Indiens Peaux-Rouges d'Amérique, chez les Ostiaks de Sibérie, chez les Bantous africains, chez les Maoris d'Océanie, partout, on trouve ce dogme conservé plus ou moins pur et reconnaissable, d'animaux qui engendrent des hommes. La

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY



Instantané pris au magnésium dans une réunion de spirites.
Sur la table l'outillage habituel. On voit, au fond, s'agiter le guéridon traditionnel.

Digitized by Google
Original from
INDIANA UNIVERSITY

Autre réunion spirite, le medium au fond est endormi.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

race que chacun d'eux est supposé avoir procréée a sa mythologie particulière et se transmet de père en fils la légende de la Bête ancestrale dont le Génie préside aux destinées de la lignée. Supposons une tribu qui se croie descendue d'un crocodile; elle aura pour l'espèce entière des crocodiles la même vénération que la famille romaine avait pour ses Lares. Elle en portera le nom, aura foi dans des gris-gris reproduisant en partie ou en totalité la figure et les attributs de son ancêtre prétendu, et se blasonnera de tatouages qui le rappellent. Jamais aucun membre de cette tribu ne se croira le droit de tuer un crocodile et, si pourtant ce malheur lui arrive involontairement, il en demandera pardon à sa victime et accomplira des rites expiatoires sans lesquels les pires calamités, telles que la maladie et la mort, fondraient sur lui. Le meurtre est-il commis en sa présence par un étranger? Il ne contestera pas à cet étranger, qui n'a pas d'obligation au crocodile, le droit de détruire cette bête nuisible, mais il s'écriera avec douleur : « Malheureux, tu as tué mon père! » et il fera à la victime des obsèques aussi cérémonieuses que s'il s'agissait véritablement d'un homme de sa famille. On raconte qu'à Madagascar, des mauvais plaisants donnèrent à manger à une femme, en lui faisant croire que c'était du chevreau, de la chair d'agneau, alors que le mouton était son totem familial. Quand elle fut bien repue, on lui dévoila qu'elle avait mangé son père. Elle fut aussitôt prise de telles crises nerveuses qu'elle en faillit mourir; ce qui s'explique assez par la terreur superstitieuse qui lui vint. Mais tout le monde pensa que le totem se vengeait. Le sauvage n'admet pas l'excuse pour la faute involontaire; le châtiment tombe avec la rigueur d'une loi

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

physique; de même que vous êtes brûlé pour avoir mis votre doigt au feu, que vous l'ayez ou non fait exprès, de même vous êtes damnable pour avoir mangé votre totem sans le savoir. Le totem, lui, étant Dieu, n'a jamais tort; qu'un lion mange un homme de la tribu qui le reconnaît pour ancêtre, son culte ne sera pas délaissé avec indignation : on dira qu'il a voulu punir une offense et son coup de dents aura tout l'air d'une correction paternelle un peu vive. En résumé, il est établi une sorte d'échanges continus entre la Bête divine et ceux qui se disent de sa race; en retour du culte qu'on lui rend, et à condition qu'on le lui rende strictement, le totem est réputé défendre les siens contre les innombrables démons visibles ou invisibles qui font autour du sauvage tout un monde de cauchemar.

Le sorcier, prêtre et médecin, est la seconde sauvegarde. Il sait les mots et les cérémonies qui effraient les esprits, les chassent ou les égarent. Et nous avons assez parlé des œuvres de magie pour passer vite : ici et là, *ce sont les mêmes*. L'art de se débarrasser des esprits tourmenteurs, pour être vain, n'en est du reste pas moins complexe. Il y a la manière douce qui consiste à les prendre par leur faible, à les désarmer par les charmes de la musique, des danses et des festins; il y a la manière forte qui consiste à les effrayer par un diabolique tintamarre ou à évoquer les esprits qui leur sont opposés et contraires. Ceux-ci se rendent à l'appel de leurs noms ou à des rites sympathiques comme, par exemple, l'adoration de l'image qui les représente, la production de bruits imitatifs. Je suppose que pour mettre en fuite le dieu de la sécheresse, on imite sur le tambour le bruit du tonnerre, on agite

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

des flammes qui simulent les éclairs, on répand de l'eau... Et l'orage bienfaisant, attiré par sympathie, ne peut manquer d'accourir aussitôt, à cheval sur les nuées. L'Esprit de la Pluie se rue au combat contre l'Esprit de la Soif! Un homme est-il malade, c'est-à-dire possédé par un démon? Le médecin s'inquiète peu de traiter les symptômes de la maladie elle-même, qui sont secondaires et disparaîtront dès que le démon sera parti. Il s'attaquera à celui-ci, soit directement, soit en le faisant dériver par une ruse de guerre sur quelque simulacre représentant plus ou moins exactement le malade, sur un objet inanimé en sympathie analogique avec l'homme, ou en mystérieuse affinité avec l'esprit lui-même. C'est ainsi que l'Esprit de la jaunisse prendra le change si on lui présente quelque chose de jaune; ou bien, au contraire, si le sorcier peint un anémique en rouge, l'Esprit de l'anémie, trompé par l'apparence, croira avoir manqué son coup et s'enfuira avec dépit. Je ne veux pas attenter par un plus grand nombre d'exemples qui seraient forcément insuffisants, à l'extrême variété des pratiques basées sur des sympathies plus ou moins hasardeuses. Et, en dernière analyse, si le sauvage voyait un fébricitant miraculeusement soulagé par de la quinine, il n'en saurait conclure qu'à l'antagonisme de l'Esprit de cette poudre blanche et de l'Esprit de la fièvre, et ce serait encore pour lui de la sorcellerie. Tout est dieu, démon, esprit; tout est ennemi en soi, jusqu'à l'âme même du malade, dès qu'il a passé de vie à trépas : on lui fait un charivari pour l'effrayer et la faire enfuir. On pourrait avancer que la distinction du Bien et du Mal n'existe pas. Le Mal seul existe ; le Bien, c'est un mal contraire au mal dont on souffre, et qui le neu-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

tralise. On pourrait redire des sauvages la phrase de l'Évangile : c'est par les démons qu'ils chassent les démons.

La dernière sauvegarde est le *tabou;* ce qui est *tabou* c'est ce qui est sacré. Remarquons en passant que notre mot *sacré* et le mot *tabou* coïncident en ce que chacun d'eux a deux sens opposés. Ce qui est sacré est à la fois ce qui est saint et ce qui est maudit. Caïn était sacré; l'Arche d'Alliance était sacrée; ce qu'il y avait de commun entre ce meurtrier et cet édicule divin, c'est qu'il était également interdit de toucher à l'un et à l'autre. De même le *tabou* désigne l'interdit. On interdit indifféremment l'approche de Dieu et de ce qui souille. Pourquoi? Nous dirions, et Moïse aurait dit qu'on s'éloigne de Dieu par respect et de la souillure par terreur du mal, et que des sentiments bien différents produisent apparemment le même geste. Mais cette distinction n'a été faite que tardivement, aux époques historiques, pour expliquer ce sentiment ambigu du sacré, conservé comme le legs d'une antiquité plus haute. Les sauvages actuels, qui ressemblent aux sauvages de la préhistoire, ne distinguent pas. Leurs dieux ou démons sont tabous, comme le poison est tabou, comme la maladie et la mort sont taboues, parce que toutes ces choses et ces êtres sont également *dangereux* et qu'il n'en peut rien venir que du mal; le poison, la maladie et la mort étant, du reste, eux-mêmes, divins. En résumé, le sauvage en est à cette phase primitive : tout ce qui lui est étranger est inconnu, tout ce qui est inconnu est divin, tout ce qui est divin est ennemi et terrible; il est dangereux d'y toucher. Le sauvage arrivera peut-être à ce point de l'évolution où l'on aime, respecte et admire la divi-

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

nité ; il est, pour le moment, au point où on la craint comme la peste : la supériorité, pour lui, se mesure à la puissance de nuire. La peste est, à ce compte, une grande divinité.

L'indigène d'Afrique ou d'Océanie apprend dès l'enfance une longue litanie d'interdictions, litanie traditionnelle qui se transmet de père en fils et qui va toujours s'allongeant. La maison d'un malade est interdite, parce que le démon de la maladie se jette sur le visiteur ; il est défendu de toucher à un mort sans certaines précautions : la mort aussi passe pour contagieuse. Une sépulture est taboue, d'autant plus taboue que le défunt était plus puissant ; une montagne peut être taboue quand le peuple croit qu'un dieu la hante ; et ce n'est point par respect qu'on s'en éloigne, c'est parce que les morts et les dieux sont irritables et qu'ils tuent. Il y a une longue liste de choses impures, bêtes et plantes qu'il ne faut pas manger, ou approcher. Il est tabou de boire froid quand on a très chaud ; le pus, les excréments sont assurément tabous, parce qu'ils souillent. Un visiteur étranger est tabou parce qu'il peut être un ennemi ; l'interdiction est levée quand il a mangé ce qu'on lui a servi : il n'est plus étranger dès qu'il est un hôte. En somme, le tabou est une sorte de code, point du tout arbitraire, auquel on doit se soumettre ; les interdictions sont permanentes, ou temporaires comme des quarantaines sanitaires ; l'imprudent qui les enfreint est souvent naturellement victime de son imprudence même, souvent aussi on lui inflige des peines très sévères.

Bien sûr, parmi ces innombrables dangers dont le tabou vise à protéger les hommes, il en est beaucoup d'imaginaires enfantés par une peur vaine, mais il en

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

est aussi beaucoup de réels, et l'on peut reconnaître ici les éléments d'une hygiène individuelle et sociale. On éprouve une sorte de soulagement à trouver enfin, à l'origine des superstitions magiques, un raisonnement juste, une notion expérimentale exacte dont elles ne sont que la corruption. L'homme primitif, le sauvage, jeté nu dans un monde ignoré et hostile, s'est instruit à ses dépens. Il s'est approché au hasard d'un animal; cet animal l'a blessé; aussitôt cet animal a été tabou : il en a défendu l'approche à ses enfants. Il a mangé d'un certain fruit; le fruit l'a empoisonné. L'arbre a été frappé d'interdit. Un malade a transmis sa maladie; un cadavre a donné la peste. D'expérience en expérience, s'est bâtie toute une science, limitée d'ailleurs à l'essentiel et au pratique : une classification des choses nuisibles et des choses qui ne le sont pas, voire des choses qui soulagent et guérissent. Cette toute petite ébauche de connaissance est purement admirable. Mais le sauvage est enclin aux généralisations hâtives; s'il s'est heurté durement à un rocher, il est à croire que ce rocher a été, aussi, tabou; s'il s'est noyé en se baignant dans un fleuve, le fleuve a été sacré... et ainsi de suite. D'où il vient que le tabou s'est étendu à mainte chose inoffensive ou circonstantiellement dangereuse, où l'on a voulu voir désormais un péril permanent. Et puis le sauvage ne fait pas que trop généraliser, il divinise. Il peuple le monde d'êtres imaginaires semblables à lui-même, c'est-à-dire ayant une intelligence et une volonté, et supérieurs à lui s'ils lui ont fait du mal. La plante qui l'empoisonna, la pierre qui le heurta, la maladie qui l'accabla, l'*ont fait par malice :* ce sont des démons ou des génies. Et peu à peu se construit le formidable panthéon avec

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

lequel il aura à compter. Des rapports s'établiront entre lui-même et tous ces dieux; il les réglera, les systématisera... la Magie est née!

Ainsi la conception vaine et illusoire des sorciers, quand on la poursuit jusqu'en ses éléments simples et primitifs, nous livre son motif et sa *raison*. Et c'est une satisfaction pour l'esprit de trouver un fondement rationnel et humain même à l'erreur et à la folie. A chaque fois que l'Inconnu se révèle, c'est par une offense. La crainte de l'Inconnu, amorcée par l'instinct de conservation, est donc le sentiment humain le premier en date, sentiment légitime. Et c'est ensuite que s'éveille une intelligence puérile, inexpérimentée, qui généralise trop tôt et qui, modelant toute chose sur le seul être qui lui soit familier (l'homme vivant, agissant, pensant), ensemence le monde de démons anthropomorphes. Erreur d'enfance, mais erreur commune à toutes les enfances; c'est pourquoi la superstition montre partout les mêmes caractères et la sorcellerie les mêmes pratiques. Et sans doute, à mesure que les peuples s'acheminent vers l'âge adulte, la Science recule les frontières de l'Inconnu terrifiant, et la sagesse des Religions, interrogée sur telle région qui reste inexplorable, semble avoir pour mission, en limitant l'objet de la croyance à un très petit nombre de dogmes définis, de ruiner toutes les folles crédulités de surplus. Aussi est-il bien visible que la fausse magie perd du terrain devant la civilisation. Mais quand on dit qu'une société vieillit et devient sage, cela s'entend des bergers et point du troupeau. Les traditions de l'enfance humaine sont perpétuées par l'espèce de ces hommes, les plus nombreux, qui sont encore et seront vraisemblablement toujours des enfants; foule

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

immense qui ne *sait* rien et qui *croit* tout; qui pour ne rien perdre des superstitions du passé, s'ingénie à les adapter aux vérités présentes; dont le besoin de merveilleux est si grand qu'elle demande beaucoup moins à la Religion de la faire progresser spirituellement, à la Science de la faire progresser matériellement, qu'à toutes deux de lui faire des miracles et de lui montrer la lanterne magique. On s'explique que la magie, vieille comme le monde, ne veuille pas, ne puisse peut-être pas mourir.

Et au fait, si chacun de nous s'observait attentivement, il verrait qu'il n'a pas dépouillé son enfance comme un vêtement qu'on change pour un autre. Il la porte en lui, et avec elle l'enfance même de l'humanité. Le *besoin magique* est une tare de famille. Lorsqu'un cataclysme quelconque, une maladie, une guerre, un chagrin, une famine vient affaiblir la personnalité que nous nous sommes laborieusement créée, il reste de nous un être fragile et nu, enclin à toutes les crédulités, qui se fie aux plus illusoires médications, évoque des fantômes, réclame des oracles, joue son sort à croix ou pile et, comme le sauvage des origines, cherche dans de petites idolâtries un refuge contre la peur des démons, la peur de la mort, la peur de la nuit, la peur du loup.

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

Aksakof. *Animisme et Spiritisme.*

Apulée. *La Métamorphose ou l'Ane d'or.*

Beausobre. *Histoire critique de Manès et du Manichéisme.*

J. Belot. *Familières Instructions (Arts divinatoires).*

E. Bocquier. *Les Légendes de la Nuit en Vendée.*

J. Bodin. *La Démonomanie des Sorciers.*

H. Boguet. *Discours exécrable des Sorciers.*

Abbé E. Bossard. *Gilles de Rais.*

Cabanès et Nass. *Poisons et Sortilèges.*

Cahagnet. *La Magie magnétique.*

Dom Calmet. *Esprits et Vampires.*

Th. de Cauzons. *La Magie et la Sorcellerie en France.*

Court de Gébelin. *Le Monde antique.*

W. Crookes. *Recherches sur les Phénomènes du Spiritisme.*

Abbé Dambielle. *La Sorcellerie en Gascogne.*

A. Debay. *Histoire des Sciences occultes.*

E. Defrance. *Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens envoûteurs.*

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

De Lancre. *Tableau de l'Inconstance des Mauvais Anges.*
Del Rio. *Controverses magiques.*
Léon Denis. *Dans l'Invisible.*
E. Doutté. *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord.*
Durkheim. *Les formes élémentaires de la Vie religieuse.*
Éliphas Levi. *Dogme et Rituel de la Haute Magie.*
— *Histoire de la Magie.*
C. Fossey. *La magie Assyrienne.*
M. Foucault. *Les Procès de Sorcellerie dans l'Ancienne France. (Thèse de Droit 1907.)*
Frazer. *Le Totémisme.*
Garinet. *Histoire de la Magie en France.*
Gasparin. *Tables tournantes.*
H. Gélin. *Légendes de Sorcellerie.*
Dr P. Gibier. *Spiritisme, Fakirisme occidental.*
E. Gilbert. *Sorciers et Magiciens.*
Gougenot des Mousseaux. *Les Hauts Phénomènes de la Magie.*
St. de Guaïta. *Le Temple de Satan.*
Arm. Guéraud. *Notice sur Gilles de Rais.*
E. Hardinge. *History of modern american Spiritualism.*
V. Henry. *La Magie dans l'Inde antique.*
Horace. *Épodes.*
Huc. *Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie et le Thibet.*
Lancelin. *Histoire mythique de Shatan.*
Dr G. Legué. *Urbain Grandier et les Possédées de Loudun.*
J. Lorédan. *Un Grand Procès de Sorcellerie au XVIIe siècle.*
Lucain. *La Pharsale.*
J.-B. Marguin. *En Bresse, Magiciens, Moines et Fantômes.*
Dr Masson. *La Sorcellerie et la Science des Poisons au XVIIe siècle.*
Merlin. *Origine des Cartes à jouer.*

Digitized by Google
Original from INDIANA UNIVERSITY

MICHELET. *La Sorcière.*

DE MERVILLE. *Pneumatologie, etc.*

A. MORET. *La Magie dans l'Égypte ancienne.*

PAPUS. *Peut-on envoûter?*

PIOBB. *Formulaire de Haute Magie.*

N. REMIGIUS. *Demonolatria.*

Col DE ROCHAS. *Œuvres.* — *L'Extériorisation de la sensibilité.*

SÉDIR. *Les Miroirs magiques.*

SINISTRARI D'AMENO. *De la Démonialité, etc.*

Dr SURBLED. *Le Diable et les Sorciers.*

VAN GENNEP. *Tabou et Totémisme à Madagascar.*

ABBÉ DE VILLARS. *Le Comte de Gabalis.*

VIRGILE. *Bucoliques.*

J. WIER. *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables...*

WITTON DAVIS. *Magic divination and demonology among the Hebrews.*

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

TABLE

CHAPITRE PREMIER

L'ANTIQUITÉ

Les origines préhistoriques de la superstition magique. — Magie et religion. — La sorcellerie dans l'Orient classique, en Assyrie, en Égypte, en Judée. — La sorcellerie en Grèce et à Rome 1

CHAPITRE II

LE DIABLE

Évocation du diable. — Le pacte. — L'influence des Hérésies. — Différentes sortes de satanisants et de sorciers. — L'histoire de Gilles de Retz 22

CHAPITRE III

LA MAGIE A TRANSFORMATIONS

La légende de la Blanche-Biche. — Histoire de loups-garous. — L'invisibilité. — La sortie en astral. — Le vampirisme 42

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE IV

LES ŒUVRES MAGIQUES

La magie sympathique en général. — Thérapeutique des sorciers. — Formules guérisseuses. — Talismans et préservatifs. — Une belle formule de malédiction. 61

CHAPITRE V

LES ŒUVRES MAGIQUES *(suite)*

Le mauvais œil. — Les sorts et les maléfices. — L'envoûtement d'amour et de haine 80

CHAPITRE VI

LES ŒUVRES MAGIQUES *(suite)*

La divination. — Différentes pratiques divinatoires. — Les miroirs magiques et Nostradamus. 100

CHAPITRE VII

LE SABBAT ET LES MESSES NOIRES

La messe albigeoise. — Description du sabbat. — Anecdotes relatives au sabbat. — Les dernières messes noires. 114

CHAPITRE VIII

LES POSSÉDÉES

L'histoire de Nicole de Vervins. — Y a-t-il eu vraiment des possédées ? — Les phénomènes physiques de la possession et leur explication moderne. — Gaufridy, Urbain Grandier. — Autres cas de possessions. 132

Digitized by Google Original from INDIANA UNIVERSITY

CHAPITRE IX

LES PROCÈS DE SORCELLERIE

Origine des procès de sorcellerie. — Procès de Gilles de Retz. — La grande épidémie du XVIe siècle. — Comment étaient jugés les sorciers. 152

CHAPITRE X

LA MODERNISATION DE LA MAGIE

L'ésotérisme au XVIIIe siècle. — Le tarot d'Etteilla. — Le baquet de Mesmer. — Le comte de Saint-Germain, Lascaris et Cagliostro. — Les voyants Johannites. — L'illuminisme. 176

CHAPITRE XI

L'OCCULTISME CONTEMPORAIN

Les occultistes traditionalistes. — Phrénologues et physiognomonistes. — Les spirites. — Le sorcier des campagnes et le charlatan des villes. 195

CHAPITRE XII

LA SORCELLERIE EXOTIQUE

La magie islamique. — La magie asiatique. — La magie chez les sauvages. 231

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY

1.-5968. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers, Paris.

Digitized by Google

Original from
INDIANA UNIVERSITY